

# Fenêtre sur le Rien

Emil Cioran

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.COM

# Cioran

## Fenêtre sur le Rien

*Traduit du roumain  
par Nicolas Cavaillès*



ARCADES  
GALLIMARD

CIORAN

FENÊTRE  
SUR LE RIEN

*Traduit du roumain  
par Nicolas Cavaillès*



GALLIMARD

## AVANT-PROPOS DU TRADUCTEUR

Recueil de fragments assemblés au plus fort d'une longue crise intérieure puis abandonnés à l'état brut, ou peu s'en faut, le texte qui suit doit dater des années 1943-1945, probablement de 1944. Inscrit au cœur d'une période intense, 1940-1946, durant laquelle Cioran aura écrit quatre ouvrages successifs sans en publier aucun, celui-ci est postérieur au *Bréviaire des vaincus* comme à *De la France*, et semble antérieur aux *Divagations*, qui, tissées de la même désillusion, font toutefois montre de plus de recul, de distance (et d'une plus grande proximité avec le *Précis de décomposition* de 1949) : ici, l'exutoire fonctionne en tous sens et à plein, qui permet à l'auteur d'atténuer ses obsessions et d'apaiser sa rancœur dans l'instant de l'écriture.

Le manuscrit ne porte aucun titre ; celui que nous lui attribuons, *Fenêtre sur le Rien*, est extrait de sa première page et de son tout premier aphorisme, à bien des égards programmatique : le motif du Rien habite l'ensemble de ce texte particulièrement ouvert, dont l'auteur se décrit en « fanatique de l'éventualité » et qu'imprègnent constamment la dimension heuristique et provisoire propre à toute écriture *in statu nascendi*, ainsi que sa finalité — vaincre le mal par épuisement. Toute page blanche est une fenêtre ouverte sur l'infini, et les écrivains qui s'y perdent, qui ne font qu'écrire, sans relâche, sans rien publier ni guère relire, habitent là-bas, dans le Possible, comme Emily Dickinson. Ils passent leur temps à écrire et gardent le sentiment dépressif de ne rien faire de leur vie, sinon sombrer chaque jour et chaque nuit un peu plus bas dans la stérilité.

De ce manuscrit, 300 feuilles volantes ont été conservées à la Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet, à Paris. La numérotation que Cioran leur a apposée — signe le plus patent de sa volonté d'en faire un

livre, en l'absence de toute organisation en chapitres ou sections — s'étend de 1 à 314, certaines pages ayant été perdues, détruites ou retirées de l'ensemble. — Il en fit publier en novembre 1948 une série de « Fragments » dans la revue *Luceafărul* : le lecteur trouvera en appendice à ce volume le texte intégral de cette publication (p. 223).

On décèle entre les lignes les motifs principaux de la crise à l'œuvre. Voilà sept ans que Cioran « moisi[t] glorieusement dans le Quartier latin » (comme il l'écrivit dans une lettre de mai 1944), la guerre a passé, qui a emporté avec elle ses opinions politiques (il leur a définitivement tourné le dos) et sa propre destinée a toutes les apparences d'un échec : le jeune intellectuel prodigieux de Bucarest a beaucoup vieilli en peu de temps, passé sa trentième année ; il erre maintenant dans l'anonymat des boulevards de Paris et noircit dans de petites chambres d'hôtel éphémères des centaines de pages illisibles (l'issue radicale du changement de langue d'écriture ne lui est pas encore apparue, qui lui fera condenser dans ses deux premiers livres en français, *Précis de décomposition* et *Syllogismes de l'amertume*, toute la matière roumaine accumulée, y compris son inutilité et son dépit — il y intégrera même certains aphorismes épars, transplantés depuis le présent recueil). À mesure qu'il s'est enfoncé dans l'exil, sa « vocation » philosophique s'est évaporée dans un brouillard cynique et sceptique, et avec elle toutes ses convictions, rien désormais n'étant plus préférable ni justifiable ; même sa solitude, à laquelle il accordait tant de prix, il a fini par la sacrifier, à petit feu, à la gent féminine. Amer et blessé, il se voit contraint de prendre un nouveau chemin qui est la voie du détachement — car la vie n'est qu'une impasse, toujours plus étroite.

Nicolas CAVAILLÈS

# *Fenêtre sur le Rien*

L'imbécile fonde son existence sur ce qui *est*. Il n'a pas découvert le possible, cette fenêtre sur le Rien...

L'imbécillité est l'enracinement suprême, inné, une indistinction d'avec la nature et qui tire sa gloire des dangers qu'elle ignore. Car nul n'est moins opprimé que l'imbécile, et l'oppression est le signe d'un destin à l'écart de la mollesse et de l'anonymat du bonheur.

\*

Les jaloux souffrent d'un excès d'imagination. Ils se complaisent dans ce qu'ils ne voient pas. La jalousie n'est que le tourment des sens dans l'invisible. Rien ne la trouble plus que la certitude. Un jaloux *absolument* sûr de ne pas être trompé ne peut pas aimer, parce qu'il ne saurait rien faire sans la torture du probable. À une époque de supplices où la tentation de la femme ne définirait pas son souffle, ce serait un martyr. Il y a dans la jalousie un désir [*don*] de souffrir à tout prix.

\*

La moindre pensée présente au sein de la sexualité trahit de l'insincérité. Les femmes savent trop bien pourquoi elles ont horreur des philosophes...

\*

La plupart des gens dont la bouche se déprave cachent ainsi la honte qu'ils éprouvent à dire : *cœur*. Ils pataugent dans la pornographie par excès de pudeur. J'ai trouvé chez les cyniques plus de larmes que chez ceux qui ont le rêve aux lèvres.

\*

Je n'ai eu de temps que pour les déceptions. Ce qui n'en relevait pas me semblait offrir un répit insultant à la sueur des mortels. Quand faire quelque chose — faire n'importe quoi — est une source d'angoisse, l'amertume devient la justification de ton absence.

\*



Que peuvent-ils encore attendre d'un homme qui de l'aurore jusqu'au crépuscule s'attelle à changer en définition toute absurdité constatée sous le soleil ?

\*

Je n'ai connu de langueur [*dor*] prodigue et insistante que pour les femmes et le néant.

\*

J'ai pris la mort au sérieux. Pris le pas sur elle.

\*

Notre incapacité à hurler fait de nous des assassins virtuels.

\*

Il n'est rien, dans tout ce qui arrive aux gens, qui mérite d'être élevé au rang de concept. Ce ne sont partout qu'affaires des sens..., mais qui se rachètent dans leur folie. L'intensité est la seule excuse de cette vie éphémère.

\*

Marchant dans la rue, je m'interroge souvent sur l'effort culturel qui prive les mortels des crachats de dégoût ou de pitié qu'ils inspirent, et me demande si la sincérité a un plus grand ennemi que la bienséance...

\*

Ces mélodies banales qui transforment le dernier élément de notre sang en symbole de larmes, et des villes de darte en Venises, intoxiquant notre souffle de leur irréalité...

\*

En dehors de l'amour et de la souffrance, l'univers fait l'effet d'un triste cadre forgé par l'imagination de quelque taupe.

\*

Aucun mot sous le soleil n'est à la hauteur de l'âme. Et quand la clef de la folie sonore fait défaut, on trouve dans le regret [*dor*] des larmes une consolation à cette impuissance langagière.

\*

Le sublime perd tout lorsqu'il est *exprimé*. Il n'a pas de style. Passés dans la parole humaine, les derniers paysages de la nature ou du cœur ressemblent à des désastres de mauvais goût, ou bien à de terribles niaiseries. La perfection exclut tout bruissement.

\*

Le charme de la musique nous comble parce qu'elle flotte au-dessus de la bassesse des existences contrôlées. Elle échappe à l'être comme au non-être. C'est le seul art qui ait à voir non pas avec ce qui est, mais avec notre devenir dans l'irréel.

\*

Ces heures que tu passes consumé par l'ardent remords de n'avoir pas trouvé un lieu où mourir, d'avoir gâché ta fin par paresse... Ce sont les heures de l'amour.

\*

Entre toutes les formules du salut et moi, une âme s'interpose qui est autant imbibée de néant que d'existence.

\*

La mort est le prolongement — *sans conscience* — d'une implacable insomnie..., une veille éternelle en dehors de l'esprit.

\*

L'amour est la démente des narines. Ce parfum éphémère de chair et de putréfaction...

... Mais sans cela, respirer serait une dépravation indicible.

\*

Les femmes m'ont plus inspiré le sentiment de ma disparition que tous les cimetières de la Terre. Sans cela, je n'aurais pas multiplié les arguments pour excuser cette créature accidentelle, contre l'évidence du vide.

\*

L'homme serait sauvé, si les larmes survivaient aux yeux. Mais de

Niobé et d'Hécube, nous n'avons fait que des statues. Les plus grandes compassions ne durent que le temps d'un monument.

\*

Je n'aurais pas sacrifié autant de temps à l'amour si je n'y avais pas vu l'épreuve la plus solennelle et la plus inutile qui soit sous le soleil. Depuis la rencontre d'Adam avec Ève, la chaîne de la vanité s'accroît d'un maillon à chaque désespoir.

\*

Chaque matin, mes yeux s'ouvrent avec plus de curiosité qu'au premier jour de la Création du monde et avec plus d'indifférence qu'au jour de son Achèvement.

\*

Les idées, les choses ou les gens ne m'attirent que par leur degré d'impossibilité.

\*

J'ai aimé toutes les croyances jusqu'au point où elles commencent à prêcher le salut. Leurs questions et leurs constats sont superbes, mais salis dans la part « positive » de leurs solutions. La religion concerne l'homme, les gens ; la poésie *l'individu*. Aussi la poésie est-elle, d'entre tous les mensonges que brassent les mortels, celui qui ment le moins. Aucun vers n'a jamais proposé quoi que ce soit à quiconque. Le réconfort — même *négatif*, comme dans le bouddhisme — trahit la petitesse philosophique d'un étiolement dans la formule, dans l'assurance qu'offre n'importe quelle formule, tandis qu'un vers te laisse dans une solitude accrue, et plus vraie.

\*

La chair nous inspire une vacillation entre l'évanouissement dû à ses charmes et un dégoût surnaturel. L'amour repose directement sur une contradiction actuelle et sans issue.

Entre la veille et le sexe, l'opposition est plus profonde et plus nécessaire qu'entre Dieu et le Diable.

\*

Si j'avais pu pleurer sur mon existence, je serais devenu depuis longtemps déjà un philosophe rationaliste. Mais les larmes sans exercice s'interposent entre tout hommage à l'esprit et moi.

\*

En dehors de Bach, tout élan sonore ressemble à un petit couplet bredouillé.

\*

Le temps est un enfant bâtard de notre cœur hébété, venu au monde pour faire tarir notre sang.

\*

Dans l'insomnie, le corps expie l'esprit.

\*

Le temps déroule le fil de l'âme entre écœurement et idolâtrie.

\*

Le langage muet de l'horreur est la langue maternelle du silence.

\*

Heureux moments où je résiste à l'évanouissement dans la poésie grâce à la pudeur du concept, grâce à la théorie — *acte* de décence, refus du soupir... Quand on sait assez de philosophie pour arriver à ne plus être soi-même, à quoi la pensée sert-elle, sinon à être *autre* ?

\*

Quelqu'un devrait employer un moment d'honnêteté et de sincérité pour affirmer ceci :

Tout ce que les autres pensent me semble absurde — sorti de rien et sans fondement. Ce qui fait souffrir untel, ses préférences, ses décisions, je ne les comprends pas. L'univers se compose de voisins *impénétrables*. *Les autres* ont sacrifié leur vie pour rien ; l'Important, nul ne l'a découvert, nul ne s'y est consacré. Autour de moi, j'observe des destins substituables ; rien de décisif ni d'irrévocable.

*L'autre* se trompe ; le raté, c'est *le voisin*. Pourquoi fait-il ce qu'il fait ? Pourquoi n'a-t-il pas compris, pourquoi n'a-t-il pas renoncé ? En mon

for intérieur, j'estime que les calories d'enthousiasme ou de désespoir consumées par autrui l'ont été en vain. Ai-je jamais connu un seul destin qui soit enviable ? Nous envions tous notre propre sort. Aussi tenons-nous à vivre, quoi qu'il en soit, à tout prix. Car le Moi est l'absolu *zéro* de la créature, qu'elle ne peut remplacer par aucune Divinité.

\*

C'est parce qu'il ajourne la mort en tant que *problème* que l'homme connaît son salut quotidien, sa douce somnolence devant l'inéluctable.

\*

La maladie est la cime suprême à laquelle puisse accéder un corps orienté vers l'esprit. Le degré de résistance à ses tentations indique le niveau de conscience atteint, ainsi que la *quantité de positif* dont on est capable. Savoir extraire les vertus d'une chair enveloppée de mort, tirer des fruits d'une pensée malade.

\*

Des paysages de la vie je n'ai goûté que les plaisirs illégitimes. Je ne me suis jamais considéré autrement que comme son fils bâtard.

\*

L'esprit n'ayant jamais trouvé dans son zèle une loi qui combine ensemble la dévotion et le déchaînement des sens, le cœur prend place dans l'incalculable espace qui sépare l'univers et l'ordre.

\*

La stupeur — *invariant* de la solitude.

\*

Le schéma formel du cœur est moins valable que la géométrie d'un spectre.

\*

Celui qui s'est élevé jusqu'à la conscience de l'indissociabilité de la

pensée et du mot considère tout ce qui n'est pas style comme la nourriture spirituelle des troupeaux. Il faudrait un Traité d'Expression qui reprendrait l'ancien texte : « Au commencement fut le Verbe » pour y donner un sens littéral. De la théologie, nous tomberions dans l'univers des mots, le seul qui nous protège, par ses polissages délicats, contre la banalité à laquelle nous contraignent l'absolu, la sincérité et le mauvais goût. Les efforts langagiers purs de tout accident sensoriel tirent le Sens hors de l'ennui et de ses inconvénients et le rendent *difficile* à comprendre, parallèle à la petitesse de l'évidence, voire au-delà. Par ces dorures dont nous couvrons ensuite les mots, nous oublions qu'ils se sont détachés de l'âme, tout comme notre dégoût.

\*

Sentir notre putréfaction intérieure, la vivre comme une maladie nous donne l'illusion de la santé. Car la maladie est *active*, elle porte un nom, elle a un destin, tandis que l'effilochage passif de nos membres nous extrait hors du cadre des actes. Endurer un mal que nous avons *compris* signifie prendre part au rythme du devenir ; en supporter un qui serait inqualifiable nous jette dans les ténèbres anonymes de la matière. Voilà peut-être pourquoi la maladie est un remède efficace contre l'ennui, tandis que notre putréfaction intérieure nous englobe en son sein.

\*

La santé est une maladie incomplète.

\*

Le secret de ce vaste monde nous reste impénétrable parce que nul n'a trouvé la formule de sa soif de disparition. Le monde lui-même ne l'a pas trouvée non plus, lui qui ne sait toujours pas disparaître.

\*

Chaque goutte de pensée creuse dans l'espace la tombe d'une autre pensée.

\*

Élève-toi jusqu'au point où tout restera *derrière toi* — à commencer par toi-même.

\*

Ces regards nostalgiques et maternels dans lesquels tu t'enfonces, grisé, qui te consolent du sort que tu endures et de celui que tu pourrais endurer... Les yeux — et non la métaphysique — nous guérissent du mal qui guette notre déséquilibre essentiel.

\*

Des frissons jaillissant comme une réponse inattendue aux forces qui ont étouffé nos élans d'auto-annulation. Le genre de séisme qui dépasse les facéties de la nature et qui diminue le sens ou le poids de toute épidémie. Les tréfonds au sein desquels le suicide se lamente et déverse la rage d'un péché incapable d'atteindre sa dernière forme.

\*

Depuis que les secousses d'un idéal amer m'ont tiré du sommeil de la vie, je crie aux quatre coins du monde le rien qui m'occupe, tambour nébuleux de ma propre absence. La noblesse suspecte de cet éveil est un deuil que l'esprit ne saurait embrasser sans se livrer lui-même à l'oubli. De cette douce mort, on se réveille auréolé du nimbe d'une Résurrection damnée. Le sommeil est une dot qui, une fois perdue, ne saurait être remplacée par aucun des leurres de la foi ; la créature opprimée prend son oppression en affection, n'ayant personne à qui demander des comptes.

\*

Être ou ne pas être *à l'intérieur* de la chimère. Quand on se sacrifie et qu'on *les* sacrifie eux aussi, l'âme, le peuple, la science, la religion *existent*. Victime effective et inconsciente du temps, que l'on charge des capacités et des excès des délicatesses, sans la souillure de la connaissance...

Mais lorsque l'esprit s'élève jusqu'à l'indifférence d'un bâillement et nivelle les paysages dans leur inimportance, un aperçu archéologique des strates de l'être nous le montre comme un passé *qui n'a pas eu lieu*. Avons-nous fondé notre existence sur un *mythe* ? Sur le mythe de l'existence.

La vie, les embrasements insatiables de la chair et ses harassements extrêmes, les foudres du désir et les glaciations de l'esprit, tout cela forme un système de chimères dont la fréquentation agrandit notre

cœur, diminue notre fierté et nous fait croître dans l'être et dessécher dans la gloire. Savoir et être ne sauraient cohabiter dans le flux de notre sang, dont la connaissance est une sourdine fatale. Aussi longtemps qu'il nourrit cette fantasmagorie, l'homme se targue d'exister ; mais lorsqu'il ne le veut ni ne le peut plus, il se fait gloire de sa solitude dans le rien.

\*

Le cœur prolonge son faible gémissement et son tapage jusqu'à ce que les *signes* de l'univers lui aient révélé leur insignifiance. Ses battements se raréfient alors, comme l'air et l'espace déclinent autour de la pensée qui s'est détachée du spectre et du prétexte de l'être.

\*

L'extase constitue la seule possibilité de faire naïvement irruption dans l'irréel. Et la mystique le seul moyen de se consoler — par le néant — du néant.

\*

Ces bancs sur lesquels tu as vauté ton affliction à l'horizontale... Ces jardins qui pourraient recueillir l'image ou la voix de tes froissements intérieurs, ces bassins, ces fontaines et leurs mélodies liquides, où pourrait jaillir la lamentation que ton âme n'a pas déversée ailleurs dans le monde.

\*

Chaque jour, chaque heure, chaque instant regorge de souffrance et de tourment. Avec le recul, toutefois, un regard subtil survole les douleurs et rachète l'enfer traversé dans un consentement bizarre. Chacun d'entre nous croit connaître le sort le plus cruel, puis chacun s'en excuse et l'enjolie rétrospectivement, jusqu'à jeter sur ce destin qui a détruit sa fortune le voile d'une chance irréaliste. Cette indulgence semble suggérer que la vie n'est possible qu'à travers les déficiences de la mémoire. Sans la désagrégation — *vitale* — des souvenirs, ou du souvenir de nos souffrances, le passé resurgirait dans notre misère actuelle et aggraverait fatalement l'impossibilité propre à l'instant *présent*. À la vie en général nous accordons un *oui* que nous lui refusons



constamment en particulier. Nous l'endurons en tant que *totalité*, bien qu'il ne s'agisse que d'une somme d'insupportable. C'est la superstition d'un soleil dans un destin de ténèbres.

\*

La nature nous a donné le sommeil, inconscience réversible, pour nous guérir du mal que l'état de veille inflige à la matière. Ceux qui ont perdu le sommeil sont exclus des bienfaits de ce rétablissement quotidien, et traînent avec eux, au sein de leurs nuits comme de leurs journées, leur soif de repos, incapables de retrouver une contenance derrière des paupières toujours entrouvertes. Et lorsqu'un assoupissement les subtilise provisoirement à leur adversité, des rêves baignés de sueur et bondés de monstres fatiguent leur corps avec moins de pitié encore que leur zèle lorsqu'ils ne dorment pas. Les cauchemars creusent dans la matière de la santé et rongent la graine de leur équilibre, comme la moelle du matin. Si seulement ils pouvaient enfin *se délester* de ces rêves engendrés dans l'angoisse de la chair et dans une âme horrifiée par elle-même, tous ces songes qui se sont déposés dans le tréfonds de leur conscience comme la lie de leur interminable enfer nocturne, afin de se purifier de l'héritage de toutes ces nuits disparues en la présence souterraine d'un venin de lucidité ! Ils seraient subitement guéris de ce repos malheureux, si trouble, au sein duquel le temps broie tout espoir engrangé ; ils n'auraient plus besoin d'accroître par un excès de soupirs le fardeau de leur remords et de leur damnation.

La nature nous a fait l'offrande de toutes les nuits. Pour certains, elles permettent une fuite balsamique hors de leur destin ; pour d'autres, ce ne sont que les différents visages inéluctables d'une même destinée.

\*

Je voudrais parfois un univers moins dépendant du mystère qu'un ballet de Rameau.

\*

La musique dénoue l'antinomie d'un infini *actuel*.

\*

Tout est réversible, sauf la douleur.

\*

Au temps où je foulais d'un pied nonchalant les affres de l'âme, le Frisson pesait plus lourd que le Mot dans la balance du désir. Je croyais alors qu'en multipliant dans mon sang et dans mon supplice les vibrations de toutes sortes, elles accroîtraient mon talent et ma gloire. Le soupir sublimé d'une pompe infernale et les sourcils froncés au-dessus du chaos m'épargnaient le recours au langage. Le cri me révélait à moi-même avec plus d'autorité que l'accord de l'esprit restreint à une phrase. Dans cette confusion des sens, j'ignorais encore le pouvoir de sculpter dans la parole quelque *statue sonore*. Vinrent ensuite le Verbe, gardien du cœur, et l'effort visant au Verbe, comme un besoin d'apaiser les déchaînements intérieurs et de consolider les distances prises à l'égard de soi.

\*

Né pour ne pas avaler ni goûter ici-bas le moindre fruit qui soit dépourvu de poison ou de vers. Les sens, qui estropient tout — dans l'éboulis général des choses et la perte de leur forme naturelle —, je ne peux les connaître, pas plus que les paysages du monde, ébréchés par un moi empoisonné. Comme le penseur antique, je tends à croire que l'âme a été arrachée au feu, nullement pour communier avec les fondements de l'être, cependant, mais seulement pour se consumer. Car la force de l'âme, c'est son *besoin de cendres*.

\*

Apitoyée par les Ténèbres, la Lumière y est descendue pour les sauver, mais elle en a finalement été vaincue. Telle est la fable que rapporte l'un des traités manichéens consacrés au mal ici-bas.

Ce processus se poursuit en chacun d'entre nous. La Lumière vient à l'âme pour la purifier, et s'y perd ensuite, pour toujours. Explication non moins arbitraire que la fable antique. Mais pourquoi devrions-nous renoncer à notre bon plaisir, lorsque nous expliquons la Chute ?

Nous opérons toutes les distinctions de notre seul gré. La confusion universelle nous oblige à ce surplus d'inutilité. L'analyse est un luxe que l'homme entretient pour se prouver à lui-même qu'il maîtrise toutes les définitions — en dehors de celle de sa propre raison d'être.

\*

Rien ne nous diminue moins que l'absence de folie.

\*

L'incommensurable erreur de ceux qui pensent que l'orgueil de l'homme tient à l'image qu'il se fait du monde et à sa position envers elle. Dans quelle mesure a-t-il été affaibli par la cosmologie moderne ? Face aux grandes dimensions, ni la Terre ni l'humain ne peuvent prétendre à la réalité. La science s'efforce de prouver leur *invisibilité*. Mais à quel moment la morgue de la créature a-t-elle atteint ces immenses proportions ? L'orgueil est la réponse de l'homme à son irréalité, et ses *actes*, sa lutte contre l'évidence de son rien. Au temps où la Terre était le centre de l'univers, il n'était ni nécessaire ni justifié de réagir. Aujourd'hui, et *demain* plus encore, le seul soutien de l'être sera un *moi* infini.

\*

Des lamentations jusqu'aux prières, il s'étend sous toute prose et par-delà des voies de communion des âmes blessées, exclues de l'équilibre des mots et qui n'ont jamais connu la moindre goutte de sang ou de sueur au repos.

La musique est la déroute suprême dans la *forme*, patrie invisible de toutes les guignes, saison absolue de cette prose solidifiée que l'on nomme existence.

\*

De toutes les inventions de l'esprit, aucune de celles qui sont imprégnées de foi, de flammes ou d'« idéaux » n'a vaincu le temps. Celles que l'enthousiasme des mortels a éventées nous semblent ridicules ou pénibles. Est-il une seule pensée « élevée » qui ne paraisse pas fastidieuse à un œil intransigeant ? Nous supportons les accents pathétiques du passé seulement comme les exclamations d'un destin inséparable de notre impasse. L'Antiquité survit par ses réflexions inconsolées, et non par les nobles solutions de la Cité. Par la tragédie, par les moralistes, et non par la morale.

La durée compatit avec les pensées que grève le doute, avec les points de suspension de la raison. Le caractère sceptique d'un esprit piétine le temps, lequel absorbe cependant son penchant à l'espoir et

jette à la poubelle du devenir tout produit d'une pensée qu'il a favorisée. Toute adhésion semble puérile, maigre fruit de notre faiblesse et de l'indulgence du passage du temps, tout comme la foi, toute foi par laquelle l'individu *croit* toucher à l'éternité, qu'il assassine en réalité. La fuite contre l'absence — dans l'Idéal — serait-elle le drap mortuaire que l'homme étend sur sa propre durée ?

Les doutes seuls se prolongent, car les questions sans réponse coïncident avec l'état d'inaccomplissement éternel de la vie, et volent au temps le secret inscrit dans son insoluble dimension.

\*

Il me serait facile d'endiguer par quelque subterfuge ce découragement envahissant. Si les idées sont là, à portée de main de notre faiblesse, c'est pour nous aider à affronter le fardeau qui nous pousse vers notre cercueil intérieur, vers les linceuls dont notre chair lasse est couverte. Ne passons-nous pas notre temps à engendrer des théories à seule fin de persévérer, grâce à ce refuge abstrait, par-delà notre refus intérieur ? Toutes ces armes de l'esprit n'ont-elles pas été conçues par une lâcheté sans pareille ?

... Mais demeurant identique à moi-même, je m'enfonce dans les fondations de tous les tombeaux. Il suffit de libérer ces voix enfermées en moi pour que le silence se transforme en trompette finale de la moisissure humaine.

\*

S'il existe quelque chose d'inexplicable, d'obscur et de saisissant, c'est le rythme, c'est l'acharnement du cœur dans une comédie qui ne plaît qu'aux asservis.

\*

Tant de gens s'arrêtent à mi-chemin parce qu'ils ne sont pas exercés à la discipline de l'isolement. N'importe qui pourrait réaliser de grandes choses, avec cette audace-là. Mais fuir la solitude est le meilleur moyen de rester en dehors de soi-même. Et cette fuite est une caractéristique fondamentale de l'homme.

Toute *vocation* signifie pouvoir rester seul avec soi. À chaque fois que l'on n'y parvient plus, on est l'ombre de soi-même. Jamais par le passé il

n'y eut de loi de l'existence solitaire, ni de voie permettant aux désirs de se contenter d'eux-mêmes. Devant nous, les paysages changent pour travailler notre soif d'autre chose, comme si l'âme avait été faite pour le monde, pour ce qui n'est pas elle.

\*

Seigneur ! Tu ne m'as rien donné. Je ne m'appartiens même pas. Le temps demeure incompréhensible, comme le sourire d'un aveugle, et je le passe à psalmodier des opinions décousues qui ne regardent personne. Se peut-il que tout — et Toi le premier — ne soit que le boniment démentiel d'un esprit en pleine chute ? Tes objets — tantôt supérieurs, tantôt inférieurs à mes aspirations —, je ne saurais les toucher, et je tourne en rond, entre l'angoisse et l'indifférence, dans mon ignorance et dans ma malédiction.

Les trésors ancestraux dans lesquels Tu avais logé l'espoir sont aujourd'hui broyés, en ces temps hideux qui soumettent mon sort aux convulsions sans que la vie m'octroie sa pitié.

Mes yeux bannis de tous les paysages, mes lèvres traquées par les miasmes, les charmes et les sucs, je ne me risque plus à les lier, ni à forger une sensibilité décente dans le voisinage de mon sang.

Autour de ce cœur, l'Écœurement, la Haine et le Dégout mènent une danse infernale, et dans leur ronde bruyante étouffent ses battements. Que pourrait-il émaner de ces marécages sensoriels ou bien de l'ennui dans lequel mes membres se sont embourbés ? Quant à ces mains épuisées d'avoir tant creusé pour leur dernière demeure, avec quelles forces pourraient-elles s'unir dans une prière, quand toute chose — en ce monde très-bas — les rabaisse ?

Incapable de trouver le moindre fruit dans ton héritage, je mendie auprès du Rien les restes de tes biens. Quelle pourrait être ma nourriture, si je me fais défaut à moi-même et m'inflige cette lacération pour des créatures assoiffées d'amertume et d'échec ? Face à tout ce que j'aurais pu être, je n'ai réussi à emprunter que des chemins inopportuns, qui m'ont éloigné de moi-même et m'ont laissé sans vêtement dans le vide du temps.

\*

*C'est assez que d'être\**<sup>2</sup>, avait coutume de dire Madame de Lafayette

dans sa triste délicatesse. — Le simple fait d'être, tel qu'on le ressent lors des cruelles suspensions de la durée, est effrayant, en effet, il écrase par l'immensité de son vide les visions tragiques les plus sanguinolentes. Œdipe ou Macbeth pâlisent devant certaines révélations existentielles inattendues, qui nous accablent parfois, dans les silences du temps. Comme si notre sang coagulait et se pétrifiait, sans plus avoir la force de nourrir cette vie absurde ; comme si nos os se raidissaient et perdaient leur validité, désormais incapables de porter plus longtemps le fardeau de nos membres à travers les étendues de la durée. — L'ennui est une tragédie sans conflit, c'est un conflit *virtuel* ; son absence de dénouement jette l'individu dans l'insoluble, dans un gouffre d'immortalité *sans fond*, tandis que le héros — qui ignore la servitude du possible — avance avec justesse et sûreté vers sa fin.

\*

Les pensées humaines sont des inscriptions mortuaires dont les révérences ne sont destinées qu'au Lombric, le seul profiteur de l'éternité.

\*

Nos tristesses prolongent dans le temps le secret inachevé qu'abrite le sourire de quelque momie.

\*

*Connaître* son cerveau, voilà en quoi le drame physiologique de l'homme s'épuise.

\*

Les seuls instants favorables sont ceux qui nous rejettent hors du temps.

\*

La peur du ridicule transforme en murmures timorés nos élans, et nos pensées en prières brisées.

\*

Dans la maladie, nous faisons montre de forces que nous n'oserions

pas admettre autrement. Par la graine de délire qu'elle sème dans la logique, la maladie extrait la raison hors de la loi de la stérilité. Les catégories nous servent à dessécher tout ce qui peut nous être essentiel, tandis que des moyens *extérieurs* à l'esprit nous permettent de le sauver de l'impasse de son *état*. Notre supplice corporel empêche l'univers de devenir une annexe mineure de la raison, sans toutefois lui éviter de finir en prétexte *intelligible* de notre démence.

\*

L'état de bonne santé refuse à l'univers toute nouveauté. — Tout renouvellement est le fruit d'un enfer *positif*.

\*

Ceux qui tentent — par leurs utopies ou par leurs révolutions — de donner à la boue autre chose que le pain vulgaire du bonheur trahissent une illusion qui ne mérite pas même le noble titre d'absurdité. L'esprit n'a pas de pluriel. La fourmilière humaine doit être gavée et laissée à ses lamentations sans frein, dans un empire du gavage.

\*

Le temps démultiplie l'existence selon un principe qui la ronge. Son rôle dans l'être est comparable à celui de l'amour chez l'individu. Ce qui n'est pas existence pure ou néant est équivoque ; le temps, en premier lieu, éternelle équivoque dont émanent les *visages* du monde, et tout ce qui n'est pas capable de conserver la forme primordiale. Les instants *ajoutent* à l'être un déficit d'être. Le temps est un enrichissement *négatif* de l'existence.

\*

L'individu ne se considère pas plus indispensable que l'univers, mais il se vit en lui-même comme si c'était le cas. Il y a là une infirmité salutaire du cœur, sans quoi la vie ne serait pas même possible dans l'intervalle de temps nécessaire à un soupir.

\*

Une réflexion n'a aucune justification, si elle n'invite pas au sonnet.

\*

Les mots qui n'entrent pas au service des souffrances de l'esprit ne sont bons qu'à farcir les masses.

\*

La musique : la lie idéale des apparences.

\*

Une méditation prolongée réduit tout à néant ; si nous y survivons quand même, c'est parce qu'elle autorise encore l'*Idée* de vie.

\*

Ces heures de l'après-midi où, pour ne pas pleurer, on se réfugierait dans n'importe quoi : dans la folie, dans le tapage, dans la Bible ou dans le meurtre.

\*

Pourquoi l'Apocalypse ne parle-t-elle pas du suicide des anges ?

\*

Sans cet aiguillon que le diable a planté en moi pour saboter mes assouplissements, j'aurais vautré ma fortune dans le vernis existentiel propre à mes semblables, sans tenir compte du brouillard de vérités et d'erreurs qui pullule autour d'eux.

Les voies par lesquelles j'ai voulu m'enraciner dans la vie m'ont éperonné vers le ciel ou vers le rien.

\*

La musique, elle seule, qui apaise le remords propre à toute existence, me console d'avoir jamais été.

\*

Si l'on descend jusqu'à la source du tourment, le premier *acte* s'avère coupable. Rejetant la satiété du non-être, le péché du sang ouvert au monde a poussé l'âme au zèle du harcèlement, attribut fatal de l'union primordiale.



\*

Dans notre haine des autres, la pulsation de la solitude bat jusqu'au ciel.

\*

L'acte de triomphe suprême sur le monde, aussi distant des extrémités de la joie que de celles de la tristesse, est une indifférence rêveuse qui oriente notre pensée vers des êtres inconnus, étrangers au soleil comme à la nuit, et que nous ne rencontrerions qu'ailleurs, dans une contrée neutre de notre imaginaire.

\*

Cette âme me semble parfois avoir été collée à son corps à la hâte, avec du crachats.

\*

Tout me dégoûte — et je ne peux vivre seul...

\*

L'homme a reçu l'espoir pour vaincre la honte qu'entraîne tout *acte*.

\*

Quand bien même j'aurais épilé dans mon amertume la dernière épitaphe du tréfonds des cimetières, ma soif ardente de vanité ne serait pas encore apaisée. Afin de calmer ce puissant penchant à la séparation, il me faudrait chercher dans ma haute tristesse des inscriptions funéraires pour les astres. Aucune pierre tombale ne rassasie celui qui creuse sa tombe par-delà l'espace.

\*

Le gémissement du vent dans la nuit est l'image du temps, éveillé à la fureur hors de sa marche somnolente et cherchant à y mettre fin dans une furie finale.

... Et nous autres dont les souvenirs ensevelis sont attisés par son vertige, il nous arrache à nous-mêmes, avec tout notre passé.

\*

De l'aurore jusqu'au crépuscule, et du crépuscule jusqu'à l'aurore,

dans mon sommeil comme dans mes veilles, je souffre au cœur de ma chair et en viens à me demander s'il existe chose plus authentique que cette lassitude tapie au fond de la soif de vivre.

\*

Dès la première goutte qui a suinté dans le cœur, la mort s'y est installée elle aussi, dans ses fondements comme dans ses recoins. Des voix intérieures — qui ne connaissent pas la souillure de l'expression sonore — chantonnent la mélodie de la fusion du sang avec son exténuation innée, dans un accord secret. C'est comme un tourbillon d'une délicatesse infinie, qui remet en question le sens de notre existence en nous-mêmes.

\*

Chaque instant prend forme aux dépens du temps — et de l'âme.

\*

D'un individu, l'ennemi le plus acharné est sa propre âme. Dans ce combat pour la vie ou la mort, il existe toutefois une consolation : on finit par perdre cet adversaire.

\*

La douleur est le tamis auquel nous soumettons nos journées. Les déchets qui ne passent pas au travers composent le tumulte des espérances.

\*

Tout ce qui en nous est grand tend à vaincre la douleur. Mais c'est dans la mesure où nous n'y parvenons pas — où nous continuons le combat — que nous sommes véritablement grands.

\*

À l'extrémité de chaque désir, un nœud coulant.

\*

Du sang pressé hors de mes veines j'écirai une supplique au Malin, et de mon corps affaibli par le tourment je détournerai les lamentations

pour en consoler les lombrics affamés. Puissé-je les rejoindre sous terre, moi qui depuis si longtemps ne supporte plus ce soleil, lequel ne me supporte plus non plus !

\*

Tout mon temps m'a appartenu. Mais j'ai aimé la vie comme un condamné à mort qui n'a plus le temps de sa passion.

\*

La culture se réduit à une utilisation raffinée de l'adjectif.

\*

Nous ressentons le temps en fonction du degré de décomposition de notre chair.

\*

Je ne peux sur aucun objet poser la main : une flamme se cache derrière. Tout brûlera. L'univers est un incendie virtuel.

\*

Dès le début, je me suis érigé contre moi-même avec la soif d'un ennemi de soi violent et acharné. Mais aucune couronne n'a pris place sur ce front maculé d'échecs. Je suis le cadavre d'une prière...

\*

L'absurde et le temps sont apparus simultanément dans le monde. La révélation d'un univers instantané t'accable soudain et arrête tous les battements de ton espoir, de ta fierté ou de ton cœur. L'enchaînement des instants accroît le fardeau de l'incompréhensible jusqu'à en déchirer l'esprit. Celui qui perçoit le temps ne saurait plus rien percevoir.

\*

Entre les choses et nous s'interpose la lumière.

\*

L'ennui est l'absolu de l'amertume, la source des déchéances de

l'homme, depuis ses larmes jusqu'à ses hurlements. Il remue la bouillie moisie de nos péchés et la déverse dans la pensée : de terribles frissons, durant lesquels nous avalerions des dragons pour les digérer dans notre désespoir. L'air impalpable se solidifie, le ciel même ressemble à un mur, contre lequel nous nous heurtons la tête et sa furie de larmes violacées par le remords. Avons-nous senti le temps ? Sinon, quel ordre assassin nous accule à cette errance parmi des instants maudits, qui transforme l'homme en ébahi, bouche bée devant le vide trop évident du tout ?

\*

Le corps recouvrant le squelette et recouvert par le squelette : un exil dans l'exil. Tiendront-ils encore longtemps, ce moi et le rien qui en procède, investi du lustre de la vie par les tergiversations du cœur ? C'est à l'oscillation du sang — se déverser dans le lit des veines ou s'assécher en leur sein — que nous devons le simulacre d'effervescence de nos pas. Cela seul nous empêche de nous noyer en nous-mêmes ou de rouiller dans un déchirement maladif et constant.

\*

En dehors du sang, tout dans l'univers est prétexte.

\*

L'homme rencontre en toute chose un ennemi, jusque dans les fleurs. Existe-t-il une adversité plus redoutable que la beauté, que l'asphyxie sous un charme insupportable ?

\*

Il doit être effrayant de tuer puis de fixer sa victime dans les yeux, ou de viser son propre cœur, un couteau à la main, ou bien encore d'étrangler un mendiant pour lui voler son aumône. Mais tout cela ne saurait atteindre l'effroi propre à celui qui rive son regard sur le temps.

\*

Le désert : le temps traduit en coexistence.

\*

Les catégories — rongées par l'affectivité — ne fournissent plus

pour soutien à la pensée que de vagues schémas de déchéance. Le cauchemar s'est couvert d'un tissu logique, et les voies de l'esprit sont noyées par des fontaines d'absurdité qui ont leur source dans la nuit.

\*

La tristesse est une sorte de saison intemporelle qui assure le maintien de notre identité au sein des variations du temps ; une lie inaltérée, quelle que soit la température. À l'âme tout climat est fatal, autre que celui de l'irréalité.

\*

La douleur substantialise radicalement le temps.

\*

Végétant dans l'Inexprimable, rongé par sa propre raison d'être, l'homme consume sans relâche sa chute secrète, et constate dans la somme de ses actes comment son esprit perd son innocence.

\*

Une âme abstraite et maussade, dans laquelle un Caligula ordonne aux idées de fuir tout système..., et par l'anathème chasse la sensibilité au-delà de toutes les limites...

\*

Le pas trébuchant sous un ciel sans astres, astronomes ni anges, je me traîne sur une terre que souillent la discorde et le dégoût. Déchiffrant les déserts de l'esprit chez mes semblables comme chez moi, je suis l'adversaire ardent du vacarme qu'inspire l'avenir au sein du temps. Chaque instant diminue la virginité de la vie. Aucun arc d'espérance ne nous rendra la force de l'innocence, ni la bénédiction qu'une ignorance immémoriale nous valait. Partout, des paysages de paradis absent. L'espace se complaît dans l'infini pour multiplier dans notre quête les motifs de regrets et pour attiser notre soif [*dor*] maladive de lointains. Cette infirmité qu'est l'absence de limite contamine l'âme jusque dans ses recoins ; la folie elle-même se déploie entre des bornes, tandis que le cœur se dissocie de toutes les significations et de toutes les frontières pour expier dans l'infini les exceptions que sont sa liberté et

son déracinement. De quelle sève l'espoir pourrait-il raviver la pensée qui ondoie au-dessus des empires déclinants de l'ici-bas ?

\*

Un esprit brisé par l'amertume ne saurait trouver plus doux remède ailleurs que dans l'intervalle musical qui s'étend depuis la Renaissance jusqu'aux souillures sonores des deux derniers siècles. Il y a chez les primitifs italiens, comme chez les contemporains de Bach, et surtout chez ce dernier, un accent plaintif qui élève la respiration à un seuil immatériel, par-delà les ruines de la sensibilité. La danse mondaine, tout comme le prélude ou le chant choral, diffuse un tel parfum d'inexistence pure, une telle frivolité céleste — des accords dignes d'anges enivrés par des apparences indicibles. Tout pleure — *dans l'irréalité*. Larmes vibrantes au sein d'un Inconvénient transcendant, détresse féerique, linceul sonore d'un délicieux exode...

... Depuis que Beethoven a fait descendre la musique ici-bas, *l'autre* monde en a disparu, le Sublime est devenu vérifiable. Tout a fini dans le sentiment.

\*

Un mendiant dans l'Ennui, un insignifiant doté d'un nom et d'un regard pour Rien, dépourvu du vêtement d'une croyance et qui tousse un désir aveugle parmi des instants noirs de suie... Du néant baptisé.

\*

Si de toutes les larmes jamais versées ou étouffées jusqu'à aujourd'hui on tirait un remède, il ne suffirait pas à chasser les spectres de l'amertume, dont on ne saurait guérir. Et si l'on pressait le cerveau de tous les fous, le venin obtenu ne serait ni plus dense ni plus pénétrant que cette goutte qui ronge le tissu de nos sens.

\*

Les dimanches du temps étendent leur absence de contenu devant notre attente, et nous n'en pouvons remplir le vide qu'en y déversant l'exercice de l'amour ou des larmes.

\*

Il existe quelque chose de plus fort que tous les venins et que toutes les herbes dont le suc est mortel, quelque chose qui a un goût de bouillie infernale et qui émane de la moelle, de l'essence diabolique de la chair humaine : la haine physiologique.

L'âme était déjà pourrie lorsqu'elle se chercha un corps ; sinon, elle ne se serait pas retrouvée avec une charogne.

\*

La vie : une anecdote au cimetière. Une farce à l'abattoir.

\*

Il faut lutter contre le sort — ou périr. Résister aux tourments de la vie, c'est la transformer en tragédie ; les accepter, en horreur. Vise le mal *le plus noble*. Transforme tes entrailles, même détruites, en poésie, en putrescence *formelle*. L'âme qui a passé par la culture s'attelle à codifier ses dissipations, et de son accoutumance à l'irréparable, elle engendre du sens ou du style.

\*

On n'excuse la déchéance intérieure que sous un masque lyrique ; dans sa *vérité*, dans sa forme pure, on n'y voit que fantaisie et médiocrité. Ainsi les poètes ont-ils réussi à donner du sens aux ultimes décompositions sans insulter quiconque.

\*

L'être le plus *atteint* renonce à l'espoir, à l'avenir — mais pas au *possible*. Et qu'est-ce que le possible, pour une créature perdue ? Une lueur dans les ténèbres, un *miracle* au sein de son identité. La maladie admet l'absurdité d'une guérison, elle opère avec le temps. Ainsi l'homme avance-t-il la possibilité d'un *autre* instant, pour démentir une révélation élémentaire : l'irréparable, la plus oppressante de toutes les évidences.

\*

Durant ces nuits où le ciel est un rien parsemé d'étoiles et où je suis plus éloigné de moi-même que si je n'étais personne, un certain apitoiement m'inspire des larmes ironiques, hommage à double sens rendu à mon absence d'âme.

\*

Le mal, qui accroît mes forces dans mon refus de moi-même, [*texte lacunaire*] de cruels aiguillons ont fondu sur le Destin, et je vais d'un pas titubant parmi ses lambeaux...

\*

L'homme se renforce dans la lutte contre l'adversité, qu'elle soit immédiate ou invisible, qu'elle ait pris sa source dans sa chair ou dans sa pensée. Notre combat contre les accidents organiques, la perfidie et l'acharnement que nous déployons pour *éviter* notre corps exigent une tension de la conscience à laquelle nous ne saurions nous élever par les plus longues méditations. Lorsque toutes nos sensations semblent annoncer des maladies, notre force consiste à les faire fructifier, à les canaliser *par-delà* le corps. Aucune querelle, si crue soit-elle, avec nos semblables, ne requiert autant d'énergie que ce conflit qui nous oppose aux caprices de notre moelle et aux péchés nerveux. *Exister* signifie être conscient de notre corps et de notre victoire sur lui. Maîtriser un mal extérieur à notre responsabilité.

Celui qui ne guerroie pas contre la chair ne le fait pas plus contre les idées. Il n'est pas insignifiant que l'ascétisme soit la forme suprême de lutte. Il reste toutefois nécessaire de l'adapter au service de la vitalité. Le néant tente l'esprit, mais pour la vie c'est un péché. Tout combat contre lui présuppose une lutte rigoureuse contre le corps. C'est une bataille *dans l'invisible*, qui définit notre dissolution dans les pauses du sommeil et notre refus, superbe ou stupide, d'être des victimes.

\*

Je rêve [*dor*] d'un monde incroyablement lointain, dans lequel l'évidence aurait répondu aux inconséquences du rêve par les lys d'une messe funèbre...

\*

L'ironie endigue le torrent du sang et l'indécence du sublime. Si nous libérions les forces qui se nourrissent de notre âme, l'espace résonnerait de la chute de nos larmes et se dissoudrait dans un apitoiement dément. Comment respirer *décemment* dans l'infini, telle est l'interrogation de celui qui est harcelé entre équilibre et furie.



\*

Les lois de la nature tolèrent tant d'exceptions absurdes que la présence d'une loi est plus paradoxale que celle du non-sens.

Tout ce qui est en vie est possibilité de non-vie, donc absurde. Et comme vivre signifie vérifier dans chaque événement l'éventualité de son absence, dans *l'existant* son degré de non-être et dans la temporalité son essor aveugle, la raison n'a aucune chance d'imposer où que ce soit sa perfection stérile. La vie est une crise — *de chaque instant* — de l'éternité, une éruption d'absurdité que n'arrête aucune loi, car aucune loi ne maîtrise la vanité. Rien n'existe nécessairement. Chaque chose peut dans la même mesure exister ou ne pas exister. L'être n'est donc pas une révélation primaire, mais une ombre *pleine* qui remplace avec légèreté le rien. La connaissance est l'opération de cette incessante substitution.

\*

Le besoin de sommeil est proportionnel à l'avancée en esprit. La lucidité transforme l'irrationalité du temps en une durée consciente qui pèse sur toutes nos épreuves et sur toutes nos actions. Arrivés à un tel point d'éloignement à l'égard de la nature et de nous-mêmes, nous ne pouvons plus guérir autrement que dans l'inconscience. Le sommeil est le grand remède de l'esprit, car le mal propre au moi éveillé s'y disperse dans des fantômes. Le diable qui réside en nous y respire sans le tourment des veilles diurnes ; nous qui sommes en proie à tous les remords, nous en ignorons encore un : celui du rêve.

\*

La vie étant une insomnie, le sommeil est une divinité.

\*

Seul contenu du temps, la désagrégation de notre vide intérieur.

\*

Quelle grande souffrance que la négation ! Et quel capital de pitié il faut dépenser pour adoucir le sort du Diable !

\*

Parmi les luttes sans issue qu'il faut mener et qui contiennent tout

l'intervalle allant de la métaphysique à la physiologie, la plus facile n'est pas celle qui nous oppose à notre propre cerveau. S'entêter dans un monde de *symptômes* dont la bizarrerie nous laisse entrevoir tant de secrets — et puis périr...

À travers les fissures de l'âme, nous *voyons* tout. Des déchirures latentes ouvrent des fenêtres vers les lumières d'une autre pénombre.

\*

L'aspiration à la mort est la flamme sans laquelle les palpitations de la vie ne seraient qu'autant d'extinctions. Le néant comme force secrète et comme source de nos convulsions... Nous nous réchauffons au feu du rien..., sous le soleil de la vacuité...

\*

La respiration même devient l'aventure suprême pour celui dont les racines sont enfoncées dans l'écume...

\*

En dehors du sommeil, tout vient dégeler les larmes qui dorment en nous. L'état de veille n'est que pleurs enveloppés de théorie.

\*

Quand la musique se révolte en moi, je tombe en immolation sonore à l'irréel.

\*

Le chemin d'un esprit qui est pris au sein de *quelque chose* mais extérieur à *toute chose* — où peut-il mener ?

Comme si les chemins menaient quelque part ! De simples signes au sein de l'espace, lequel est le fondement de l'Errance.

\*

Les doutes n'ont aucun pouvoir — même si, réunis au sein d'une seule et même âme, ils écornent la lumière des astres et introduisent leur venin dans la gloire du soleil.

\*

Une idée menée à son terme finit rarement dans la Logique ; très souvent dans le physiologique ; assurément dans un vertige.

\*

J'aurais voulu naître esclave quelque part dans l'Empire agonisant ; on m'aurait conduit à Rome pour y fournir des doutes et des interjections, pour y entretenir les oreilles des derniers maîtres par des murmures de déliquescence... Ah, l'élégante déchéance qui accompagne les orgies essentielles et spirituelles !

\*

Si quelqu'un était assez lucide ou audacieux pour mettre en lumière l'illusion sur laquelle repose son existence, nous le tiendrions tous pour fou. Et comme chacun d'entre nous vit parce qu'il se croit, *inconsciemment*, l'incarnation essentielle de l'être, notre inéluctable absurdité ne se révèle que dans des *crises*. Un individu *absolument* lucide ne saurait respirer un court instant. La vérité est un désastre qui foudroie l'ardeur nécessaire pour être.

\*

Dans la lutte que nous menons dans l'inconscience, chacun d'entre nous est un dieu. Que se passerait-il si nous nous risquions à traduire dans les termes d'une veille cet orgueil aveugle, sans le rogner par la pensée ?

\*

Dans le cadre de l'espoir, même le rien présente la possibilité d'une existence. L'espoir est la chose la plus difficile à annihiler, car il ne s'agit pas seulement de l'existence, mais de son *essence*. De tout. Ce qui ne se fonde pas sur l'espoir reste extérieur à toute chose. Même le Diable *espère* — en mal.

Cette stimulation qui nous porte vers l'avenir est tellement grande que nous nous voyons parfois, en rêve, en train de *désirer* dans notre tombe.

\*

Les heures de modération me rapprochent du Diable ; les autres, du

Rien.

Mais il se pourrait fort que le Malin ne soit que la forme dynamique du non-être.

\*

Avoisinant l'affliction, mon destin n'a trouvé nulle part dans l'espace un point d'appui secourable, ni aucun espoir qui réfrène la chaîne de l'inanité. Né pour les ruelles du temps, et comme pour écarter l'Incompréhensible, au croisement de la Voie lactée et d'un terrain vague...

\*

À force de regarder les nuages passer, j'ai parfois l'impression qu'ils emportent avec eux mon supplice et mes tourments hors de ce monde.

\*

Battre le pavé de la Cité et y vendre à n'importe quel passant des restes de pensées, prostituée abstraite au service de l'absurde...

\*

Celui qui ne s'inspire pas à lui-même une immense pitié ne saurait haïr les hommes.

\*

Les plus purs ondoiements d'un paradis sonore ne sauraient recomposer les miettes d'un cœur immense, ni lui rendre l'innocence antérieure à son inconsolation ; aucune eau bénite ne le disculpera du péché de tristesse ni ne lui ôtera le fardeau de sa fatigue, qu'il doit au soleil, aux seins et aux sourires.

\*

L'enthousiasme dépourvu de pause trahit plutôt de la bassesse que de la noblesse ; de même, toute épreuve qui ne s'achève pas dans la déception. L'existence souille l'âme ; une âme propre n'a pas vécu, c'est l'âme inexistante des anges ou des idiots.

\*

Ces silences qui s'élèvent d'une sorte de dimanche malade de l'air, et dans lesquels on croirait entendre pleurer le Vide...

\*

Peut-on vivre plus noblement que dans l'atrophie ?

\*

La chance est l'emblème de la vulgarité. Dans son abjection, le destin ne prend soin que de la gent vile ; sur les fronts nobles, il n'inscrit que la tristesse et le malheur.

\*

Dans les cœurs que domine le Vide, il n'y a pas de place pour la mesure ni pour la délectation. Tout ce qui est *précis* est vulgaire ; c'est l'objet devenu fonctionnel à l'âme. Combien de gens connaissent la malédiction de l'âme sans objet ?

\*

Michelet parlant de Louis XV : « *Dans son âme il y avait le rien\**. » Comparé au *néant\**, qui est un rien plein, ce *rien\** indique une absence infiniment mineure — que nous éprouvons lorsque tout nous semble extérieur, depuis tel éternuement jusqu'à Dieu, lorsque même la possibilité de notre existence nous est étrangère, quand nous nous précédons jusque dans la pensée de cette possibilité. C'est l'ultime dégradation vers tout ce qui n'a jamais été...

\*

Connaître tous les désirs — et aucune passion. Sinon la passion de tous les désirs...

\*

Une existence est ratée, qui n'a aucun lien direct avec l'absolu ni avec l'amour.

\*

La volupté nous révèle les limites de la chair, et l'amour celles de l'âme.

\*

Aucune foire sublunaire ni aucun désert ensoleillé n'ont réduit de leur lumière l'ombre portée par l'idée d'être seul.

\*

Le monde accable l'âme qui n'en est pas tombée amoureuse.

\*

La volonté, qui renverse des montagnes et qui domine les vagues, est incapable de remporter un seul instant contre l'empire de l'Insomnie.

\*

Tous les abus conçus par la cruauté ou par l'imagination pâlissent devant la tyrannie de l'ennui.

\*

L'idée d'infini est née de l'infiltration de la nostalgie dans la géométrie.

\*

La sensation de solitude est inséparable d'une représentation de l'espace et du temps ; plus encore : en elle, ils se confondent.

\*

L'incompréhensible effort réalisé pour transformer au plus vite une quelconque femme en idole, afin de mieux piétiner ensuite l'autel de ce leurre, cette alternance de culte et d'écœurement, le besoin d'illusion et l'impossibilité de souscrire à aucune d'entre elles te transforment en un Don Quichotte *cynique*.

\*

Les paysages du monde ont beau varier, lors des après-midi du Dimanche ils se ressemblent tous. Dans un hameau comme à Paris, aucun moyen d'enrayer la lassitude née du mal intérieur. Où que l'on veuille fuir le maudit septième jour, il n'est aucun lieu qui ne s'avère impuissant devant cette maladie, prévue dès la chronologie de la

Genèse.

\*

Lorsque tu te relis, tu es surpris par la sincérité de toutes ces pages, si nombreuses et si mal écrites. Le style est un masque et une fuite.

\*

Pour ne pas mourir, les désirs inassouvis s'éteignent dans des idées. Tout ce que nous savons prend forme à partir de stimulations contraires ; la théorie est le cimetière de l'âme.

\*

Celui qui n'a pas une constitution robuste doit fuir la beauté.

\*

Qui allie le bon goût au frémissement sera blessé par tous les visages du monde, vulgaires ou sublimes. Pour lui, le danger est partout et il n'y a aucun remède.

\*

Il n'est point besoin d'une grande clairvoyance pour comprendre que les foules sont opprimées. Qu'attendent-elles en dehors du bonheur ? Faites-en don à la fourmilière humaine, pour mieux vous en libérer et en éviter les menaces. Aucune idée, aucun idéal, aucun charme impossibles dans un avenir impossible : donnez-lui son pain quotidien, plus qu'elle n'en veut, même, gavez-la jusqu'à ce qu'elle en gémissse, laissez-la se vautrer dans la satiété. Quand cette chance immédiate empêchera le troupeau des mortels de respirer, les problèmes sociaux cesseront sur-le-champ. Ne sachant plus quoi faire de leur bonheur, les gens commenceront alors à s'inspirer une haine mortelle, ils considéreront la prospérité avec dégoût, ils frapperont d'anathème la Providence qui les aura noyés dans la lassitude de l'abondance ; écœurés d'eux-mêmes, ils s'entre-tueront avec la passion et le raffinement propres aux esthètes et aux assassins. Le paradis humain, saturé de satisfactions terrestres, se détournera du paradis rêvé, pour lequel l'humanité a tant souffert, on maudira l'utopie et le sang versé pour elle — et l'Histoire recommencera, plus cruelle qu'auparavant, plus impitoyable qu'au temps des injustices et des

persécutions. — Les foules sont perdues parce que l'humain ne peut pas supporter le bonheur ; il ne peut qu'en rêver.

\*

La peur du ridicule t'interdit la poésie, mais n'empêche pas l'absurde.

\*

Certains yeux de mortelles sont tellement gorgés de vide et de rêve que l'on perdrait et sa vie et sa mort à leur adresser des suppliques...

\*

Les gisements d'irréel dépensés dans les ruelles de la Cité, quel souvenir anonyme les tirera de la poussière et de la tristesse de ma destinée en lambeaux ? Y aura-t-il jamais quelqu'un pour en faire don à l'inspiration qui s'est achevée en cadavre, dans l'inanité ? Où êtes-vous, coins de rue au gré desquels j'ai disséminé l'honneur de ma solitude et l'indécence de mon esprit ?

\*

Depuis les tréfonds de l'esprit, une chouette donne le ton des pensées. De là vient l'étrangeté du soleil. Ses rayons sont des flèches que l'on fuit dans la nuit.

\*

Ces voix à travers lesquelles tu cries pour toi-même ton angoisse : « Je suis le dernier homme » — elles s'emparent de toi dans les ruelles de l'humanité et te laissent ensuite indécis, entre la prière et le meurtre.

\*

Tout pas en avant entraîne avec soi son équivalent de dégradation. À sa limite, l'humain devrait nager dans le ciel comme dans du pus.

\*

La noblesse de la pensée est visible dans le dégoût qu'inspire tout ce qui *arrive*. Dans sa recherche d'un feu abstrait et d'une ardeur idéale, elle se déploie par-delà tout événement comme par-delà l'être. Même



l'amour, par quoi l'esprit s'humilie dans la chair, il lui semble désirable, en cela qu'il est irréalisable et qu'il nourrit une langueur [*dor*] supérieure à tout accomplissement. La pensée erre en quête d'*indicible*. Et comme toute chose ici-bas a un nom, ce monde n'est en mesure de prodiguer aucun remède à sa détresse.

\*

Ce que je suis ne peut me servir qu'à composer l'image de celui qui ne sera plus.

\*

Qui a regardé la mort en face n'a plus d'yeux pour la vie. Ce secret est passé en cela à quoi notre affection cherche à donner une définition, l'absurde étant trop précis pour la fournir.

\*

Dans nos os, l'avenir a préparé son tombeau.

\*

Quand les veilles nocturnes ont éteint dans le corps ses désirs, le cœur — organe de l'insomnie — continue de frapper aux portes du sommeil et de réclamer par ses palpitations le dénouement de toutes ces veillées funèbres.

\*

Chaque nuit est un point d'exclamation au terme de la furie du sang.

\*

À observer l'orgueil propre à chacun et l'absence de justification de son existence, on est contraint de constater avec stupéfaction que l'individu se nourrit d'absurde, et qu'il s'épanouit d'autant plus que son existence n'a pas de fondement.

Combien de gens auraient droit à l'orgueil ? La nature leur a distribué à tous un étrange don. Nul ne peut vivre sans se croire plus qu'il n'est. Les êtres — subjugués par l'extravagance du fait d'exister — ignorent à quel point ils ne sont pas. Mais si une telle folie est permise à l'instinct, pourquoi l'esprit ne s'autorise-t-il pas toutes les démenances ?

\*

À chaque rencontre avec autrui, homme ou femme, sage ou crétin, les questions sont les mêmes : pourquoi ne se tue-t-il pas ? Comment peut-il ne pas envisager le suicide ? Comment se fait-il qu'il ignore à quel point il ne sert à rien ?!

Chaque homme désire secrètement échapper à tous les autres.

\*

Au sein du trio de la Chute, le plus cruellement frappé fut le Serpent. « Tu te traîneras sur le ventre et tu mangeras de la poussière tout au long de ta vie<sup>3</sup>. »

Adam et Ève ont eu de la chance, contrairement à leurs descendants, lesquels — par un étrange serpentement de la fatalité — ont pris sur eux la malédiction du rampement.

Dieu a tiré au-dessus de la cible.

\*

D'où te viennent tous ces doutes ? te demandent-ils.

... De toutes les journées et de toutes les nuits de la vie.

\*

Ne pas être un homme ordinaire — et être suspendu comme eux à tous les plaisirs et à toutes les douleurs. L'absolu forgé dans l'argile, telle est la définition de l'âme, et son mal.

\*

La matière gémit pour être délivrée. L'humain ne se sauvera qu'avec elle.

\*

La vie ? Une injure au milieu d'une prière.

\*

Dieu est le seul adversaire qui ne réponde pas aux coups.

\*

Seul le regret assouplit la forme. Ceux qui regorgent d'espoir n'ont pas de style. L'obsession positive du présent et de l'avenir les place en

dehors de l'art.

\*

La tristesse demeure quoi qu'il arrive en deçà du ciel, et porte ici-bas son fruit transcendant ; elle remplit l'espace qui sépare la Terre et les astres, sans leur appartenir d'aucune manière.

\*

Toute langueur [*dor*] part de l'incapacité d'apaiser dans l'âme son ardent désir d'un Sud irréel.

\*

Quand nous atteignons l'extrémité de notre tension intérieure, nous ne comprenons plus pourquoi le monde ne s'embrase pas, lui qui déborde des flammes que déchaînent en nous la volupté ou la douleur. La chance et la malchance — dans leur forme suprême — sont tout aussi proches de l'Apocalypse.

\*

« Il m'est beaucoup plus facile d'élever mon âme à Dieu que de porter la main à mon front », avait coutume de dire Ruysbroeck, que l'on surnommait l'Admirable.

Celui d'entre nous à qui il échoirait d'affirmer : « Le Rien est, mieux que l'air, à la portée de ma main » — la piété diabolique de ses semblables le qualifierait-elle de « Misérable » ?

\*

Je me suis si souvent imaginé n'existant pas, qu'il est surprenant que j'existe encore.

\*

Dans les yeux de chaque homme, on lit la perte de la grâce et la nostalgie qu'il en a.

\*

C'est dans le refus de la bénédiction du non-être que gît l'origine de notre lutte contre le monde et contre nous-mêmes. L'existence est une

chute hors du sacrement.

\*

Il est des nuits où la sensation d'avoir tout perdu transforme l'instant en hymne nocturne à la lumière, et l'espace en une douce couverture tissée de désastre.

\*

En nous insufflant l'image de l'inanité, la douleur nous livre en proie au temps, comme ses victimes physiques, après nous avoir permis de le dominer en esprit. Nul ne peut le mépriser sans en être châtié. En lui coule le sang de la divinité ; en lui se consume l'extinction infinie de l'Absolu.

\*

J'ai toujours aimé les fous parce qu'ils ont le courage de dépasser l'âme et parce qu'il me plaît de m'attarder *en deçà* de tout acte.

\*

À chaque fois que je tombe en proie à un mal intérieur, ma nostalgie rêve aussitôt d'un autre, et ajoute ainsi une strate à l'extase — jusqu'à la rendre inaccessible. On n'est jamais moins capable d'être heureux que lorsqu'elle nous gagne. Par crainte de s'éteindre en elle, on en conçoit une autre, et l'on fuit vers l'extrémité d'un paradis hors d'atteinte, ou que l'on atteint seulement dans la mort.

\*

Le vide de la vie ne se révèle qu'en l'absence de tourment.

\*

Au-delà de la bonne santé, tout est volupté : le bonheur comme le malheur. Comment endurerions-nous l'amour, si ce n'était pas une maladie ? Il n'est pas insignifiant que les yeux — ses hiéroglyphes — soient aussi les organes des larmes.

\*

Les cœurs trop mûrs pourrissent dans des vers.

\*

Au sein de cet effilochage incessant de la Divinité qu'est le temps, la musique représente Ses moments de pause et de recueillement.

\*

Après avoir cru avec désespoir à tous les visages du monde, croire en Dieu, c'est faire preuve d'ingratitude. L'âme est vaillante qui n'adhère qu'aux *leurre*s. La vulgarité est le refus de la désillusion.

Vivre signifie être victime de *n'importe quoi*. Et non seulement l'être, mais *vouloir* l'être.

\*

Le sens ultime du *dor* est l'engloutissement dans le sommeil natal, d'où l'esprit nous a réveillés : retrouver l'assoupissement primordial, lorsque les yeux n'avaient pas engendré de larme et que l'âme n'avait pas encore pris son envol vers un monde qui lui est étranger.

\*

L'esprit se compose à partir d'événements qui sont au-delà de la maladie et en deçà de la santé.

\*

Pour celui qui a chu dans la fascination du possible, les autres mondes deviennent le signe zodiacal de ses jours, et sa vie, une occupation secondaire.

\*

Mes instants sont les pauses de la fourmilière humaine.

\*

La peur du ridicule interrompt l'hymne à la vie.

\*

En poésie, nous chantons l'impossibilité ; en musique, nous l'exprimons ; dans la vie, nous la vivons.

\*

Dans sa régression vers le néant, la pensée découvre que tout aurait

pu ne pas être — et elle se pétrifie devant cette évidence que tant d'autres ont atteinte à travers une indigestion ou bien une insomnie. Pour ce qui importe le plus, la réflexion n'est pas nécessaire ; les ruines du corps et les trous de l'âme nous conduisent au terme de la connaissance, sans déploiement de pensée. La métaphysique est un procès ; les *résultats* s'obtiennent par d'autres voies.

\*

Tout ce qui émousse les épines de l'esprit nous aide à vivre.

\*

Le mérite de l'amour consiste à nous élever — *par la physiologie* — au-dessus de la vie ; l'inconvénient de la tristesse, à nous établir — par l'esprit — *au-dehors*.

\*

La somme de non-vie qu'un individu a emmagasinée indique la quantité de nostalgie dont il est capable ou qu'il garde en réserve.

\*

Les Modernes ont remplacé le mythe du paradis par le culte de la musique — art du regret sonore et commentaire ineffable à toutes les pertes. Au temps de la foi, le son était un auxiliaire, et non une nourriture ; nos doutes l'ont transformé en substance. La musique, finalité du cœur — quel symptôme dangereux pour la renommée des instincts !

\*

Toutes les ondes qui agitent les mers, les cœurs et les sons racontent une douce noyade dans l'inanité ; c'est que la mort, redoutant de nous paraître hideuse, sait se défaire de sa pétrification et s'habiller de vagues, afin de mieux nous engloutir sous l'apparence de la vie.

Le symbole du fait d'être, c'est le rythme subtilisé par les ténèbres. Nous l'ignorons jusqu'à ce que nous tombions sous son charme : nous comprenons alors que le rythme n'est pas infini, qu'il nous conduit à notre fin, que tout rythme aboutit à la mort.

\*

Bien que j'aie consacré la priorité de mes efforts à m'affranchir du servage de l'Éphémère, il n'est rien parmi toutes les choses passées que je ne regrette. Même un lombric anonyme jadis piétiné, le regret me le rend plus cher que n'importe quel astre pur. La vie crie après la vie. Seuls ses trous continuent à honorer l'éternité de leurs génuflexions et à nous diviser, à nous désarçonner dans notre participation au temps.

\*

Que répondre à celui qui te demande le but de son existence et de celle des autres, de toute existence ?

« Vis en vue d'épuiser le contenu de ton être, respire jusqu'au dernier tressaillement de ton cadavre, ne laisse rien te survivre, anéantis tes forces dans des actes, veille sur chaque instant jusqu'à la charogne finale, sans jamais te laisser porter par l'aile ironique d'aucune illusion. Quand ton âme ne pourra plus nourrir ni ta soif d'avenir ni aucun désespoir qui soit, tu auras réalisé le but de ton être. Dans ce monde, tout tend — *activement* — à ne plus exister. De cette seule façon, la création est utile, et la destruction une action positive. Le mal, c'est l'apathie ; l'exténuation que nous vaut l'activité va dans le sens de notre vocation. Celui qui attend s'éteint de son vivant ; celui qui s'est dépensé ne craint plus le trépas, il intègre son tombeau avant même d'être mort. L'épuisement complet est le remède à toutes les angoisses et un symbole révélateur de l'existence de valeurs. L'individu doit viser à son propre anéantissement. Telle est l'ambiguïté de la fertilité. Si l'être n'est pas le Rien, c'est dans la mesure où il s'Y précipite. »

\*

Ceux qui n'éprouvent pas le besoin de tourment ne découvriront jamais le vice, ni l'infini auquel on accède dans l'effondrement douloureux qu'entraîne sa dangereuse volupté.

\*

Les yeux savent pleurer avant de voir. La vie commence sur ce paradoxe. Quand toutefois ils commencent à voir, il leur faudrait tellement de larmes que pleurer ne leur est plus possible. Et le paradoxe croît.

\*

Aimer seulement le fruit qui est sur le point de pourrir revient à mordre dans une interminable pomme du bien et du mal, et à reconstituer, dans un risque quotidien, le péché de la connaissance initiale.

L'appréciation musicale est une forme de ce goût dévastateur, la musique n'étant rien de plus qu'un paradis qui s'effiloche, à la mesure d'une sensibilité trop mûre.

Les jardins terrestres comme célestes ne m'ont jamais été des portes qu'au cœur de l'automne, quand, sous un soleil vicieux, les fruits s'abandonnent aux vers — et aux doutes...

\*

Je ne me rappelle pas avoir jamais arrêté mon regard sur un paysage que la mort n'aurait pas marqué du noble sceau de l'inanité. Ni avoir goûté un bonheur étranger à la brise de l'extinction. Dans le printemps lui-même, j'ai vu un final parmi les pétales, et dans toutes les saisons, des contestations réversibles de l'éternité, des hymnes, inégalement enflammés, à l'impossibilité.

\*

Nous avons beau aimer Mozart, il nous faut reconnaître qu'il ne *sait* pas tout. Existe-t-il une musique aussi peu lestée par le Péché ?

Ce qui n'atteint pas la lie de l'âme reste extérieur à la Connaissance.

\*

Chaque saison vient à sa manière fourrager dans notre mal. La pourriture que nous contenons fait de nous des victimes, à toutes les températures. Notre corps est un fruit mûr, prêt à tomber à chaque instant de l'année.

\*

Il est des cœurs placés au pôle opposé au soleil. Pour eux, l'automne n'est pas une saison, mais le temps lui-même.

\*

Sur l'arbre de la vie, l'amour est le fruit le plus putride.



\*

Celui qui se cherche lui-même ne saurait durer sans courir un risque, et lorsqu'il cherche des idées, il est au cœur de ce danger. C'est de Moi et de l'Idée que se compose la synthèse du malheur.

\*

Le bonheur : état de poésie sans mots, où l'âme se gonfle avec le temps dans une infatuation inspirée, voisine de l'extase — et de l'idiotie.

\*

L'homme a si peu avancé dans la connaissance parce qu'à la perception des abîmes, de l'être pétrifié, du moment éternel, il a mis le frein de l'avenir, de la suggestion d'un *autre* moment. Qui *attend* encore quelque chose dégrade l'acte de connaissance jusqu'aux imperfections de l'âme.

L'espoir est la pierre avec laquelle l'esprit se brise les ailes.

\*

Nous sommes tous malheureux dans le temps, et tous éloignés du Malheur. Seule l'éternité rend toute chose impossible. Avons-nous jamais osé souffrir en son sein ? Dans le temps, l'espoir le plus maigre reste de l'espoir. Le temps est une mascarade dans l'irréparable, et l'humain — sa créature, qui est plus difficile à définir que lui — une bétise pathétique à la périphérie de l'éternité.

\*

Ce qui rend l'action préférable à la pensée, c'est son potentiel de déception, infini.

\*

Les pensées sont des flèches empoisonnées qui rendent l'archer suicidaire. Tu as cru blesser le monde par l'esprit et ne t'es blessé que toi-même. Ainsi doit expier celui qui s'est élevé au-dessus de la vie.

\*

Limitation fatale de la philosophie : nul ne trouve dans les idées ce qu'il a perdu dans la vie.

\*

L'effet qu'a la flatterie sur les gens prouve qu'ils n'ont pas trouvé meilleure solution que le *moi*.

\*

Les poètes et les amants ont élevé la rose au statut de symbole de l'amour pour nous faire oublier qu'avant que nous en goûtions le parfum, ses épines nous ont ensanglanté le corps et l'âme.

\*

La lamentation ajoute une bribe de rêve au rêve pur de la tristesse.

\*

Le plaisir et la conscience du plaisir sont deux mondes différents ; la douleur et la conscience de la douleur, une seule et même chose.

\*

Pour les cœurs blessés, ce qui ne relève pas de leur souffrance est plus douloureux que la souffrance. Le plaisir est une douleur dont le nom est plus doux et le contenu plus vénéneux.

\*

Lorsque l'âme croît jusqu'à sa dernière extrémité, le Meurtre entre dans les lois de la Création et devient une obsession élevée, un acte noble. Et le cœur qui abrite ce genre de pensée devient un temple pour la prière d'un barbare.

\*

J'ai toujours aimé les apparences et leur dernier fondement. Jamais la réalité. Entre dévotion et juron, la pensée m'a toujours paru être un autel ou bien un bistrot à concepts — en alternance, sans équilibre.

\*

Du bordel on peut tout dire, sauf qu'il est superficiel.

\*

Quand je serre la main d'autrui, je renonce à l'Absolu.

\*

L'instant durant lequel tu sembles tout comprendre te donne l'air d'un assassin.

\*

Les catégories sont des salons de la pensée, que le désespoir profane.

\*

Il y a tant de vide en l'homme que, n'étant capable de le remplir de rien, il perd son temps à désirer désirer.

\*

La philosophie n'apaise que les rébellions de ceux qui n'ont plus de sang. C'est une pâleur qui se justifie elle-même en se couvrant du masque de l'abstraction.

\*

Celui qui endure sa solitude jusqu'au bout élève son âme au-dessus de Dieu.

\*

L'homme a fait de son moi une idole, pour pouvoir le mettre en pièces. Il le couronne d'ornements pour que le bûcher qu'il lui prépare soit plus majestueux. Ainsi se consume-t-il lui-même, incapable de donner à son mal le soutien de la moindre vérité.

\*

Le vide de la créature est si grand que tous les livres de la Terre échouent à le remplir. La lecture est une lointaine conséquence du péché ; le besoin insatiable et furieux des pages de l'esprit, un signe quotidien de la Chute.

\*

Le regard de l'homme a perdu toute expression depuis qu'il a

découvert les mots.

\*

Apprendre tant de langues pour traduire les poètes, parce que tu redoutes le vers sans langage de ton existence...

\*

Aussi longtemps qu'il croit et qu'il espère, l'individu ne connaît pas la peur du ridicule. Qu'il cesse de croire ou d'espérer, et toute foi et tout espoir lui semblent risibles.

Il en va de même avec les peuples. La décadence est la stérilité clairvoyante qui transforme en caricatures les vieilles idoles. De là à la *peur du possible*, qui les ferme aux valeurs du temps, il n'y a qu'un pas.

La création est une acceptation du ridicule ; elle part de l'idée que *n'importe quoi*, que *tout* est préférable au rien, et que *quelque chose* reste moins honteux que l'absence en tant que telle.

Lorsque nous craignons d'être risibles à cause de nos *actes*, l'esprit a déjà tranché ses propres racines et sa cime. Il s'épanouit alors dans la stérilité, devient un pur esprit.

L'art et la religion, l'apparence et l'absolu naissent quand on a le courage d'être ridicule.

\*

L'ennui est le phénomène qui accompagne tout ce que nous vivons sans le traduire en acte. En cela qui aurait pu être et qui n'est pas, dans les préfigurations de l'existence, gît le préjudice. La virtualité qui ne se dénoue plus, comme un bourgeonnement absurde au cours d'une saison sans fin — c'est de là que vient l'*état* de possible propre à l'ennui. C'est l'indéfini sans contenu qui contient tout, c'est le vague comme seul timonier sur les ondes d'une âme qui aurait pu exister...

\*

La vie commence où s'achève la définition. Aussi est-elle étrangère à l'orgueil de l'esprit...

\*

L'apparence et l'essence de la musique sont inséparables. Il y a là un

absolu direct que nous ne pouvons traduire avec aucun des mots de l'esprit. Les concepts se dérobent, honteux, l'appareil expressif s'avère malingre, la fierté de l'esprit est souillée. On envie les sourds, qui ne sont pas exposés à cette somme d'indicible, qui ne souffrent pas sous le fardeau de l'inexprimable. Tous ces tourments endurés pour pétrir le langage, à quoi nous ont-ils été utiles, si aucune phrase ne nous rappelle la source pure du moindre accord ?

La musique compose un univers coagulé en soi, plus autonome que la Divinité même. Celle-ci, lorsqu'elle se manifeste, nous amène à concevoir un fond inaccessible, tandis que l'art sonore nous révèle en totalité le fond dont elle émane, sous tous les signes de l'apparence. Son essence n'est pas d'un autre monde ; elle est elle-même un autre monde, qui s'offre directement pour notre étonnement et notre enchantement. En quels termes traduire notre voluptueuse stupeur devant cet absolu phénoménal ? Quand saurons-nous maîtriser ce mystère que nous entendons, qui nous corrode, qui est à nous et que nous ne pouvons ni toucher ni atteindre ?

\*

Tout ce que notre esprit invente pour tuer le temps appartient à l'ordre du Bien. Le Mal, c'est le vide en nous et hors de nous, le déploiement de l'absence qui nous rend le temps étranger. C'est l'acte négatif de l'Ennui, qui décroche les instants de leur succession pour nous les tendre, nus, insipides, comme le cœur qui bat en leur sein — *du vide dans du vide...*

\*

Le temps, pour toi comme pour tous ceux qui en ont trop, est un problème. Ce qui n'est pas *lui* est une arme contre lui, une fuite à l'écart de lui. Le vivre et le tuer, ta vie se résume à cela. À force de le penser à chacune de ses secondes, tu as fini par faire un avec lui, te voilà temps, toi aussi, tu es la conscience de soi de chaque instant. La philosophie ne signifie pas plus que cela : du temps qui se *sait*. Qu'il se découvre à lui-même en toi, c'est là une destinée que tu devras payer et dont tu seras fier. Il n'a pas de terme, et ne saurait te servir de fin. Tu le mèneras néanmoins jusqu'à l'extrémité de ta fainéantise : ce sera le dernier frisson dont aura été capable l'essence incertaine de ta vacance. Lui seul te pleurera, toi qui es sa créature : un héros du Temps...

\*

Une grande existence commence toujours par un grand dégoût.

\*

La nuit, l'âme accomplit sa loi, perd ses limites et se dilate jusqu'au seuil de la Divinité. Avec toutes les ténèbres extérieures ou qu'elle porte en elle, elle croît au-delà de l'obscurité et laisse la nuit et son frémissement derrière elle. Où se dirige-t-elle, où s'étend-elle ? Elle semble avoir atteint la lueur du tréfonds des ténèbres, et paraît fondre dans sa dernière lumière.

\*

La vie est une histoire que le Temps se raconte à lui-même.

\*

S'il est quelque chose qui nous fasse déplorer l'ardeur que nous employons à conquérir en esprit les mystères, c'est d'avoir aliéné les anges dans l'irréalité. Les reconquérir nous est impossible. Où ont-ils disparu ? L'esprit a volé leurs ailes. Ainsi vole-t-il si aisément vers le rien ; ainsi flotte-t-il, inconsolé, au-dessus de notre cœur affligé.

Au temps où le Diable avait lui aussi ses anges, tout était encore possible. La dégradation entraînée par l'avidité de l'esprit dans le monde nous a laissés seuls et sans autre nourriture que nos regrets.

\*

Le mot d'esprit est la manière la plus directe et la plus honorable de tuer un problème.

\*

Après chaque passion et à la fin de toutes, on n'en éprouve plus qu'une : celle de l'amertume.

\*

Dans ses heures essentielles, chaque homme a un peu l'air d'un assassin.

\*

Comprendre la souffrance objective de la matière marque une étape

capitale dans l'expansion du moi vers le monde et vers un dépassement du monde.

\*

La pièce dans laquelle se réfugie celui qui est poursuivi par la pensée de la mort n'a pas de toit. Le ciel au-dessus de la tête, il frissonne ; il cherche un abri n'importe tout. Le temps ne lui en offre pas. Quel vêtement composerait-il de ses lambeaux ?

\*

Les formes d'extase dont a hérité la nature de l'homme ou qu'elle a engendrées — l'amour, l'alcool, la mystique ou la musique — se réduisent à ceci : sortir du temps. La durée serait-elle douleur ?

Toutefois, puisque la lucidité est liée à notre essence même, les instants qui ne sont pas extatiques — c'est-à-dire presque tous — nous confrontent à l'éphémère, réalité inexorable contre laquelle nous luttons jusqu'à notre dernière bribe de courage et de sang. Alors, écrasés par nos veilles, nous déposons les armes *en signe de victoire* — car de nous le temps n'a plus rien à extraire.

\*

Les gens vivent de par la capacité d'inertie propre au désespoir. L'irréremédiable étant dépourvu de limites, ils n'ont aucun motif de s'arrêter où que ce soit. D'autant plus qu'il est honteux de quitter la partie, même quand on joue avec le feu.

\*

Je voudrais parfois hurler — mais j'ai trop peur du sublime...

\*

Le seul moyen d'endurer le malheur est de le combattre à travers un autre malheur. Cette technique révèle à la fois la virtuosité de la vie et sa largesse cynique. La malchance est unique et multiple, c'est le côté évident du destin ; c'est l'*histoire* de notre essence.

\*

Dans la maladie, nous participons *par notre chair* à un drame au moins égal à celui de la Divinité. Le corps — dans sa ruine — intègre l'Absolu.

\*

Quant à la souffrance : il faut y réfléchir jusqu'à son terme.

\*

La vie est une Résurrection en Enfer.

\*

Parmi toutes les sensations qu'éprouvent nos sens, la plus difficile à endurer est l'irruption d'un bonheur surhumain. Le paradis accessible d'un instant à l'autre...

\*

Si je n'avais pas conçu d'apaisement à la pensée, je me serais arraché les yeux, de peur qu'un mortel ne puisse y lire...

\*

Perdre son âme — un geste de magnanimité envers l'Absolu...

\*

Le degré de désillusionnement d'un homme se mesure à sa faculté de refuser. Aux dégoûts dont il est capable.

... Ou plutôt : à son degré de parenté avec le Diable.

\*

Contradiction grave chez une âme confuse : être un romantique *doté du sens du ridicule*.

\*

Je me suis ouvertement moqué de tout ce qui est sous le soleil ; hypocrite, je ne l'ai été que dans mon mépris de la mort. Le cynisme ne saurait être authentique, sous la menace de l'infini. Incapable de la dernière insolence, l'esprit s'avère encore lié aux choses dont il se croit détaché.



\*

Les êtres qui sont passés par moi en sont accablés d'un supplément d'amertume.

\*

Je porterai mon doute et mon amertume jusqu'à ce que les fleurs qui m'entourent déversent du pus ; jusqu'à ce que le Diable s'enracine dans mon cœur comme dans tout ce qui en moi est paradis renversé et insipide.

\*

Les querelles et les croyances me semblent tellement fades que je place mon espoir en un monastère perché au sommet de quelque étoile invisible.

\*

Quand j'arpente la nuit en quête de sommeil, je me rends trop bien compte que je ne peux pas endormir une veille congénitale à l'être ; que je reste éveillé dans ces abîmes depuis le premier instant du monde comme depuis mon premier instant, tel un *oint* dont la gloire vient du Rien.

\*

De chacun d'entre nous le destin fait un porteur de tourment. Nous avançons, les épaules tenacement soumises aux ténèbres d'une vie entière, comme des martyrs de la nuit.

\*

À tous les carrefours de la vie, j'ai rencontré le Diable. J'ai parfois poursuivi mon chemin en lui donnant la main ; d'autres fois, j'ai cherché sa voix au sein de mon âme, ne sachant que trop n'avoir jamais été seul et n'ignorant nullement qu'au moment du dernier abandon, Sa réponse a dissipé l'obscurité de mon désastre : c'est Lui qui m'a ouvert la voie vers le désastre supérieur.

\*

N'ayant aucun rôle à jouer dans ce monde, j'ai pu faire l'expérience de la vie comme d'un pur état. Sans la falsification d'aucune croyance

ni d'aucun avenir. Dans chacun de mes actes, j'étais au-delà du futur ; le temps, vainqueur de lui-même, se plantait alors tel un poignard dans ses propres instants. Froissé comme du linge, mes nerfs se tordaient dans mon corps et depuis cette position contre nature perçaient jusqu'au cœur de chaque idée.

Mon destin est un *andante* en proie à des flammes que le feu ne reconnaît pas, qu'il déshérite, comme le temps les instants : une extinction sans chaleur ni date, un déploiement dans la pénombre de l'impossible — de quoi surprendre la mort.

Qu'aurais-je fait si la naissance m'avait jeté dans un espace étranger aux mystères des lamentations ? Qu'aurais-je fait au paradis ? La chute des anges s'explique par un besoin de plaintes et de jérémiades que le présent éternel de la perfection n'autorisait pas. Toute créature dépérit, qui n'épanche pas sa soif de pleurer sa situation propre. Les malédictions terrestres nourrissent notre imagination en quête de larmes. Dans un espace réfractaire aux pleurs, je périrais de regret. Aussi ai-je chéri l'anathème, et avec lui n'importe quel sort : leur contenu se résume au chemin qui mène sous terre, dernière finalité pour tout ce qui est sous le soleil.

\*

L'idée de la mort transforme toute volupté en trépas — et tout avenir en passé. La charogne devient l'essence du bourgeon, et l'éternité semble dépasser en putridité le principe même de l'éphémère. Le cadavre gagne l'amour et l'âme elle-même devient cadavérique.

... Et tout devient possible sur le plan de l'impossible.

\*

Nul jusqu'à aujourd'hui n'a su comprendre ne serait-ce qu'une seule tragédie. Nul n'a pu comprendre pourquoi le héros ne se ravise pas au dernier moment...

\*

Toute action digne de ce nom est *illégal*e sur les plans cosmique et humain.

Nous expliquons tout par « la vie », parce que nous ne pouvons rien expliquer. C'est le Vague à portée de notre main, la donnée incertaine et immédiate de chaque instant. Existe-t-il quelque chose qui contienne plus et moins qu'elle ? Son écrasante évidence, révélée dans toutes les sensations et dans toutes les fluctuations du cœur, reste impossible à prouver pour la pensée. La *vie* est le concept le moins philosophique qui soit ; c'est tout ce que nous pouvons imaginer de plus *anti*-philosophique. Aucune pensée ne peut la circonscrire, la limiter ni la définir, parce qu'elle échappe à toutes nos inclinations vers l'intelligible. C'est une *honte* pour l'esprit — mais l'esprit ne s'en débarrasse pas pour autant. Par faiblesse, nous avons transformé en absolu son essence directe et volatile, sans que la moindre catégorie lui ait donné un contour ou une consistance. Poussant nos efforts au plus loin, nous la réduisons à l'indéfini d'un éther matériel, mais au moment de sonder sa matière, nous nous sentons nus au milieu d'une misère conceptuelle. La vie est ce leurre absurde grâce auquel le Temps nous trompe : la seule réalité *à l'intérieur du* non-être, un non-sens gorgé de sève et de tressaillements, un suc de néant qui nourrit notre palpitante inanité, la rhétorique du mutisme et du tombeau inspiré que nous sommes. C'est un *etc.* sans fin au sein de notre stupéfaction pétrifiée.

Seul possède l'idée de fatalité celui qui paie chaque plaisir au centuple. Dans la balance de la vie, le plateau de la malchance touche le fond du gouffre, tandis que l'autre reste suspendu quelque part dans le vide.

Je suis comme un ouvrier qui peindrait les murs avec son âme et qui ne trouverait plus en soi aucune once de couleur — seulement quelques nuances de ténèbres.

Quand on perd son temps dans la compagnie de ses semblables, le dégoût se transforme en interrogation : se tenir encore à la *verticale*, n'est-ce pas un suprême effort, une distinction excessive ?

\*

Après avoir pressenti toute la tristesse présente sous le soleil, la rébellion contre le sommeil semble une folie sans limite.

La soif [*dor*] d'assoupissement dans l'éternité est le rêve final du héros. Par chance pour la *vie*, on ne peut le concevoir avant *l'acte*. Les yeux ne se ferment dans l'inconscience horizontale de la nuit que pour oublier le Temps. Le matin les rouvre. Jusqu'à ce que la mort nous guérisse de tous les matins.

\*

Le Temps : ardent désir de l'éternelle altérité propre aux fous. Le snobisme de l'irréparable.

\*

Ces journées chaudes et moites où le temps est rongé par l'humidité et où la pensée sombre dans l'âcreté d'un boursier fétide... Tout est alors symbole de maladie. L'air diffuse une impalpable infirmité qui pénètre nos buts, qui les mange et qui les ronge, comme si la moisissure était la visée en fonction de quoi s'orienteraient tous les tissus de notre être. Ce qui est *moral* en nous, c'est notre résistance à la décomposition immanente, notre lutte avec le mal qui nous compose comme avec le mal du dehors.

Il y a des corps et des esprits qui ne peuvent survivre qu'en dehors du climat. Lorsque toute température est souffrance, on rêve d'un univers sans degrés, où le doux et l'amer ne feraient l'objet d'aucune mesure, parce que ses sensations seraient inconnues — un univers incontrôlable où l'Absence elle-même serait une utopie.

\*

Pour celui qui a tout derrière lui, la santé semble plus lointaine et plus improbable que le paradis immémorial, et l'idée de n'avoir jadis

fait qu'*un* avec la vie est une aberration féroce.

\*

« Les yeux de l'homme ne goûtent le sommeil ni jour ni nuit », dit l'Ecclésiaste<sup>5</sup>.

L'insomnie est la fontaine de la vacuité...

\*

Qui fait des choses éphémères une science et un système devient un spécialiste et un érudit du Vague.

\*

Ces yeux qui cherchent l'extase dans un espace aussi éloigné de ce qui est que de ce qui n'est pas — ils ne sauraient bien finir...

\*

Quand au milieu de mes semblables la fournaise de l'inanité fait gonfler mon sang, quand mes nerfs et ma chair s'embrasent subitement d'un rêve d'Équateur ou d'un Sud inédit, la fierté qui me plonge au cœur de l'avenir fond soudain comme de la cire, et avec elle tout mon être. Combien de gens devineront dans quelles forces tu puises pour marcher et ne pas tomber, en proie à une intense altération ? Combien déchiffreront le sens de cette panique molle, de cet évanouissement imminent ? — Quand tu renonces à trouver ta place dans le ciel, la terre t'attire et réclame ton âme. Tu refuses toutefois de la lui donner. Ainsi tes pas se poursuivent-ils, incertains, au sein de l'être qui tremble autour de toi et que tu traverses en chancelant, et ils t'ouvrent une voie à travers cet ondolement de ronces, à travers cette angoisse vaguement apaisante que t'inspirent le temps présent et le temps éternel.

\*

Connais-tu, Seigneur, le tourbillon surnaturel qui emporte tes créatures quand l'angoisse et le délire montent dans leurs os et que leurs sens palpitent en eux comme un monastère en flammes ? C'est Toi qui as ouvert à l'homme la voie de la folie, Toi qui par le feu lui as desséché le sang, Toi qui as éteint la bouillie de sa chair dans un incendie sublunaire. Pourquoi as-tu conçu cet être dont tu fissures

l'argile dans des vapeurs qui le précipitent dans l'absence ? Pourquoi avoir fait de la cendre sa dernière signification ? Ne redoutes-tu point qu'il n'aille dans sa furie te la jeter aux yeux et que les restes de tes créatures ne viennent souiller la blancheur de néant dans laquelle tes distances s'enrobent ? Il y a, Seigneur, parmi les frissons de notre chute des étincelles envenimées que nul astre ne peut arrêter et qui dans leur irruption enragée mettront le feu à ta garde comme à la douce idiotie du ciel. Toi qui t'es ébranlé hors du Rien pour ensuite mettre en branle ta créature, n'a-t-il pas pu te venir à l'esprit qu'elle voudrait à son tour ébranler ta source, et que toutes les prières venues des masses inconsolées te pousseraient hors du logis qui vous ont précédé, le monde et Toi ?

\*

Le problème de la connaissance des anges et celui de leur chute sont un seul et même problème.

\*

Chaque instant requiert pour exister l'autorisation des lombrics. Conciliants, ils nous permettent beaucoup : même l'immortalité. Mais seulement *en pensée*. Si par miracle la chair triomphait de son caractère éphémère, leur coalition serait tellement implacable que nous la subirions en toute besogne, jusque dans les soupirs amoureux. Leur science macabre est toutefois fondée sur des lois auxquelles nous ne pouvons échapper. Ils sont sûrs d'eux, ne craignent pas l'inanition ; en chacun de nous ils devinent la future charogne, la grande joie qui les attend. Dès que nous nous sommes éteints, ils se déchaînent et se revigorent. De tout ce que nous avons vécu, ce sont nos espérances qui composent leur plus douce nourriture. Car tout finit par revenir aux vers : notre avenir, c'est leur suc, répugnant et corrosif.

Eux qui se tortillent sur les restes de tout ce que nous avons été, ils s'en gavent néanmoins jusqu'à un certain seuil : le crâne, ou la déception de leur attente dévote. Ils se mettent alors à se manger entre eux ; leur guerre civile commence là, sur ces os qui nous avaient soutenues, nous autres créatures verticales et hébétées, et qui n'inspirent que désespoir aux vers.

Ils connaissent eux-mêmes une fin. Notre mortalité, qui fait leur nourriture, ne leur est pas moins fatale qu'à nous.

\*

D'entre toutes nos entreprises ici-bas, l'amour s'éloigne le plus de l'univers des vers, car le temps, qui est leur élément, n'est pas sa force.

Les instants ont été conçus par les vers pour nous harceler sans relâche. Dans la mesure où nous nous y soumettons, dans la mesure où nous recherchons l'étreinte des rampantes lumineuses, nous payons notre tribut au génie destructeur des rampants aveugles.

Aux deux pôles de notre illusion, la Femme et le Lombric.

\*

Il est des rues désertées dans lesquelles nous ne pouvons passer sans éprouver subitement une sensation amollissante d'invasion du vide dans notre chair. Nos sens n'ont soudain plus aucune utilité ; des nuages de fumée emportent leur siège et leur finalité. Dans notre sang circule alors le ciel.

\*

Enfoncée dans une corolle, notre pensée y lit notre sort. Chaque fleur est le symbole d'une maladie. Mais l'anémone est plus encore : une civière aérienne pour le mal d'exister, une préfiguration délicate de la dalle à venir.

\*

Jamais jusqu'à maintenant je n'ai raté une occasion de perdre du temps. Battant le pavé de toutes les rues, j'ai piétiné les instants de peur de ne plus me réveiller en leur sein et de connaître à travers eux la révélation de l'inutilité de ma vadrouille. Je me suis tant traîné aux pieds du temps, accablé d'un immense loisir, qu'il m'est néanmoins arrivé de frémir, ici ou là, devant mon absence de destin. L'avenir n'est pas fait pour toi — me disais-je, et je poursuivais mes pas dans ce présent inconsistant. Rien de ce qui se fait n'est pour toi — ajoutait un chuchotement plus bas, qui semblait sourdre du cœur d'un enseignement secret. Voyageur tardif, titubant parmi de fastes idées et soupirant devant l'impossibilité de chaque journée... Dépourvu du soutien d'un mythe et d'une foi au-dessus de ton âme, tu t'es empêtré dans le tissu de brume d'un rêve instantané. Que peux-tu égrener dans un cerveau détaché de tout concept ? Comment avancer quand l'âme est l'esclave soumise de la pure sensibilité ? Elle flânait jadis parmi les

idées ; désormais parmi les sensations. Les imbriquer pour former de grandes significations, tu n'en es pas capable : depuis ta naissance, tu es l'ennemi de toute composition. En faisant de l'éphémère une théorie, tu les as détruits tous deux, car il ne t'est pas permis de tromper par quelque explication la fuite contrite propre à cet effritement inutile. Tu as poussé l'art de dévaster le temps jusqu'au degré d'initié. Où veux-tu que cet art te porte encore, si tu n'as versé dans son processus qu'un venin atemporel, mêlé d'amertume ardente ? Même l'amour, tu l'as réduit à une simple entrave au temps ; tu n'as vu dans chaque baiser qu'une potence dressée pour y pendre l'instant présent, et n'as vu dans chaque désir qu'une sourdine de la raison ; dès lors, comment veux-tu être toi-même au sein de ton propre esprit ? Tu es *celui qui n'a pas voulu être*, témoin étonné de la pesée de tes fautes, rebelle comme un moment présent que le temps écœure, mais dont il est ingurgité. Tu as si souvent essayé de le perdre ! C'est si souvent lui qui t'a perdu. Il ne te devra bientôt plus rien : il ne passe que pour cueillir ton souffle, qui est toujours le dernier, selon sa volonté à lui et parfois selon la tienne aussi.

\*

La tristesse est un épuisement éprouvé *les yeux levés vers le ciel*. La physiologie ne devient poésie qu'en enrichissant la sensation par l'ajout d'une image d'irréalité.

\*

Si je me tordais les membres de douleur, qu'est-ce qui les mettrait encore en mouvement, et qu'est-ce qui les arrêterait encore ? J'ai appris il y a longtemps — et payé pour cela le prix d'un poison — que la force de la chair, c'est son martyre. Et je l'ai suspendue à toutes les adversités. Des paradis possibles j'ai fait des monastères ; des désirs, les outils des ténèbres ; des vides, des pendaions secrètes. J'ai planté mes ongles rouillés dans les oublis charnels, et ouvert des plaies dans le plaisir jubilatoire. Lorsque mes pensées s'envolaient vers les hauteurs, je parsemais leur vol de pus et elles se brisaient, honteuses de leur élan. Les muscles allègres qui défiaient le sort, je les ai renvoyés au levain d'argile et de torpeur, à une piètre coagulation à peine distincte de la matière inerte. À force de tordre et de retordre mes articulations, j'ai chassé de mon corps le sommeil ; à la place de l'indifférence, la sueur de la pensée et du cœur livre chaque jour et chaque nuit la fièvre



créature au séisme. Aucune pause n'ayant plus lieu, qui serait étrangère au tourment, les éléments accélèrent leur tourbillon. La douleur empêche l'assoupissement dans le bonheur ; elle dissout et refait le monde. Ainsi le Moi se perd-il ; ainsi recommence-t-il.

\*

« Alors l'Éternel Dieu fit tomber un profond sommeil sur l'homme, qui s'endormit ; il prit une de ses côtes<sup>6...</sup> »

La femme est donc née de l'*inconscience* de l'homme. Son rôle est de le sauver grâce à l'état hors duquel elle est apparue. Voilà peut-être pourquoi l'amour, en sa phase de tendresse prolongée, est une Résurrection continue dans le sommeil : c'est la Veille et l'Assoupissement s'accordant des grâces, sans vouloir ni l'un ni l'autre la primauté.

Si la femme était née de notre esprit, le genre humain n'aurait pas duré une seule génération.

\*

Ma présence en ce monde est moins naturelle encore qu'une interjection en géométrie.

\*

L'obsession de la fin, tellement naturelle à l'adolescence, décroît à mesure que l'on avance dans l'âge. On redoute d'abord la perte de la vie comme un dommage catastrophique. Après chaque expérience, c'est-à-dire après chaque plénitude et chaque déception, on épuise en soi une inquiétude potentielle, on laisse derrière soi une angoisse. D'autres épreuves attendent, que l'on paiera alors en puisant dans son compte d'espoirs.

Le secret de la crainte de mourir avant l'heure a cependant une explication simple, dans sa douloureuse stupeur : comment mourir avant d'avoir aimé ? Malgré toutes les femmes qui seront passées entre tes mains et dans ton âme, tant que tu n'auras pas trouvé celle qui irritera ton désir jusqu'à l'annulation, qui t'extraira hors de la chair par l'intensité de la chair — tu n'auras pas vécu l'amour. Après l'avoir connu, au contraire, tu ne trouveras plus d'utilité à vivre. Tu pourras alors mourir dans cette évidente nécessité propre au déploiement d'une

démonstration. Il faut l'erreur suprême qu'est l'amour pour que la mort se neutralise en une vérité. Que te prendrait-elle encore, si tu n'as plus rien à t'offrir à toi-même, ni à lui offrir ? Tant que tu n'as pas aimé, tout reste possible, parce que rien n'a eu lieu. Après le grand amour, tout semble *passé*, et la fin se réduit à un geste quelconque, venu de quelque part ou de nulle part, à l'instar des vérités venues conférer l'éternité d'un nom à une réalité certaine et vide.

\*

L'homme est un animal théorique jusque dans ses réflexes. Il insinue un brin de causalité logique dans les réactions les plus élémentaires, lesquelles expriment plus directement son être que n'importe quelle philosophie. L'angoisse pure — irruption du frisson dans l'équilibre des jours — il ne peut l'endurer. Alors, plus encore que lui, son angoisse elle-même, par une nécessité spéculative et mystérieuse des viscères, se cherche un fondement et une explication. Pour ne pas rester vide, elle intègre le contenu de la mort, devient angoisse de mort. Ce report d'une sensation à une autre dénature l'humain. Ce qu'il y a de plus profond en lui ne s'aligne pas, ne se conditionne pas. Le besoin morbide d'ajouter un objet ou une explication aux frémissements instantanés déforme le cœur de ses états essentiels. La mort entre dans la substance de l'angoisse par une manie rationnelle. — Pourquoi justifier des tourbillons subits par des nécessités éternelles ? Si nous ne rencontrons pas de foudroiement brusque dans la nature, l'obscurité de l'âme, elle, en est pleine. Sa vie est une nuit *de but en blanc*.

\*

Lorsque nos sens, charmés par des paysages, ne sont plus du domaine de l'individu, celui-ci ressemble aux fleurs béates de lumière, qui ne peuvent plus refermer leurs pétales. Ainsi perd-il son logis par un trop-plein, et reste exposé aux intempéries ou menacé de faner. L'âme a besoin de la limite d'un mythe. Mais où le trouverait-elle, après que les sens ont débauché l'espace ? Toute croyance s'appuie sur quelque chose. La mythologie de la solitude est annulée par la solitude, car il n'est pas possible d'être *seul* avec son propre mythe. L'univers des erreurs et des vérités est né d'un besoin de dialogue *sincère*. Mais l'âme qui a grandi au-delà du monde *ment* à l'égard de tout ce qui n'est pas elle, elle est *de mauvaise foi* envers la réalité comme envers ses propres

fictions.

\*

Au terme d'une journée où tes paroles ont transpercé les airs avec la promptitude de l'inutilité, le besoin de solitude s'élève à un degré dévotionnel. À force de ne pas trouver le moindre recoin que l'humain n'aurait pas violé et où tu pourrais te délester du fardeau du temps, tu t'enfermes entre tes quatre murs et transformes le calme de la pièce en une prière muette. Chaque mot n'est-il pas une tache dont nous souillons la pureté du silence ? Le Diable a forgé les mots à l'usage de notre Chute. Les anges ne parlent pas ; ils volent. Par la voix, nous compensons vulgairement notre incapacité à planer, à nous trouver à tout moment en un nouveau point de la pureté.

En rencontrant nos semblables, nous articulons le péché. Mais en les fuyant, nous refaisons en nous-mêmes le paradis éphémère et doux qu'engendre le dégoût du dialogue. Quand toutes les paroles que nous avons prononcées nous tirent vers le fond et nous menacent comme autant de gros clous sonores destinés à sceller notre cercueil potentiel, la solitude est une immortalité que nous chérissons, parce que nous ne la soumettons pas aux exigences meurtrières de l'authenticité. Trouvant refuge dans un univers *sans argument*, nous en sommes réduits au salut.

\*

Sans avenir, le temps ne serait pas le temps. Le passé est mort et le présent *se meurt*. La perte du lien intérieur avec les instants qui viennent nous jette hors de la zone des possibilités. Ce lien, pourtant, nous ne le perdons qu'en nous détachant de tout acte, qu'en nous désintéressant du possible. Lorsque nous ne croyons plus en rien, nous nous rattachons à l'amour pour oublier l'avenir. Il suffit d'un instant de faiblesse au sein de la suite d'*attentions* du sentiment pour que la steppe temporelle qui nous attend s'étende à notre terreur. Que faire durant tant de temps ? Comment marcher sur tant d'épines successives, comment traverser tant de moments ? Comment glisser sur la lame du devenir, et où trouver la force d'aller jusqu'au bout de nos plaies ? — L'amour nous ferme à l'avenir. Mais il arrive qu'un regard inopiné en direction de ce qui devra être nous révèle ce que nous aurons à endurer avec plus de cruauté que l'incertitude quotidienne et son lot naturel d'angoisse. Entre les bras d'une mortelle, on regarde le temps

avec un air impuissant, comme si l'on découvrait l'éternité au fond d'une tombe. C'est la même révélation décisive. Du reste, la femme n'est-elle pas notre tombeau dans le temps, et n'enterrons-nous pas dans la sueur et dans le rêve l'effroi que nous inspire ce *moment donné*, dont toutefois un cimetière autrement authentique nous guérira ?

\*

Je me suis empêtré dans le taillis de la vie, plus encore que Macbeth dans le crime. Comment revenir en arrière ? Tout *en avant* est vulgaire — mais comment faire autrement, quand ce qui est et ce qui a été échappent à ton pouvoir ?

\*

L'être qui demeure enfermé dans sa propre identité ne saurait s'effondrer. Seule une *valeur* est capable d'excès et d'échec. Comment un être devient-il une valeur ? En perdant ses limites. Celui qui ne peut pas se mettre en danger — celui qui ne peut rien faire *à son rencontre* — en reste au stade du naturel. Dans l'ordre des valeurs, le Diable est préférable à un sous-préfet. Faute de l'avoir compris, l'espèce humaine tire de cette incompréhension sa force et sa fière médiocrité. Cependant, ce que nous appelons le *sort* n'est que la quête fébrile de la dernière extrémité, la soif d'une *altérité* fatale.

\*

Parmi toutes les sortes de duperies auxquelles nous nous livrons, la plus trompeuse est la musique. Nul ne saurait dire ce qu'elle nous donne ni ce qu'elle nous refuse. Sa substance est un tout volatil que nos sens saisissent seulement pour le perdre. Où commence et où finit son contenu, cet infini qui ne contient rien ?

La musique est l'exploitation — *avec la dernière précision* — de l'improbable. Rien ne lui échappe de tout ce que nous manquons, de toutes les nuances de l'insaisissable — qui font sa particularité. Incapables d'oublier absolument la Logique, nous en abritons des restes qui protestent, depuis notre inconscient, contre ces charmes sonores, et qui au sein de cette volupté nous tourmentent par les questions nulles et non avenues d'une inquiétude rationnelle. Il en va comme si l'animal abstrait que nous avons été voulait nous sauver de la noyade *dans le vide* à quoi nous mène cet art corrupteur et inavouable.

La force de la musique consiste à nous donner une réponse à toutes les questions des sens ; sa faiblesse, à ne nous en donner aucune aux questions de l'esprit. La mer semble autrement généreuse, envers les frémissements de la raison. Voilà pourquoi l'univers sonore nous apparaît comme la fiction la plus improbable de toutes celles auxquelles nous avons jamais adhéré. C'est un univers *direct*, mais douloureusement peu ardent, immédiat et invérifiable — comme si la musique émanait d'un délire suprême du silence.

\*

Sans le frein du doute, notre tourbillon intérieur nous livrerait sans pitié au ridicule. La tradition du bon sens nous oblige à un équilibre de notre vertige et à un apprivoisement de notre furie. Que serait notre blizzard sans la note sceptique héritée des déceptions ancestrales, que serait-ce, sinon un bûcher quotidien qui dévorerait notre chair et nos os ? Mais au point limite de notre fièvre, quand le soleil accuse la concurrence du sang, quand notre frisson rivalise avec d'invisibles étuves, nos lucides ancêtres nous sauvent du délire ; toute la philosophie nous vient en aide, avec son piètre arsenal d'apaisements. Si nous ne revenions pas en arrière, nous nous noierions dans un ridicule sanglant, nous serions trop grands pour pouvoir être encore, nous échouerions *dans le sublime*. Formés pour protéger l'homme de l'infini, tous les concepts s'empressent d'en calmer les ardeurs comme les souffles. Notre blizzard devient ainsi un blizzard catégoriel, et la tempête dans laquelle nous ne nous trouvions plus, une tempête pensée. L'homme ne peut pas être *sincère*, quant à ce qu'il y a de plus vif en lui, sans se perdre. Aussi a-t-il *appris* à vivre. Tout ce que nous *savons* nous permet de nous préparer une fin plus étendue, un dénouement moins intense, mais plus long et plus sûr, une agonie démontrée.

\*

Chaque journée insolente de soleil me confirme que je suis fait pour les veillées nocturnes. La somme d'insomnies qui me sépare des autres constitue un supplément funeste. Les lumières intérieures, par quoi l'on maîtrise les ténèbres, nous rendent les lumières extérieures étrangères. On ouvre les yeux en plein jour, et le jour fait mal. Tout ce qui est lumière est douloureux. Quand chaque rayon est une flèche qui

se plante dans le sang, quand le sang est le tombeau de l'Astre et qu'il semble coaguler sous la pression d'une clarté infatuée, les pores saturés de nuit protègent du soleil. Tu n'es pas taillé à sa mesure, si tes veines ne connaissent de pulsations que désaccordées avec l'azur, et si tes poumons ne respirent qu'en harmonie avec les ténèbres. Tu as rompu avec le soleil avant de rompre avec la Terre ; ta planète, c'est la Nuit.

\*

À voir comment la mort se repaît de la lassitude humaine, comment la pourriture s'étend sur les printemps et comment la vie n'est que moisissure sous un vernis, écœuré par l'inconstance originelle des choses, on se réfugie dans l'abri qu'offre le langage. Son irréalité a au moins l'avantage de durer. En retournant chaque mot dans tous les sens, en en pressant la sève et en le combinant à un autre, on atteint une virtuosité qui offre consolation et rachat pour les pertes subies dans le réel. Ce *jeu* s'avère plus résistant que l'être, et la passion du symbole nous fait oublier l'éphémère qui se cache sous ces figures. À travers l'art, nous nous dédommageons de notre impuissance dans la vie ; cette impuissance est même la définition de l'art. Pensé jusqu'au bout, saisi jusque dans le dernier sens de sa sonorité, tout *mot* tue le rien que suggère l'objet qu'il exprime — ou bien ils se transforment tous deux, la chose et son concept, en un *mythe*, en une irréalité symbolique. Aucune forme de ce qui *est* ne résiste à la perforation de l'esprit ; la seule présence de ce dernier suffit à annuler l'être — que nous ne pouvons remplacer par autre chose qu'une mythologie verbale. (Et le dictionnaire devient une *idole*...)

\*

À force de méditer sur la mort, l'esprit en tire une étrange fierté. Existe-t-il cependant une idée qui soit moins déterminée par la chair ? La physiologie portant le masque de la métaphysique... Les idées élevées procèdent d'en bas ; même la noblesse de la tristesse, nous la devons à l'impureté du sang.

\*

L'homme glisse, comme ensorcelé, sur la pente de ce qui n'est pas — non sans s'arrêter toutefois, de temps à autre, pour s'effondrer avec lucidité dans l'absurdité de l'être.

\*

Sensation de fatigue cosmique, d'un enlissement des os dans l'éternité...

\*

Le sort d'un individu mené par des puissances inconnues — tel serait le contenu de chaque entrée quotidienne du Journal intime du Diable.

\*

Celui qui se distingue au plus haut degré des autres ne juge plus selon son *désir*. C'est un monstre, car la vie, qui représente tout pour ses semblables, il la considère comme un absolu de pacotille. Les valeurs de la vie ne sont-elles pas *esprit*, malgré leurs dimensions tapageuses ? La connaissance pure est conditionnée par les *fonctions* d'un squelette.

\*

Lorsque j'essaie d'imaginer ne serait-ce qu'une journée de la vie d'un homme à une autre époque, je suis envahi par une sensation de vide et d'ennui. Qu'est-ce que Socrate a pu faire du matin au soir dans Athènes ? Dans la reconstitution d'une vie, le geste quotidien le plus évident semble le plus absurde. Il en va comme si tout ce qui n'est plus n'avait jamais été.

En dehors de la nôtre, toute existence nous semble unimaginable. Voilà pourquoi, dans la solitude, on ne peut concevoir qu'une *théorie* de l'existence, et en aucune manière *l'existence*.

\*

De toutes les lâchetés qui rendent possibles les rapports entre les humains, la plus délicate reste l'amitié. La sincérité totale n'est compatible qu'avec le monastère ou le meurtre.

\*

Combien nous avons tous perdu de ce qu'un esprit comme celui de Kant ait été si peu ouvert ! S'il en avait appliqué les perforations systématiques aux vides de l'homme, une *Critique de l'ennui pur* nous

aurait placés devant notre ultime forme de présence. Il est toutefois fort possible que la raison réduite à sa propre essence ne communique plus du tout avec notre essence, et qu'aucun élément en elle ne corresponde à l'un des nôtres. Il est fort possible que la raison ne soit nullement *quotidienne*. Il est fort possible... Mais pourquoi poursuivre ces évidences sur le ton de l'improbable ?!

\*

La pensée est une succession d'insanités à l'usage de ceux qui ne sont pas suffisamment *atteints* ; les penseurs : des souffrants, au goût des amateurs frivoles de maladie. Le public qui assiste au drame du penser n'est composé que de convalescents ; la scène : un hôpital.

\*

N'importe quel *andante* classique me fait comprendre pourquoi, à d'autres époques, on a pu croire à la réalité distincte de l'âme. Une telle indépendance à l'égard du monde, une telle profondeur parallèle ! Pour nous, l'âme est un accident du moi, nous vivons d'impressions et non de visions ; de sensations et non de frissons. Bach donne une image du cœur indivisible de la théologie — quand nous autres ne trouvons en nous-mêmes aucun souvenir supérieur aux lois de la mémoire ; nous nous sommes avachis dans la psychologie. L'univers même, nous l'avons transformé en psychologie. Telle est la définition de la superficialité...

Le remplacement de l'extase par la perception et la prétention du moi à la *vue* sont les déficiences propres à notre manière d'*être*. Nous ne sommes plus des fonctions de l'Absolu ; la réalité est à la portée de notre main. L'esprit a perdu son mystère et sa pudeur, il ne lui reste plus qu'à arpenter les trottoirs de l'être...

\*

L'ultime hardiesse d'un philosophe serait d'aspirer à penser ce que Bach a dû penser. Quelqu'un parviendra-t-il un jour à donner une forme et un sens aux inconsciences du sublime ? La métaphysique fera-t-elle un jour rougir la musique ?

\*

Chopin a élevé le piano au rang de la phtisie.



\*

La civilisation se réduit à ceci : des instincts rongés par la conversation.

Tout ce qui est grand procède d'une absence de dialogue. L'humanité en serait restée au stade homérique, si elle n'avait pas *discuté* ses forces. Dévastant les réflexes, la dialectique fait du héros une apparition absurde.

Aujourd'hui, Achille tout entier serait de l'essence de son talon.

\*

À travers notre besoin de pleurer se révèle à nous le mystère de la mort ; les larmes passent dans les mots, le mystère non.

\*

Toutes les choses paraissant se ressembler, les gens les ont classées selon des notions et des institutions. À quoi bon les dépouiller de cette mince enveloppe qui leur donne l'air d'une masse sensée ? Un regard *franc* montre toutefois ce qu'elles sont et ce que nous sommes : elles *ne ressemblent à rien*, précisément comme nous. Dans ce monde, il n'est rien de semblable à rien : toute philosophie devrait commencer par ce constat, par cette banalité évidente dans toute douleur.

\*

Les fatigues qui ne résultent pas de l'action sont des états poétiques ; la poésie est un surmenage antérieur à l'acte, une forme d'exténuation sans motif. Nous en approchons quand nous comprenons que notre santé requiert un remède pressant et impossible. Que sont nos rêves, sinon une guérison continue par la maladie ?

\*

La vie est un mal au sein duquel nous nous maintenons en évitant la seule *spécificité* : la mort. Vivre, c'est fuir avec démente son propre remède ; la vie est une maladie *qui s'accepte*.

\*

Tout ce que l'homme a ajouté à l'instinct — c'est-à-dire *tout* — prouve que la vie *en soi* est impossible. Nous ne nous sommes pas mis debout sur nos deux pieds en vain. Il nous a fallu l'utopie, soit l'univers

construit en dehors des réflexes. Fabriquant sans relâche un nouveau supplément d'illusion à l'acte pur de vivre, la vie devient une *solution* à la mesure de cette fabrication.

\*

À partir d'un certain degré de sensibilité, tout se convertit en tristesse — à commencer par le bonheur. Tout ce que nous donnons ou recevons ne fait qu'augmenter notre malheur. *L'Arbre de vie* est atteint ; ses fruits sont putrides.

De notre premier ancêtre nous avons hérité un jardin empoisonné.

\*

Le plaisir est une joie au goût amer. Au fond de chaque sensation gît le Diable — voilà pourquoi tout ce qui ne finit pas dans l'amertume nous semble indécent.

\*

L'obsession de la séparation donne à la vie une noblesse qu'elle n'a pas naturellement, et à l'amour une force qu'il ne saurait avoir normalement. Nous vivons intensément dans la seule mesure où rien n'est éternel. C'est de vanité que se nourrissent notre sang et le temps.

\*

La musique éveille en moi le désir d'une clarté extérieure à la lumière, et de ténèbres qui ne dépendent pas de la nuit.

\*

Nos semblables ne font que nous montrer qui nous étions avant d'avoir découvert la solitude. Celle-ci, pourtant, nous révèle à quel point nous sommes loin de ce que nous devrions être. À chaque fois que nous péchons contre elle, nous restons inférieurs à nous-mêmes. — On ne découvre jamais le sens de sa propre vie à travers autrui.

\*

Parmi les humains, j'ai appris à détester le Sahara — pour ses oasis.

\*

Celui qui n'a pas connu ces instants devant lesquels tout ce qu'il a été dans le passé et tout ce qu'il sera à l'avenir est dégradant, celui-là ne sait pas ce qu'est l'amour. Ces sensations qui te compromettent devant le malheur...

\*

La musique ? Le prolongement sonore du dernier vers d'un sonnet ; la perfection de l'indéfini à l'état permanent.

\*

L'âme ne connaît pas le mot. L'écriture est un exercice dans l'impossible, comme tout ce qui s'intercale entre le silence et le hurlement, entre l'absence d'expression et sa limite absurde.

\*

Le but de chaque saison est de fourrager, par ses moyens propres, dans notre mal. Comment résister avec un corps instable aux infiltrations de froid ou de chaud, et plus encore à l'enveloppe mielleuse des débuts de printemps ou d'automne et leur atmosphère calme et morbide ? La température des jours aggrave celle de l'esprit. Les idées s'estropient au gré du gel et du dégel ; elles suivent la courbe du soleil, transpirent en été et se raidissent en hiver. La nature entretient nos infirmités avec une adresse diabolique ; elle change sans cesse, et nos espoirs changent aussi, sans que nous remarquions comment elle les interrompt, avec quelle régularité, digne d'un calcul implacable. La nature nous *assomme* ; elle bariole le paysage de notre achèvement et veille en jardinière sur l'évolution de notre découragement. Mais quand nous en venons à compter nos printemps, notre longévité semble plus vaine que celle des fleurs, lesquelles n'ont pas essuyé l'insulte d'une saison qui revient : elles ne connaissent qu'une saison *en soi*, sans l'acharnement arithmétique auquel la fatalité nous a soumis.

\*

L'esprit n'enregistre pas une action qui finit bien. *Ce qui est bien, cela meurt.*

*L'impossibilité* est la matière de l'art.

\*

Il y a des gens dont l'existence, s'ils n'aimaient pas, s'ils n'avaient pas l'*excuse* de l'amour, ressemblerait à celle d'un diable paresseux et fou...

\*

N'ayant connu aucune sensation sans commentaire, ni aucune extase sans théorie, j'ai cherché la philosophie dans l'art et l'art dans la philosophie ; et les ai cherchés tous deux dans la religion. Comment aurais-je donc pu trouver Quelque Chose ?

\*

Ma traversée des jours ressemble à celle d'une prostituée sans trottoir.

\*

La chose la plus étrange chez Hamlet est la mention des « déboires » administratifs (« *the law's delay, the insolence of office* ») parmi les motifs justifiant le suicide.

\*

Nous ne saurions trouver à l'existence un attrait, sinon en nous laissant prendre ou en rompant avec ses « modalités », ses manières, ses apparences. La pensée les nivelle ; elle tend à une existence pure — qui sur le plan du cœur est le néant.

\*

À chaque fois que j'ai provoqué mon malheur, au lieu de le fuir, je suis resté figé à tenter de le définir. Le mal théorique n'est pas moins grave que le mal viscéral.

\*

Chacune de mes pensées est un gant jeté à l'adresse de l'univers.

\*

Aucune herbe anesthésiante n'est assez puissante pour éteindre durablement ma veille. Le véritable somnifère, c'est la mort.

\*

Notre finalité est de nous plonger dans le temps, d'en consumer les instants, d'en arracher les racines, afin que disparaisse l'intervalle qui retarde notre coïncidence avec le rien.

La durée est le cadre au sein duquel s'étend et se déploie la fatigue, cette fatigue géologique que hante la vieillesse de la terre et du sang ; la durée est une succession d'accidents qui précèdent la pétrification du cœur, l'arbitraire éphémère avant notre entrée dans la légalité de la mort.

\*

Quand il ne te reste de tes désirs passés que la force de l'indifférence, quand ton âme vit d'un manque d'objet et que tes veines sont les tuyaux d'un orgue en un temple dépourvu de culte et de croyants, quand ta soif de vide est ta seule passion, quand l'absence elle-même s'avère trop copieuse, tu découvres alors la stérilité du soleil et le chaos sonore de la musique. Le crépuscule du désir entraîne tout dans son déclin. Avec la température du sang baisse la température du monde, jusqu'à ce que tu te retrouves incapable de mesurer leur degré respectif d'inutilité et d'inexistence.

\*

Ces nuits durant lesquelles l'espoir du matin t'empêcherait de t'assoupir, ces nuits où le sommeil te gagne parce que tu ne peux plus concevoir la lumière... À un certain degré d'éveil, il devient possible de s'endormir parce que nous ne pouvons plus imaginer le soleil, parce qu'en pensée nous en avons fini avec lui... Chaque jour devient ainsi la fin de tous, comme si rien ne pouvait parvenir à survivre à la nuit, à chaque nuit...

\*

Tout ce qui s'ajoute, en positif ou en négatif, à l'acte pur de vivre nous aide à mourir. L'enthousiasme et le désespoir représentent un gain qui remplit l'intervalle séparant ce que nous sommes de ce que nous serons. À force de vouloir constamment nous dépasser, nous finissons fatalement par atteindre les limites de notre résistance. La volonté pulvérise la vie ; la paresse la conserve.

\*

Devant la débauche d'inconscience propre au soleil, l'âme répond d'un : *Jamais !* par lequel elle soupire et proteste contre toute assimilation au monde et aux astres.

\*

Si tout le silence qui a précédé notre être se convertissait sur-le-champ en son, le contenu de ce vide intérieur dépasserait l'infini sonore.

\*

La définition de l'objet ? Tout ce qui s'interpose entre le néant et moi.

... Voilà pourquoi, dans nos accès de rage, quand nous détestons *n'importe quoi*, quand tout ce qui barre notre chemin fait tache sur une absence immaculée, notre soif d'irréalité nous étouffe presque. La furie aveugle qui abrutit parfois notre chair et notre esprit est une révérence dédiée au rien. Notre ouragan intérieur balaie les objets et le mensonge de leur existence.

Quant aux êtres, il n'en est pas un que nous puissions regarder en face ; nos yeux ne peuvent en rencontrer d'autres.

\*

Les fous ont le défaut d'être capables de tout, sauf de cynisme. Ils sont plus sincères que les anges, mais tout aussi inutiles.

\*

La vérité est facile ; son expression, difficile. Faire passer l'univers *dans les mots*, telle est l'œuvre de l'esprit. La vérité *en tant que telle* n'a aucune valeur.

Une théorie ne reste que dans la mesure où elle est *bien dite*, tout comme une joie, ou plus encore une douleur. Les souffrances qui n'entrent pas dans l'histoire de la littérature disparaissent sans laisser de trace.

\*

La découverte de la mort à travers les audaces de l'esprit ne

présente aucune gravité ni aucun danger. Pour notre *avenir*, elle est tout aussi inoffensive qu'un problème de géométrie ou d'autre chose. Quand toutefois nous la ressentons dans nos entrailles, quand notre esprit n'a plus de moyen de la soigner, parce qu'il ne peut plus la réduire au mensonge d'un problème, elle remplit alors le contenu de son destin. Longtemps avant que l'Irréparable ne soit devenu la fierté funèbre de la conscience, il gisait déjà dans la chair. Selon le point de décomposition de cette dernière, nous pouvons juger du degré de sincérité et de fatalité des idées. Un corps intact, c'est mauvais signe pour la qualité des concepts. Les tissus fragiles sustentent la pensée ; la maladie la nourrit. Dans les jardins de l'esprit comme dans ceux de la nature, les déchets sont les agents de la floraison. Pour chaque idée, quelque chose se décompose quelque part en nous.

\*

De toutes les évidences, la plus difficile à supporter est le désespoir.

\*

Plus notre pensée est claire, plus rares sont les refuges qu'elle découvre, et lorsque notre existence devient aussi translucide qu'une idée, nous perdons forme.

\*

La tristesse affecte moins la vie de l'âme que celle des idées. Elle en transforme le sens et la succession, et s'avère aussi fatale, pour le destin de notre logique, que la démence. C'est le Diable gémissant dans les creux des catégories, la maladie abstraite et incurable qui humilie l'orgueil de la Déduction. En divisant une idée d'avec une autre, l'esprit ne retrouve plus ses éléments, il n'en est plus le maître. La tristesse, alors, surveille l'univers.

\*

Les gens s'étendent dans la vie comme sur des draps, et lorsqu'ils marchent, ils passent comme des ombres heureuses dans leur sommeil. Le temps ne leur a pas encore ouvert la vue, leurs pieds ignorent les échardes. Lorsque le venin t'a rongé les paupières pour que le monde puisse te blesser aux yeux, quand tout s'enfuit sous tes pieds comme si ta naissance t'avait jeté dans le vide, qui a pour seule loi ton affliction,

assieds-toi donc où tu voudras : chaque endroit est un tombeau sans fond, chaque instant un vertige de chute. Pourquoi t'accrocher encore, dans ce vaste effondrement, dans la lassitude du naufrage, et où trouver un objet à ton inconsolation ?

Tu glisses sans échappatoire dans le désert général, infiniment triste de ne pas trouver ne serait-ce qu'un mot pour ta tristesse.

La vie est une fontaine que tes propres lèvres ont empoisonnée.

\*

Quand, bercé par l'amour, tu redécouvres l'innocence de l'enfance et les charmes de l'avenir, le Diable sourit, non loin de là. Il sait, lui, que tu finiras de toute façon dans ses bras à lui, les bras du réveil et de l'insomnie.

\*

Après le soleil, la maladie est le plus grand spectacle que la nature puisse offrir à l'individu.

\*

Lorsque l'insomnie et le dégoût t'apprennent à considérer les affaires humaines avec indifférence, rien de ce qui se passe autour de toi ne t'intéresse plus. L'agitation de la foule rappelle une débandade de rats empoisonnés : les mêmes yeux chargés d'angoisse, d'incompréhension et d'avidité déçue. Par chance pour eux, aucune religion ni aucun État n'a découvert un remède efficace contre l'égoïsme ; la société se serait aussitôt démembrée. La vie doit sa propre possibilité à cette exhortation inconsciente qui fait de chaque individu — pour lui-même — un équivalent du tout. Chacun vit comme si l'univers était un accident ; chacun se croit seul nécessaire. L'orgueil a une base beaucoup plus profonde que tous les instincts pris ensemble ; n'importe quel acte minuscule gagne — aux yeux de l'individu — une importance historique. L'orgueil transforme la vie de tout un chacun en histoire, tandis que son inexistence devient le contenu proéminent du temps. Notre inconscience quotidienne rivalise — par l'Absolu qui s'y fait sentir — avec la Divinité.

... Et pourtant, celui qui est allé loin dans la pesée des actes, celui qui, devant une ultime limite, en imagine encore une autre, celui-là ne saurait rien faire qui puisse le consoler de l'avoir fait. Pour lui, l'univers



est prétexte à s'occuper, bien que toute occupation insulte sa fierté.

\*

Celui-là est exposé à l'échec, qui, engagé dans le combat de chaque jour, a découvert l'éternité. Pour lui, que peut-il encore y avoir d'important ? On ne rate que par incapacité à choisir, à *préférer* quelque chose, à hiérarchiser les apparences selon son désir ou quelque système. Il résulte du concept vide de l'éternité un assèchement intérieur. Pour *vivre*, l'homme n'aurait pas même dû découvrir le Temps.

\*

Nous ne sommes jamais plus près de la réalité de l'humain que dans les moments d'attendrissement d'une vision macabre, quand son image se détache des yeux humides du Diable.

\*

La lecture intense et passionnée est le moyen le plus agréable et le plus inoffensif d'éviter les risques de la pensée.

\*

Après que la solitude nocturne t'a porté sur les cimes, dans l'air rare et fin de leurs brises vagues, à quoi bon fréquenter encore la plaine, là où les mortels grouillent dans le vacarme du jour ? — Tout ce qui est lumière en toi te pousse vers les ténèbres. Ton âme a été arrachée à la nuit. Le soleil ne peut être que bannissement.

\*

Si l'homme n'avait pas découvert le concept, la musique aurait tenu lieu de métaphysique. Tous les secrets auraient été *dits* ; nous n'aurions pas connu le besoin maladif et pénible de les dévoiler. L'univers serait devenu un paradis de l'évidence incommunicable mais directement sensible.

\*

Ces excès de pâleur durant lesquels le sang se retire, pour que rien ne s'interpose plus entre un corps absent et le mystère général... Ce n'est là ni santé ni maladie ; c'est un état translucide de la chair, qui

laisse alors passer à travers elle l'indéfinissable qui l'environne. Notre essence se réduit au dépôt latent que forme l'indicible immédiat, à la quantité de *vague* qui nous entoure. Résister au monde — c'est un acte de la chair. Quand toutefois cette dernière a dépassé l'univers des actes, les objets perdent leur matière et glissent insensiblement dans notre ombre pour y accroître la quantité de rêve invisible en quoi gît l'âme, où tout se décompose idéalement. L'être atteint là les régions d'un frémissement invérifiable — celui que nous entrapercevons à chaque fois que nos joues perdent leur couleur...

\*

Le bonheur mène à l'ennui ; le malheur jamais. Il n'est aucune satiété dans la douleur ; le plaisir, lui, se vide.

L'homme n'a pas trouvé nourriture qui lui soit favorable.

\*

Ce qui n'est pas mêlé d'une manière ou d'une autre à la mort ou à sa pensée finit toujours par ennuyer. Il reste alors une *limite*. Tel est le défaut des plaisirs, tandis que la souffrance contient tout — tout ce qui est et, plus encore, tout ce qui ne sera jamais.

Les plaisirs épuisent nos sens ; les douleurs notre être. Cette exténuation est sans fond, car aucune douleur ne connaît de terme.

Peut-on imaginer un lépreux désabusé ? ou bien un saint sceptique ?

Pour ceux qui souffrent, le doute est un luxe ; ils se l'autorisent par pudeur, pour ne pas montrer aux autres à quel point ils sont loin de tout. — Ceux que la vie a choyés voient dans le scepticisme la cime suprême qu'ils puissent atteindre ; ceux qu'elle a opprimés, un soupçon d'écume à la surface du tourment.

\*

[*Ici figuraient initialement les aphorismes V à IX des « Fragments » de 1948 ; voir p. 227-229.*]

\*

Si grands soient-ils, nos soucis ne sauraient nous écraser assez pour nous faire perdre l'équilibre, tant qu'ils concordent avec les besoins de la vie. Mais lorsque l'esprit engendre des troubles abstraits, incommensurables aux exigences immédiates, lorsqu'il construit sur la

panique vitale un monde d'angoisse sans nécessité instinctive, nous entrons alors dans un ordre tissé d'inquiétude, et qui trame la maladie inutile de l'âme. Les soucis abstraits s'emparent de nous et nous font oublier par de grands malheurs ceux à travers lesquels nous nous protégeons et nous conservons. L'introduction du drame dans l'inutile est une exhortation au désastre. *Vivre* n'est plus notre fonction essentielle ; l'inexistant exerce une terreur tout aussi importante que l'existant ; le souci de ce qui n'est pas devient souci de ce qui sera ; nos inclinations n'ont plus de lien avec le contenu immédiat du temps ; tout ressemble à l'absurdité de la jalousie amoureuse, rapportée ici non pas à un être, mais à l'éternité. C'est un délire de scrupules au sein de l'invérifiable ; nous vivons en dehors des objets, dans l'attente tremblotante de quelque chose qui apparaîtrait, de tout ce qui pourrait advenir, bien que nous ayons dépassé l'histoire. Le souci abstrait nous jette dans un monde d'événements au sein duquel il ne se passe rien... Quelle sorte de monde est-ce là ? C'est l'Absolu perçu par les nerfs.

\*

Mon goût pour une pureté hostile à la société a lissé les chemins de la vie, il les a débarrassés de toutes leurs saletés, à l'exception d'une seule : la poussière. J'ai beau vouloir composer une image du monde que le monde n'aurait pas souillée, un voile gris recouvre toutes les fictions extérieures à la terre. Être appelé à vivre signifie être chanceux dans la poussière, l'agiter et s'agiter en elle. Les opprimés se débattent en son sein, comme pour en trouver le sens et le nom véritable : cendres.

Les mortels se distinguent les uns des autres par la quantité de poussière que soulèvent leurs pas.

La fonction suprême à laquelle un homme devrait aspirer est celle de fossoyeur : rétablir la poussière dans ses droits éternels.

\*

*[Ici figuraient initialement les aphorismes XI à XIII des « Fragments » de 1948 ; voir p. [230-231](#).]*

\*

Les jours, à jamais identiques, s'enchaînent et se déroulent avec la fatalité stérile d'un syllogisme. Les douleurs sont nouvelles et

anciennes ; elles s'impliquent les unes les autres avec l'inflexibilité d'une déduction sur fond d'âme tautologique.

Les inutilités logiques ont un équivalent affectif ; les sentiments s'entraînent les uns les autres avec autant de vanité que les jugements, cependant que l'ennui introduit dans l'univers psychique une rigueur comparable à l'identité dans la pensée. La précision du déroulement du *vague* en nous ressemble à celle qui est propre au vide abstrait. La logique, perçue depuis le vécu immédiat, est un *mal* de l'esprit, tout comme l'ennui, depuis le même point de vue, est une déficience de l'âme — une élégie déductive...

\*

Il faut une âme fière qui vienne écrire la page essentielle d'une Anthologie de l'Épidémie...

\*

Après qu'elle a découvert l'idée de perfection, le vol de la pensée se brise. La stérilité est la conséquence d'un endiguement de son élan dans l'obsession de la forme. Les divagations de l'inspiration et le bouillonnement des sens engendraient des créations, comme autant d'échecs fertiles ; ils sont remplacés par un *ennui formel* qui enveloppe les instants dans une rouille d'absolu et qui les rend inexorablement stériles. De ce torrent de lamentations qui transperçait l'écorce des mots et qui envahissait la calligraphie de l'intellect, seule reste l'ombre d'un gémissement étouffé que l'esprit, méticuleux, et épuisé de s'être offert à la parole, ne s'abaisse pas à extirper en pleine lumière.

\*

Il me serait si facile de murmurer ou de crier :

Seigneur ! accorde-moi une heure bénie de ton temps. Voilà tout ce que je te demande. Une heure arrachée à la masse et à la fange stupide, durant laquelle j'oublierais mon âme et ces égorgements d'espaces. Épargne-moi les vers, la damnation et l'assèchement ; remplis ne serait-ce qu'une fois mes fontaines à sec ; donne le jus de la vie à mon crachat saumâtre ; engourdis doucement les délices infirmes de mon cerveau ; ôte-moi du dégoût qui accompagne les soupirs de la fertilité et la sueur de Tes femmes ; accorde-moi un instant vivace durant lequel déverser mon amertume dans un langage de gloire, épargne à mon âme sa

dissipation dans les ruelles et aux carrefours ; laisse-moi croire que je ne suis pas un accident de l'esprit, que j'ai été appelé en lui, libère le tumulte de mes sens à la faveur d'une voix que tes fils ne calomnieront pas, ne me laisse pas gémir sur la charogne de mon rêve !

... Cela me serait facile en effet, si un souci élémentaire d'élégance ne dénigrait pas le lyrisme propre à toute prière.

\*

Jadis les gens pensaient en se regardant dans les yeux ; notre solitude à nous n'affronte que la page blanche. — L'imprimerie a tué la naïveté divine de l'esprit.

\*

Extrait du carnet d'un damné :

Cette après-midi-là, Elle pleurait à côté de moi et je regardais ses larmes, sans rien dire, incapable d'imaginer la moindre consolation. L'amour s'était envolé, il ne restait plus de moi que les os, l'ancienne chair et l'ancien sang. J'ai jeté brusquement le drap qui couvrait ce corps sali de sueur et je me suis caché les yeux dans mes mains, effrayé par la lumière, perdu en son sein : il m'était inopinément révélé que je suis un cadavre éveillé à la vie, un cadavre ayant enfreint sa tombe. Et ce réveil hors des vieilles profondeurs du sommeil ne m'a paru durer que cinq minutes — mais c'était là toute ma vie et elles ne prendraient jamais fin, ma respiration était un interminable frémissement déchirant la pause souterraine.

Durant la nuit qui a suivi cette après-midi-là, j'ai rêvé d'une journée vaste et claire dont soudainement la lumière s'éteignait. En rêve, le soleil n'apparaît pas, mais il peut s'éteindre. Et j'ai eu cette nuit-là, plus que durant toutes les autres nuits, l'impression qu'il n'était plus possible de dormir, les quelques minutes qui composent notre vie étant remplies d'un cadavre qui rejette le sommeil, et que rien ne pourrait plus jamais fermer les yeux une fois qu'ils ont été ouverts et nourris d'angoisse : rien ne pourra les fermer, ni le soleil ni la mort.

\*

L'esprit dépourvu de patrie, le corps vaincu par la solitude, il cherche refuge dans la tombe. La chair prend racine dans la terre, sa finalité est souterraine ; de l'esprit, il lui reste les horizons stériles et le

bannissement dans le manque d'air propre au firmament logique. Le corps trouve sa place en mourant ; le temps qui le déchire de l'intérieur le conduit à son épanouissement final, cependant que l'esprit, réduit à l'*idée* d'essence, n'a plus rien à dépenser dans la mort, sinon le regret de ne plus être vivant, accidentel et mortel. Sa « vie » est un voile de deuil abstrait, car pour lui, la chose la plus concrète au monde, la pierre tombale, n'a aucun sens.

\*

Les ressemblances entre humains sont pires qu'entre les croix d'un cimetière militaire.

\*

Les peuples gais ne connaissent pas la tristesse, mais l'amertume. C'est le cas des Français. La gaieté est l'écume de la joie ; l'amertume, le poison superficiel de la tristesse.

\*

Après avoir dépensé tant de forces à construire des cauchemars, il n'est pas étonnant que nous soyons incapables, durant la journée, d'ajouter à la fadeur des instants la moindre énergie, le moindre souffle. Notre vitalité est consumée par nos rêves nocturnes ; son absence nous place devant le monde pur, sans la moindre transformation qui serait due à notre imagination.

Vagabonds sublimes dans notre sommeil, nous devons, une fois réveillés, nous réduire à des ratés ; nous payons notre vaillance nocturne par notre lâcheté diurne. Aux ennemis que nous avons assassinés en rêve, nous tendons la main, dans la rue, avec un sourire.

\*

Il n'y a pas d'air pur dans tes pensées ; tu as trop vécu parmi tes semblables, leur respiration impure t'a encrassé. Les pensées composées sans la contribution de l'espace ni des hauteurs, dans des ruelles, des salons ou des bistrots, sentent la rancœur des ragots et le dégoût propre aux emportements enfumés ; les odeurs fétides de la Cité ont tissé leur toile dans ton esprit. Où sont les brises que le parler quotidien n'a pas souillées, où sont les montagnes et les mers qui insinuaient en toi leur venin comme des tamis immatériels ? Parmi les gens, la main dans leur

main, les yeux dans leurs yeux, l'élan de la pensée coagule et rancit ; elle forme une lie qui devient réflexion amère, bris d'esprit solidifié dans le cynisme. Elle vermicelle dans des plaines où il devient possible d'oublier le ricanement qui démolit la superbe de l'esprit ; ta parole s'incarne pour déchoir ; elle vole vers la fange, vers le piétinement des humains, dont elle s'est nourrie. Une grande soif ne saurait être rassasiée par leurs traces, et leurs traces dans ton esprit, c'est la mort de l'esprit. Rien de grand n'est jamais né d'un échange de propos ou de regards. Celui qui ne regarde pas vers le haut, vers le lointain — il suffoque. Et il a beau être écoeuré par ses semblables, n'importe lequel d'entre eux pourrait être son pendant.

Tu as perdu le meilleur de toi-même dans le voisinage des bouteilles, ou bien en peuplant quelques lits et en en commentant les épuisements, toi dont le combat exigeait une confrontation avec la blancheur implacable d'une page. Chaque individu que tu vois est une diminution de ce que tu aurais dû être. Or, depuis que tu es né, tu n'as jamais fait qu'aller au-devant des autres, vautrant ainsi ton destin comme un écureuil rampant et bavard, comme si, face à ton incapacité à accroître la lumière, tu t'étais vengé contre toi-même dans la fuite et l'hystérie. Né pour t'épanouir dans un univers muet, tu as vu l'irruption de la parole et l'appel au dialogue te bloquer à mi-chemin, parmi les mortels et leurs propos infiniment funèbres.

\*

Il y a des fleurs d'un rouge sans pareil, comme imbibées des menstruations de quelques improbables anges féminins, et qui ressemblent néanmoins à l'incendie des idées au sein d'un cerveau révolté contre la nature...

\*

Aucun présage issu du trésor d'avenir absurde qu'offrent les maladies ne donne l'impression d'être un résidu de la Création — aucun autant que l'obligation d'échanger des vues avec la première personne rencontrée, quand on est trop fatigué ou trop pauvre pour la contredire. Lorsqu'une seule et même journée t'a vu défendre toutes les thèses et toutes les attitudes, aucun lit n'est assez profond pour reposer le dégoût que tu t'inspires et que t'inspire tout ce qui relève de la Créature. Aussi longtemps que l'on dispose d'incertitudes, on peut

encore fréquenter les hommes ; une fois le scepticisme épuisé, une fois les ressources du mépris et du sourire figées, il ne te reste plus pour consolation que l'utopie d'un univers transformé en sonnet.

\*

J'aime les poésies tristes et dépourvues de toute idée, dont la lecture fait haïr l'absence du malheur et soupirer après lui comme après la seule atténuation des heures qui ne sont pas des plaies... Ensanglanter notre être : un remède qui nous guérit du temps neutre. Le malheur est *plein* ; le temps, lui, tend à se limiter à soi-même. Et plus il s'approche de sa propre finalité, plus nous demeurons à découvert. Ceux qui s'approchent de son essence doivent fatalement trouver l'apaisement dans un état dépourvu de chance. Pour échapper à l'absence temporelle, nous nous réfugions dans le *négatif* ; mieux que les plénitudes manifestes, positives, son contenu s'avère à portée de main de ceux qui sont atteints des infirmités du temps. Les instants vides nous embarrassent jusqu'à la paralysie, tandis que le malheur est un grand stimulant. Ce qui contredit notre avenir n'est pas moins dynamique que ce qui nous y conduit. Le seul danger réside dans le temps vide, qui nous arrête sur place et qui nous attire par toutes les lacunes de notre vitalité.

\*

La dernière essence d'une chose se révèle dans son côté macabre.

\*

La poésie se réduit à une somme d'exagérations bien arrangées : les petits riens du cœur, portés à des dimensions incommensurables. Entre tous, Shakespeare a le plus exagéré ; c'est aussi le plus grand poète.

\*

Il est unimaginable que des malades puissent croire à l'immortalité, eux pour qui la physiologie représente un horizon fatal. Les infirmités de l'âme savent utiliser les armes de l'esprit, mais de l'âme elle-même, elles ne parviennent pas à étouffer les pressentiments.

\*

Certains épuisent leurs forces dans la souffrance, ils dépensent toute



leur énergie pour une meilleure captation de la douleur. Aussi n'est-il pas surprenant de les voir manquer de ressources pour emprunter les différents chemins de la vie, eux qui n'ont ni la rigueur ni la curiosité nécessaires pour vaincre leur tragique monotonie.

\*

Seul est sain l'homme qui n'a jamais connu l'insomnie, ne serait-ce que par curiosité.

\*

Nul besoin de vivre longtemps pour voir de quoi il retourne. En quelques années, on peut éprouver tous les plaisirs, assister à une guerre et occuper une fonction. Si tu ne deviens pas alors un adversaire de l'humain, tu auras beau lire ensuite autant de livres d'histoire que tu voudras, tu n'y comprendras rien. L'histoire ne t'apprendra rien, de même que ton existence n'apprendra rien à autrui.

\*

La lucidité est à l'âme ce que le mal de dents est au corps.

\*

Le temps est un poison déversé dans l'éternité ; voilà pourquoi nous ne le comprenons que dans la lie et les déficiences de notre balance intérieure. Une fois notre équilibre rétabli, notre être prend sa place au sein de l'éternité, là où se complaisent nos éphémères semblables.

\*

Il est des nuits où je rêve d'un tombeau si profond qu'il s'appuierait sur le soleil, dans l'au-delà.

\*

Un être possédé par l'enthousiasme et paré des étoiles absolues de l'illusion rivalise avec la Divinité. Que manque-t-il à sa foi pour qu'il se croie Dieu ? Le temps n'est-il pas son complice, dans sa totalité ? Ne trouve-t-il pas dans chaque instant un soutien et un élan ?

Si j'éprouvais fût-ce pour la plus petite chose qui soit sous le soleil un espoir dépourvu de doute, je m'érigerais un autel à moi-même. Il suffit du fanatisme d'une seule espérance pour élever le mortel au-

dessus de l'Olympe et du Golgotha. Le sectarisme est la clef de notre force ; à travers lui, nous l'emportons sur notre nature éphémère. Lorsque nous nous livrons *aveuglément* à quelque chose, nous *voyons* tout. Le secret de la vie gît dans la capacité d'espérer. L'être le plus béni jamais imaginé par l'homme est assurément le Chevalier à la Triste Figure.

Les illusions dont nous n'avons pas été capables nous jettent sur la pente de la damnation ; en bas, le vide béant. Qu'il ne nous avale pas maintenant, c'est là tout ce à quoi peut aboutir notre lutte zélée contre la tentation de l'extinction. Ce glissement freiné parmi de vagues bribes de croyances, cette traversée hésitante a l'apparence d'un anathème adouci.

\*

Lorsque la fonction du temps se résume à te révéler sans cesse à toi-même, tu ne trouves nulle part au monde un élément grâce à quoi te lier à lui. La conscience se détache de tout objet. Tout objet semble étranger. Tu ne trouves plus en toi la moindre raison de t'insérer parmi les choses. Le moi absorbe la vie, incapable de se donner à elle. Ses forces sont anti-vitales ; il ne triomphe que dans la connaissance et dans l'égoïsme.

L'amour est un pouvoir qui gît en nous avant notre dissociation d'avec le monde. Aimer un brin d'herbe, une femme ou bien Dieu, c'est la même chose, du point de vue de notre intégration dans l'univers. Il n'y a pas de différence qualitative entre les communions. Seul le moi marque, dans sa croissance, une perte de contact. On ne peut pas aimer quelque chose sans aimer inconsciemment tout. Être soi-même signifie cependant ne mener à bien aucun acte *à son insu*, donc ne pas pouvoir aimer. Notre sensation de solitude nous flatte discrètement, qui nous mène pourtant à l'effondrement. C'est là que réside tout le jeu néfaste et équivoque du Moi.

\*

L'esprit engendre le néant comme un supplément d'espace abstrait, parce qu'il manque de place où remuer en ce monde...

\*

Ces fatigues étranges et stupides, où l'on sent avec une clarté infinie

la blancheur du cerveau, où le sourire se brise et verse dans la grimace, et où l'esprit s'enfuit vers... le Soldat inconnu.

\*

Une intelligence, si grande soit-elle, qui adhère avec ardeur à quelque chose, est suspecte d'impureté. Toute croyance, de quelque nature qu'elle soit, est habitée par l'orgueil, par la démente ou par les aïeux. C'est une errance positive de l'instinct... Quand on croise un individu exalté par une foi, sûr de ses arguments et maître de tout un arsenal d'erreurs qu'il anime de véracité, capable de tout endurer au nom du Probable, qu'il a transformé en Absolu, on ne sait quoi choisir : le mépris ou l'envie.

\*

Les douces petites vérités que tu as accumulées durant les jours tranquilles, les vagues brises de chance des heures neutres, toute cette quantité de quotidienneté est pulvérisée par une seule, cruelle nuit de veille...

\*

Ce dimanche qui dépasse tous les autres dimanches de la Terre : du crachat, du pus et du lait mélangés pour composer un ciel que l'âme s'approprie, une Voûte stagnante et stérile sous laquelle on ne saurait concevoir ne serait-ce que l'idée de mouvement. Malgré tous tes efforts, tu ne saurais vaincre par quelque secousse intérieure la pétrification générale. Comment la volonté a-t-elle pu naître un jour dans l'univers ? Mais il t'est également impossible de ne pas vouloir. Un dimanche éléate où la pensée a pris les devants sur la Contradiction..., un dimanche substantiel, qui dément la grammaire et l'actualité du verbe — après avoir aspiré les restes de sève du temps et avoir mis fin à toutes ses semaines.

\*

Ce frémissement de malheur subitement ressenti dans la chair et qui annonce ici-bas un autre monde : sans nous rendre étrangers à la chance, il représente un soupir dont l'objet est un vaste ailleurs, loin de cette ronde temporelle et maladive dont nous avons perdu le rythme...

\*

À vingt ans, il nous pousse des ailes de vautour ; toutes les altitudes nous semblent proches ; nous n'avons pas encore découvert le ridicule du sublime ; tout se tient devant nous et notre lassitude connaît sa phase lyrique.

... À trente ans, les doutes ont dissous nos serres, et notre infâme clairvoyance a greffé sur nos épaules voûtées des ailes de mésange.

\*

*... large est la porte, spacieux le chemin  
menant à la perdition*

(Sermon sur la montagne<sup>7</sup>)

Chacun croit que le soleil se lève pour lui. Cette illusion freine notre lucidité et donne des forces à notre application. Sans elle, le temps serait d'une absurdité féroce. Les instincts engendrent sans relâche des fondements à la nécessité de notre existence ; *il faut* que nous soyons au monde ; le monde nous appartient. Il n'entre ni dans la nature du corps ni dans celle de l'esprit de concevoir l'idée d'absence ; la nature refuse de nous révéler le vide dans lequel elle flotte. — Ce vide béant reste néanmoins visible dans les fissures de l'esprit. À travers elles, nous apercevons le « chemin » et la « porte », qui s'ouvre sans que l'on y frappe...

\*

La plus grande humiliation possible pour celui qui est en quête d'émotions est de voir sa santé s'interposer entre lui et le crépuscule.

\*

Les regrets créent le passé ; les malheurs, le présent. Nous les supporterions autrement s'il n'y avait pas ces attentes pleines d'angoisse qui configurent l'avenir. L'idée d'avenir seule suffit à faire ployer notre courage : l'immensité des instants futurs, au sein desquels nous ne voyons ni notre place, ni notre état, où nous ne saurons pas nous intégrer. Si le temps n'avait que deux dimensions, tout serait encore possible. À quoi bon presser encore l'âme et en extraire quelque contenu supplémentaire, quand tout ce qui doit suivre est inutile ?

Aucun moment futur ne corrigera le mal perpétré sous le soleil, le mal contemporain du soleil. Le devenir rend malade ; les instants paraissent au sein du temps comme des vipères dans une parade de venin. Jusqu'à quand le temps s'étendra-t-il encore comme une épidémie dans l'être désireux d'immobilité et dans le cœur assoiffé d'immuabilité, jusqu'à quand ?

\*

Chaque homme porte en lui un secret qu'il assassine dans ses moments de bonheur.

\*

Peu de choses ici-bas m'ont convenu, si peu que mon âme s'en est éteinte dans l'absence de prière propre à toutes ses journées... Et tandis que la pensée marmonne l'obituaire de tant de frémissements sans aucun autel sur quoi les sanctifier, le cadavre hébété se flatte de ricanements et d'ironie.

\*

À partir de la pâte humaine, la solitude érige l'âme d'un peuplier. La société ressemble alors à une forêt où des crétins mal domestiqués se lamentent sur leurs instincts perdus.

\*

L'imagination a engendré les anges ; la réalité, les bourreaux.

\*

La peur de l'avenir en général est la peur de l'univers des actes. Quand toute réalisation semble dépourvue de noblesse, chaque départ vers un nouvel instant est un fardeau insupportable. — Ainsi en vient-on à s'allonger sur un lit atemporel, en se couvrant les yeux pour oublier que le monde n'est qu'un objet, bariolé par nos soins dans notre soif d'autre chose. Vautré dans une immobilité supérieure au Néant lui-même, on se couvre de l'écume des désirs, et les désirs restent nus. Sans leur enveloppe, les choses cessent d'exister ; la sensibilité lasse est elle-même plus irréaliste encore. C'est que l'âme a déposé les armes.

\*

Celui qui a lu dans le regard et dans les gestes des gens n'a qu'une seule leçon à en tirer : la pétrification du cœur ; et qu'un seul idéal à proposer : la solitude.

\*

L'idée de justice est la plus grande utopie jamais conçue par la naïveté humaine. Tout dans la nature la dessert — sans parler de l'histoire. « L'ordre moral » est une fable digne d'un jeu pour enfants. Dans la vie, seul triomphe celui qui à aucun moment ne s'oublie lui-même ; qui ne s'oublie devant aucune idée, devant aucun rêve, devant aucune lutte. Dès que l'on se voue à une valeur aux dépens de son intérêt et de son existence, on est piétiné par le premier venu. La première lueur de l'esprit émousse l'*affût* des instincts. Pour piétiner ses semblables, il faut une soif de vie aussi intense qu'une névralgie. On se démène en quête des imperceptibles ondulations d'un plaisir dont peuvent difficilement jouir ceux qui ont découvert la monotonie substantielle de la douleur au sein de l'être.

\*

La fourmi qui s'écarterait de sa fourmilière et qui considérerait avec pitié le zèle insensé de ses camarades prendrait place — dans l'hypothèse où nous la connaîtrions — au sein de l'histoire de la pensée.

\*

La révélation extrême à laquelle peuvent mener le travail, l'enthousiasme, la probité ou toute autre vertu est celle de la vanité. La paresse l'avait pour point de départ...

\*

Pour une comptabilité du malheur, il n'est qu'un seul registre : le Temps.

\*

Le deuil aveuglant du soleil change la direction de la mort et du tombeau : comme si nous nous éteignions dans le bleu, comme si nous étions enterrés sous des mottes d'air.

Les révoltes s'achèvent dans la fatigue et le dégoût. Dans la fleur de l'âge, le sang excessif imagine la transformation des pays, des gens, du monde. Rien ne semble résister à sa volonté ni à son orgueil ; tout est imaginé autrement. L'esprit se divinise ; son audace inspirée se substitue à l'absolu. — Si les choses continuent, c'est à cause de telles erreurs. La création est le fruit de l'ignorance ; aussi se tient-elle à l'antipode de la connaissance — cet éreintement qui ne prend que l'apparence d'une activité. Celui qui *se rend compte* est condamné à une éternelle stérilité ; il n'apporte à la vie qu'un supplément indéfinissable de non-participation. C'est un fruit mûr qui attend sa chute, et qui la méprise.

Au printemps, le non-savoir bourgeoine. Qu'est-ce donc ? C'est croire que *l'avenir* a un sens. Sans cette croyance, aucune révolte ne serait possible.

Mais celui qui se rend compte fait de la déception un berceau où endormir le temps.

Celui qui est un jour parti à la conquête du monde ne savait pas qu'il finirait quelque part en Occident, brisé par les vérités de la poésie et de l'amour. De son ancienne fierté et de sa soif de renversements il ne lui reste plus que la force de languir sur les vers d'autrui ou sur son amante. Le système de ses ambitions s'est effondré ; son rêve a perdu ses couleurs ; ses espérances ont sombré dans le naufrage du sarcasme. Jadis le héros de sa propre vie, aujourd'hui un triste vagabond. Est-ce ici que s'achèvent tous les commencements de destinée ? Est-ce ici le terme du simplisme sublime du premier âge : mendier son sommeil par dégoût envers les haillons de l'âme, par incapacité à pleurer ou à donner à cette impuissance un nom, une voix ?

Les doutes s'enchaîneraient à la perfection si des lueurs d'extase n'en brisaient pas le système. Sous les douces oscillations de la pensée, sous la tête que les non-sens font ployer, une lumière couve, comme l'écume du mal dans un enfer sanguin. Est-ce le désespoir qui irradie ainsi, comme un soleil sous les nuages du cœur ?

Les attermoissements de l'esprit ne sauraient coaguler. Un séisme

latent se prépare, se condense et fait irruption — et il nie brusquement toutes les vérités issues de nos doutes. C'est la *malédiction lumineuse* de l'existence. Comme si l'âme, complice du Malin, se rappelait de temps en temps, par éclairs, qu'elle procède d'une prière... Comme si elle oubliait pour un instant de lire l'horologion de sa damnation, ou ce livre éternel qui reste à écrire : l'*Imitatio Diaboli*...

\*

Le sourire qui fleurit à la marge de chaque vie...

\*

Lorsque je brûle avec ma cigarette la chair d'un escargot, sa fuite sous sa coquille me donne l'image des cœurs délicats dans le monde.

\*

La volonté d'exister s'avère plus ardente chez les insectes que chez les conquérants ou les voluptueux de la Terre. Il en va comme si l'homme, une fois atteint la limite de ses forces, ne savait plus utiliser l'angoisse comme réflexe de défense. Du reste, sa condition singulière se résume à ceci : un animal qui *observe* son angoisse.

\*

Quand la moelle ne fournira plus au cerveau la nourriture nécessaire à la création d'histoires et de mythes pour la Cité, le mal et le malheur deviendront une évidence quotidienne.

Le refuge théorique au sein duquel nous reposons notre inquiétude s'effondrera ; les idées, qui restreignent nos peurs, s'effriteront comme les dents d'un corps rompu ; la fertilité de la terre ne rencontrera plus aucun écho dans la chair, trop complice du dégoût.

Quel effort miraculeux devons-nous accomplir pour étouffer le pus qui s'est niché dans les sources de la vie ?

\*

Notre capacité à vivre est fonction du désespoir que nous étouffons.

\*



Cette lassitude toujours en éveil, qui accompagne nos fraîcheurs jusqu'aux plus naïves — et qui a quelque chose de l'antiquité de la terre. C'est l'ennui que la matière s'inspire à elle-même, que nous ne saurions vaincre par aucun de nos élans glandulaires ni par aucun oubli en notre esprit — et que nous éprouvons lorsque les draps du repos semblent nous avoir fait un lit au fond de la terre, pour un sommeil plus grand que notre fatigue même.

\*

D'où provient l'impression subite que même notre corps a été nettoyé de toute bêtise, que dans ce tas de sang et de chair aucune goutte ni aucune bribe de graisse n'offre la moindre place aux saletés ascientifiques, que nos organes *savent* tout, que nos sens se sont ouverts à l'univers translucide de l'esprit et que nos yeux, désobstrués par un éclat intérieur, voient à travers les objets, à travers la nuit ? D'où provient le frémissement diabolique et divin qu'entraîne cette disparition dans la lumière, accru encore par le pressentiment de notre putréfaction en son sein, nous qui sommes incapables de prolonger notre durée jusqu'en une éternité à laquelle nous n'avons pas été préparés ? Les sonnets du cœur ne se seraient-ils pas embrasés, sa déclivité pâteuse ne se serait-elle pas transformée en hymne ? À moins que nous ne soyons les victimes gorgées de fatuité d'un état surnaturel qui gémit et surgit sous nos écarts quotidiens, dans l'angoisse et dans le tourment ? Ou bien serait-ce que les vers bafouillés durant les jours stériles ont fondu dans les flammes et divagué par-delà notre tristesse ? Est-ce l'univers dont les battements d'ailes et d'accords nous étourdissent ?

\*

Tant de poètes où la tristesse abonde à cause d'un génie insuffisant... La distance qui les sépare de l'expression absolue, ils la remplissent par de vibrantes déficiences. Ainsi deviennent-ils de grands poètes grâce à la tristesse qui cache leur impuissance. Les poètes mineurs sont plus sombres que ceux qui ont été pleinement dotés. C'est que la tristesse est plus *facile* que le génie ; elle exige seulement un peu de maladie et un semblant de talent.

\*

Les gens ne doivent pas leur déchéance à un manque de volonté, ni à une aversion envers leur environnement, pas plus qu'ils ne deviennent l'ombre de leur propre rêve par manque de chance. Il y a bien plutôt, inscrite dans notre nature, une tendance à la médiocrité. L'échec est notre loi, et non un accident ; c'est notre destin, et non un hasard. À force de voir les choses comme elles sont ou semblent être, nous finissons tous dans un équilibre. D'où tirerions-nous la force de composer d'autres réalités à superposer les unes sur les autres ? La fatigue nous contraint à accepter l'univers commun, infiniment plus supportable que celui de l'imagination. Ce dernier doit constamment être alimenté de vapeurs trop grandes pour notre résistance, et dont les risques sont illimités. Chacun redoute le prix à payer pour son déséquilibre. Aussi déchoit-on dans le sens courant, au sein duquel aucun symbole n'écrase l'esprit, et où l'on fraternise avec autrui dans la sécurité de la médiocrité. C'est la peur de demeurer dans une abstraction existentielle qui nous amène tous à chercher le chemin éternel. Qui ignore la déchéance ne fait pas partie intégrante de l'humanité. L'échec atteste l'authenticité de notre appartenance au sort et aux affaires de l'humain. — S'il est quelques rares exemples d'exceptions plus tenaces, celles-ci l'ont payé par leur *effondrement*. Ainsi la nature s'est-elle vengée. Notre incapacité à nous complaire dans le drame constitue la viabilité de notre société. Si la peur de la médiocrité était immanente à l'homme, l'anarchie serait notre ordre naturel. Mais l'homme vise secrètement cette médiocrité, et serait-il incapable d'y atteindre, il la transformerait en utopie. La religion elle-même n'est que le rêve d'un échec, et le paradis, qu'une fête de la bêtise adoucie par l'œil naïf du Créateur.

\*

Jamais l'idée de réalité pure ne nous paraît si transparente ni si accessible que lorsque notre cœur est vide. La bigarrure prêtée au paysage de notre existence par nos affects se nivelle alors de manière continue et intelligible : dans l'espace plat d'une présence jumelle de l'absence. L'esprit glisse sur son manque d'objet ; rien ne résiste à notre progrès au sein de cette réalité purifiée à l'infini de toute individualité spatiale ; l'absolu horizontal inspire l'illusion d'une pente douce. Le monde extérieur constitue l'image du monde intérieur : absence et présence indiscernables, l'indéfinissable subjectif devient espace

extérieur ; le vide réel du cœur se traduit dans les étendues apparentes. Enfin, rassemblant en théorie les éléments du cœur vide, l'esprit subtilise implicitement le concept de réalité pure.

Lorsque notre sensibilité ne peut plus rien élaborer au-delà des données irréductibles de ce qui *est*, lorsque notre vide intérieur refuse tout attribut qui le déterminerait et le diminuerait, le paysage de notre vacance se prolonge dans le monde objectif et le rend homogène au cœur. Nous tournoyons, et le monde avec nous, dans une géométrie négative que l'Indifférence oblige à renoncer à toute ligne ou figure et à se réfugier au niveau du possible, antérieur à la constitution de toute forme du monde, comme à notre propre constitution.

\*

Ma vie est sens dessus dessous : une infirmité remplace l'autre ; l'ancienne revient, la nouvelle s'épuise. La fraîcheur du mal entretient un printemps de péché et de douleur dans mes membres et dans ma pensée. La damnation s'épanouit en gloire dans les champs du dégoût. Chaque jour, chaque instant tue ce qui l'a précédé ; le temps s'accroît par le crime, sa vigueur accroît l'invalidité de l'âme et de la chair. Le corps s'est pétrifié : les baisers se heurtent aux joues comme à des murs. Des yeux doux qui jadis invitaient à l'extase ressemblent à des spectres maladroits, et les bras dans lesquels on oubliait sa perte attisent l'insomnie, hostiles à l'amour.

Les paysages du monde auxquels la sensibilité donnait tellement de vie que l'on croyait en traverser les prairies et les forêts comme un hymne spatialisé, on les laisse maintenant à eux-mêmes : on n'y ajoute rien — et l'on se dit : puisqu'ils sont beaux, ils n'ont pas besoin de la participation de mon âme. Comme un réveil qui sonnerait toutes les minutes écœuré de devoir marquer encore celle qui suit, chaque pas est un carrefour dans le temps et dans l'espace, et une interrogation harassante versant dans la cruauté.

Autour de toi, ils se traînent tous là où les mènent leur zèle, leur envie ou leur angoisse ; toi, tu soupèses le rien que tu es. L'effort auquel tu te livres pour mettre le holà à ton ennui n'entre pas dans les comptes de tes semblables ; il ne porte pas même le nom de fait. Ainsi, tu restes à leurs yeux comme aux tiens un exemple d'inaccomplissement. Les événements, sous la vigilance du soleil, et leur conséquence, l'avenir, ne laissent aucune graine dans tes terres stériles, où germe toutefois le Mal,

fruit choyé par toutes les saisons de ta souffrance, fruit auquel la lumière est défavorable — comme elle t'est défavorable, à toi qui es né par une nuit étrangère au sommeil.

\*

Après tant de frémissements, fussent-ils d'emphase ou de dégoût, je suis à jamais passé du côté des forces de la contestation.

\*

La grandeur d'un homme se mesure au degré de mépris que lui inspirent ses semblables.

\*

Je me sens parfois plus vieux que tout vieillard *possible*.

\*

Ce que notre imagination a appelé « vérité » semble si lointain, si inaccessible, parce que cela ne saurait être atteint dans les conditions propres au moi. Nous ne pouvons pas juger hors de nous-mêmes, parce que nous ne pouvons pas atteindre ce qui ne nous *concerne* pas. Un être dépourvu de l'instinct de conservation, un être qui serait né pour incarner une *pure maladie* percevrait probablement l'essence neutre de la « réalité ». Mais qui a jamais connu un sujet totalement indifférent au fait d'être ou de ne pas être ? Qui a connu cet état absurde et durable où l'on est au-delà de soi, ou extérieur à soi ? La « vérité » n'est compatible avec aucune des qualités de la vie. Quand nous l'entrapersons, nous sommes déjà devenus étrangers au pouvoir de ne plus être. Ou la purification finale d'une âme dans une abstraction infiniment claire et assassine...

\*

Il y a un plaisir indicible à te rendre parfois compte que ta propre vie est brisée, que l'effort qui a tissé ton existence a échoué et que ton sort — plus encore que le sort général — n'a aucune issue.

\*

La nuance légèrement négative qui caractérise l'idée de destin dérive du fait que nous ne l'acceptons pas comme une expression

positive de la nécessité, mais comme une absence tragique de la contingence. C'est l'obsession de l'inéluctable, attisée par le regret de n'être pas libre. Ayant perdu le droit au caprice, nous élevons l'irréversible au rang d'objet de culte. Le destin est un *absolu immanent* : le berceau ressemble au tombeau, et la ligne qui les relie ne contourne pas le ciel. Aucune mythologie, si effroyable soit-elle, n'en détourne le cours. L'idée de fatalité surgit là où la théologie est inefficace : le temps est livré en proie à lui-même, ou, plus précisément, l'homme est livré en proie au temps. Lequel ne « pardonne » pas. Être conscient de cette cruauté temporelle, c'est être conscient de la fatalité.

\*

Le frémissement des jeunes années nous fait croire que nous nous sommes rués dans le temps de notre plein gré. Les aiguillons ressentis dans notre sang nous poussent avec force vers une réalité fausse et ensorcelée. Mais lorsque ce même sang, affranchi de ses propres palpitations, se fige dans une stérilité froide au seuil de la Tristesse, nous nous retrouvons noyés dans le temps et contraints à une veille éternelle sous son fardeau. Notre superbe se couronne alors d'ornements défunts ; sous nos pas, les sortilèges se retirent ; notre orgueil lucide devient la seule force qui nous pousse en avant ; toutes les positions sont perdues, mais nous poursuivons notre veille, la furie et la honte de l'esprit surpassant en énergie le frisson de la jeunesse. C'est que, faute du soutien de la chair et du sang, l'orgueil tire de sa pure tension des forces qui dépassent la vitalité. L'existence qui ne s'appuie plus que sur lui est une création continue à partir de rien. Et cette création est la lutte continue de la lucidité pour ne pas s'anéantir elle-même, c'est l'éternelle concurrence soutenue par le moi face au temps, en dépit de la victoire finale de ce dernier.

\*

Si par miracle la peur de la mort disparaissait, la société se dissoudrait subitement et irrémédiablement. Aucun des composants de notre échelle de valeurs ne serait épargné. L'héroïsme perdrait tout sens ; la guerre serait considérée comme un phénomène superficiel et le sacrifice, de quelque nature qu'il soit, perdrait toute signification comme toute gravité. Les hommes se rassemblent ou s'opposent parce que, isolés, ils sont incapables d'affronter le néant qui les guette. Sans la

peur de la mort, ils se sentiraient tellement libres qu'aucun acte n'aurait plus aucune nécessité : à chaque instant, chaque mortel serait le maître absolu de sa propre existence. Ce qui fait coaguler la société, ce n'est pas la loi ni la peur des sanctions, mais l'angoisse de l'irréparable. Si nous disposions absolument de notre vie, l'anarchie serait complète. Devant qui, devant quoi reculerions-nous ? Nous vivrions alors dans un monde où les médiocres seraient aussi rares que les génies aujourd'hui.

La panique fait de nous des citoyens d'un État et d'un univers ; elle resserre nos rangs et nous fait tâtonner au sein de la marche estropiée de l'histoire ; nous nous appuyons les uns sur les autres par peur de la liberté — crainte qui engendre encore en nous d'autres refuges idéaux, comme l'amour. L'obsession inconsciente ou lucide de la mort est le pain quotidien de l'ordre social. Elle aide les dirigeants, en dernière instance, à empêcher le sublime cruel de l'anarchie.

\*

Celui qui n'est animé que de vie ne connaît pas la tragédie. Avec qui entrerait-il en conflit et pourquoi arracherait-il ses propres racines ? Pour en venir à la débandade fatale propre aux lois de l'être, il faut y avoir été introduit, avoir été à un moment donné solidaire de leurs fondements, s'être blotti dans le nid du non-savoir universel. Une fois que nous avons refusé l'héritage de l'univers maternel, par un effort orgueilleux de l'esprit ou bien par volonté indomptable de s'y opposer, pour mieux nous affirmer nous-mêmes, le combat devient impitoyable. Il faut que le monde ait un jour été notre patrie pour que notre séparation d'avec lui constitue un drame. Quel que soit le degré d'intensité de leur hostilité, ceux qui planent au-dessus de lui n'ont pas l'instinct nécessaire pour finir en victimes, ni pour vaincre.

Toute mutinerie a un caractère politique. La démiurgie, c'est de la *politique* sur le plan cosmique. Que nous soyons entrés en conflit avec les hommes ou bien avec les forces de la nature, notre résistance nous rapproche des bâtisseurs de la Cité. La lutte politique est le prototype de toute lutte. Prométhée a initié la lutte avec les dieux ; à une autre époque il aurait été député, dictateur ou général. Ce qui importe, c'est qu'il se soit *intéressé* à quelque chose de manière absolue et que son intérêt ait été inséparable d'un acte. Même l'idéal de la destruction reste beaucoup plus proche de la vie qu'une animation neutre envers

ses apparences. Le déploiement vital est tué par l'indifférence, et non par le crime ; par l'ennui, et non par le tourment. Quand l'existence tout entière serait une potence érigée entre deux limites du néant, ce serait encore un symbole de vie — tandis que deux yeux somnolents dans le vide et dans la ruine du désir sont un signe de mort. Les gens ont toujours dû choisir entre la tragédie et l'ennui, entre le meurtre et le rêve d'un meurtre. Ils ont presque toujours refusé le rêve.

\*

Celui qui a versé jusqu'à la dernière goutte de son fiel dans un discours a le droit de se considérer sincère envers lui-même comme envers son rôle. Il s'éteint purifié et retourne à la terre sans avoir été souillé par le péché ; il meurt en plein baptême. Celui qui au contraire a caché son venin et épuisé son essence dans l'hymne et dans l'exagération emporte avec soi, dans le calme de la tombe, tous les péchés qu'il a recelés ; il a tant manqué d'inspiration et de hardiesse que son cadavre se décompose en bile. Comment s'étendre dans le dernier oubli sans avoir tout dit de ton mal, à toi-même et aux autres ? Une fois honoré cette dette envers lui, lorsque tu lui as presque survécu, arrivé au terme du venin déversé dans la dialectique ou dans l'exclamation, tu glisses, mû par tes déficiences, dans le berceau qui a tout précédé — comme pour une seconde naissance, mais saine, celle-ci.

\*

Les hommes en général se divisent en deux catégories : les crétins qui ont de l'imagination et les crétins purs et simples. À leur contact, on essaie de corriger ses propres vices. On se définit par contraste, progressivement, jusqu'à refuser toute attitude et tout goût. Le dégoût des autres empêche d'être soi. L'idéal de « distinction » te distingue de toi-même et de tout : les sentiments semblent vulgaires, les passions odieuses, les enthousiasmes marginaux. Ne semblerait-il pas alors que toute participation à la bouillie de la vie soit salissante ? que l'âme soit incurablement impure, que tout ce qui n'est pas silence soit dégradant ? et que les frémissements eux-mêmes ne soient que les battements d'ailes d'un faubourg intérieur ?

... Ce qui est sûr, c'est qu'en dehors de certains accords sonores suggérant l'absence de tout, comme en dehors des derniers mots de la

mystique, ceux-là qui prolongent le soupir extatique jusqu'aux extrémités du silence — la voix de l'homme trahit un enfer mineur, un enfer de mauvais goût.

\*

Quand j'aurai fait passer toute la physiologie dans la théorie, je serai le maître de toute souffrance.

\*

Au contact de tes semblables, à force d'éviter leurs déficiences, tu t'en retrouves dépourvu, en effet, mais leur contraire te fait également défaut. Nos sens ne peuvent supporter que le climat de nos doutes. Mais pour être au même niveau que les autres, il te faut l'enthousiasme et la chaleur de la névrose.

\*

Individu sans utilité, né pour faire de l'absence de travail ta vocation, abstrait jusqu'au ridicule, perdant ta substance au gré des ruelles et la vigueur de ton sang dans des délices amers, dépourvu de cette audace de la sensibilité qui transforme en absolu les événements du cœur — étranger au doux frisson des journées qui ne sont pas suspendues à la nuit. La vie n'offre-t-elle donc aucune voie qui te conduise à découvrir la sève éternelle et douce de la bêtise ? ni la moindre bribe de lumière à faire poindre dans la poix de tes sens, pour éclairer le bitume de tes heures ? Des ténèbres lucides, tel est l'espace intérieur de la damnation, où les forces de l'homme se retrouvent embrasées par un dénouement originel. Serais-tu venu au monde trop mûr, fruit d'entrailles automnales et d'une science exténuée, toi dont l'âge est celui d'un crépuscule printanier, toi dont la jeunesse absurde ne signifie qu'ennui ? Quelqu'un a craché dans les jardins du paradis. Tu es le messager d'une pénombre immaculée, l'ange d'un enfer propre.

\*

Si les apparences les plus diverses d'un même instant coïncidaient dans une conscience unique et la transformaient soudain en la contemporaine attentive d'un infini disparate, cette intelligence merveilleuse ne sortirait pas pour autant du cadre de la raison.



Comment endurerions-nous la lucidité universelle et terrible qui nous révélerait dans l'étendue d'un même moment des êtres en proie au spasme amoureux ou bien au spasme funèbre, des enthousiastes ignorants ou des harassés qui ont couvert leurs journées de trop de poussière livresque, des humiliés tourmentés ou des extatiques ayant dépassé le monde, des femmes accouchant dans la douleur et des indifférents stériles, des hypocondriaques angoissés et des sourires de vitalité ? La vision fulgurante de ces destinées parallèles, de tous ces visages étrangers les uns aux autres, de ces regards communiquant dans la haine ou dans l'amour, la coexistence du mendiant et du sbire, tant de fables naïves et d'amertumes savantes, enfin toute l'architecture de notre bassesse et tous les rêves qui nourrissent n'importe quel intervalle de temps — cette vision-là, qui ferait fondre notre esprit en tout ce qui le dépasse, ouvrirait tellement son horizon qu'il ne pourrait plus le supporter, qu'il lui faudrait s'anéantir.

Le fait est que nous vivons parce que nous ne pouvons pas savoir tout ce qui se passe en dehors de nous. Bien que nous puissions par l'imagination nous élever jusqu'à une vaste étreinte de cette diversité, notre instinct nous arrête. Le danger encouru dans les nues infinies qui dominent les activités humaines nous effraie : il va à notre rencontre, à l'encontre de notre cheminement et de notre finalité individuels. Notre faculté d'apitoiement et d'attendrissement ne s'étend pas au-delà des *cas* présents. Que ferions-nous s'ils se présentaient tous à nous ? Essayer d'être consciemment solidaire avec les palpitations de l'être, c'est aller à rebours de notre vitalité : une hérésie de la connaissance que nous n'entrapercevons pas sans horreur. Le moi ne peut être le contemporain que de lui-même. Il court un risque lorsqu'il dépasse son contenu. Ainsi ne vivons-nous qu'à travers ce que nous ignorons. Ce non-savoir inné rejette les autres destins dans l'arbitraire, et transforme notre propre quantité de contingence en une nécessité précieuse et certaine.

\*

Après t'être vautré dans des exténuations prolongées, le cerveau pris dans des rets cauchemardesques, et après t'être laissé vivre et flâner dans le temps en serviteur d'un univers profane, sans vocation ni saint patron, tu sens tout ton être s'effiloche et se perdre comme un sonnet liquide.

Celui qui oriente ses pas sur des chemins vierges, en fanatique de l'éventualité et en ennemi des tromperies, est à jamais supérieur au destin statistique et aux plaisantes irresponsabilités du chœur. Son cheminement parmi les faits et les idées ne connaît pas de système ; son esprit ne se compose que d'aperçus, et trouve pour consolation l'élasticité à peine soupçonnée de l'irréparable. Son idéal est dissipation de la rigueur ; le fondement de sa ferveur, la soif de contingence. La foule, dont l'absence de destinée lui a valu de longues trêves dans l'inévitable, ne connaît pas l'angoisse de la nécessité, ni le désir de failles dans son incoercible tragédie. Elle ignore la peur d'être commenté, la peur de tout chœur.

\*

Il existe des frayeurs dont la profondeur touche à la pétrification ou à la folie. L'esprit n'en trouve pas le sens ; les tissus se décomposent en une voix secrète — qui semble être la voix de la mort dans le détachement empressé d'avec le corps.

Il existe des angoisses qui unissent notre âme au temps dans le halètement et la stupeur, et au sein desquelles nous perdons tout, jusqu'à notre nom, dans une douleur unanime, dans le vide, sans l'ajout d'un instant supplémentaire ni la possibilité d'une inconcevable survie.

Et il existe des fardeaux de ténèbres qui pèsent si lourd sur l'âme et qui l'enfoncent si bas que toutes les grues de la Terre et des cieux ne sauraient la relever jusqu'à l'horizon de la lumière.

\*

La sainteté est un système de cruauté envers soi-même ; c'est la justification de l'autodestruction au nom de la lumière. Sa fréquence chez les peuples passionnés du Sud, durant la période la plus ardente, le Moyen Âge, n'est-elle pas symptomatique ?

Qualitativement, le contraire du saint n'est pas le conquérant ni l'assassin, mais l'homme doux et paisible. Les dangers que recèle un sang impétueux, qui n'est pas tourné vers le monde, mais vers soi, définissent la tendance initiale à la sainteté. Quand l'obsession du ciel intervient, le chemin se détourne du Diable pour s'orienter vers Dieu.

Sur le plan de la pure vitalité, il n'y a pas de différence entre la démonie et la sainteté. Seul l'esprit reconnaît une échelle des

obsessions ; la vie souffre dans tous les cas.

\*

Les grands de ce monde ne savent que trop l'impossibilité de diriger les foules sans la fausse nourriture des croyances. Leur occupation consiste à les gaver de mystifications passées au vernis de la vérité. Une fois prises au jeu, désormais incapables de douter, elles acceptent les lois, l'oppression et la guerre. L'Histoire ? L'excitation des meutes humaines au moyen d'idéaux.

\*

Être le maître et le valet de chaque doute, tel est le zèle infatué de celui qui pense !

\*

Nous vivons dans les événements, et non dans la *vie*. Celle-ci est un concept pur dont nous ne voyons pas l'équivalent, la réalité. Vient cependant l'angoisse — et le concept se traduit soudain en pur événement.

Ce que je n'avais pas perçu comme réel par les moyens de l'esprit se révèle irrésistiblement dans les troubles physiologiques. Les frissons corporels empruntent leur existence aux notions vides et à la banalité. Aucun des éléments du parler quotidien ne correspondrait à une substance concrète sans une profonde adversité organique. Notre vie normale est abstraite.

Le voisinage des dangers qui nous guettent — depuis nos intuitions morbides jusqu'aux certitudes de la maladie — nous met en contact avec le suc des choses, tandis qu'un équilibre serein nous laisse à leur écorce. L'existence ordinaire se déroule dans une réalité neutre et lisse ; l'existence enfiévrée, dans une réalité immédiate et épineuse. L'angoisse solitaire sauve les grands concepts vides des conversations. La solitude est à l'origine de tous les *événements*.

\*

Lorsque les heures empoisonnées forcent les barrages de la mémoire, le passé envahit le présent et le noie. Les improbables sommes d'espoirs accumulés accroissent une perte dans des proportions touchant à la folie. Comment revenir à une existence

banale, comment se reconstituer un moi à partir des bribes de l'être ? On croirait qu'aucun pont ne te ramène plus à la vie quotidienne... Le tissu des heures est déchiré. Seules les larmes pourraient encore te protéger contre toi-même. Mais faut-il que tu sois si loin de tout, toi qui de tes larmes t'es fait un bouclier !

\*

— Qu'est-ce qui te rend triste et songeur ?

— Tous les sonnets *possibles*.

\*

La noblesse vibrante n'entre qu'en contradiction apparente avec la nature. La plus haute dose de mesquinerie se trouve dans les actes pathétiques. Il n'y a de pureté qu'en l'absence de toute émotion. Ainsi la fréquentation d'autrui réhabilite-t-elle le « marbre ».

\*

Si nous laissions le champ libre aux fontaines de l'âme, elles éclabousseraient jusqu'aux astres et couvriraient l'azur d'une rosée inédite. Des restes de bon sens nous en empêchent et nous enfoncent dans notre ennui. Celui-ci est plus « distingué », tandis que les Élévations vers les cieux font l'effet de pastiches. Nous ne pouvons plus être originaux que sur la Terre. L'exemple antique a réduit la sphère de nos exaltations. Nos frissons ont gagné en artificialité, nos tristesses en prudence.

\*

Une fois le corps brisé de tristesse, l'âme perd de sa valeur — et ne peut plus être mise en gage.

\*

L'univers ? Nos lubies converties en système.

\*

Quand les affects composent la substance des jours, le risque de dissipation et de chaos ne peut plus être évité autrement que dans le culte de l'art. La haine et l'amour canalisés dans un style ; les passions cernées dans une forme ; le vertige intérieur adouci dans la stérilité...

Nous n'échappons au bouillonnement de l'âme qu'en invoquant des idéaux stériles. Pas de poésie ni de prophétie — mais l'exemple d'un artiste aux opinions vagues. L'exemple d'un artiste stérile... qui a pressé la vigueur amollie des mots pour les manier avec une distinction glaciale et un sourire intemporel. Les excès du cœur répugnent à l'intellect par leur substance mondaine ; les objets semblent vulgaires, tandis que les mots, réduits à leur pure sonorité, trouvent le salut dans leur propre vide. Ils n'expriment qu'eux-mêmes, se disent eux-mêmes et ne nous disent plus. L'univers s'est évaporé ; nous-mêmes, nous flottons dans un univers langagier.

\*

L'angoisse représente l'essence la plus dense, la plus concentrée, de l'égoïsme. La fierté de notre unicité et nos réactions physiologiques les plus élémentaires s'unissent dans sa protestation contre la lumière. Elle exprime une défense agressive de l'esprit et des instincts contre les puissances extérieures qui piétinent notre individualité et nos contours. L'univers est ainsi construit que toutes ses forces menacent la fragilité de l'individu. Un léger amollissement de notre égoïsme est suffisant pour que les éléments hostiles réduisent l'énergie de notre existence individuelle. Sans nos élans d'orgueil personnel, soutenus par notre conscience, l'édifice des valeurs et des activités humaines s'effondrerait cruellement. Tout geste de vie part de l'illusion qui veut que notre réalité soit *la seule*. Si notre angoisse disparaissait, notre supériorité sur le monde serait si grande que nous cesserions d'exister. L'indifférence est symptomatique de notre décomposition ; en son sein, nos limites individuelles ne font plus notre force — elles qui, dans l'angoisse, sont notre unique souci. Nos contours dérivent d'une superstition tumultueuse à travers laquelle nous nous définissons devant l'être et les choses. Égoïsme = existence, telle est l'équation obligatoire de l'individualité. Au-delà commence le Vague, et ses dangers.

\*

J'ai fouillé en esprit dans tous les motifs du cœur, depuis ses chagrins hébétés jusqu'à ses frissons les plus diaphanes, depuis ses dégoûts et ses détresses jusqu'à ses tendres délires. J'ai cherché un point calme dans la trajectoire de ses agitations, un peu de la lie de ses rêves

apaisés dans ses remous : rien ; rien, sinon des maladies et des convalescences au gré du temps imposé par le sort comme système de guérison. Sous les draps de la nuit, durant les pauses du sommeil, ou bien aux heures prodigues de débauche du soleil, j'ai erré en quête de médicaments que je n'ai pas trouvés dans les pharmacies du langage. Ses rayons rejettent ton venin d'un venin semblable. Comment ton mal s'apaiserait-il dans le mal des écritures, le mal des siècles ? Furetant dans le tohu-bohu du cœur en quête d'un recoin abrité, tu sens le voisinage du passé t'accabler : c'est un héritage cruel qui ne t'autorise aucun présent. Comment pourrais-tu guérir de tes souvenirs ? Ton asthme les attise ; tes ténèbres les vivifient. Contre l'enfer de la mémoire il n'est pas de remède. La lumière et son absence réveillent les souffrances des premières années de la connaissance — et la malédiction de la jeunesse rejaillit dans les années présentes et à venir. Par quel miracle de damnation les griffes de tant de douleurs se sont-elles plantées dans ton essence de jadis, te vouant ainsi à être à jamais solidaire avec toi-même, créature dépourvue du moindre don de la Création, dont les pensées s'égarent et qui n'apporte aucune offrande noble dans la demeure du Créateur ?

\*

Celui qui ne ressent aucune solidarité envers Dieu reste à jamais étranger au Bien.

\*

Une croisade entraperçue dans un commencement d'extase : procéder à une réforme de la lumière.

\*

Il est des regards qui, traversant les choses, nous ramènent à l'origine de tous les actes, à cette contrée neutre où la probabilité était l'Absolu même, et non l'attribut essentiel de la banalité. C'est l'espace où l'inclination à être définissait le noble possible antérieur à l'existence. Nous vivons aujourd'hui dans le possible inférieur de l'existence : l'inclination initiale s'est actualisée. *Tout acte est imminent*, telle est la formule de notre décadence, de ce possible vulgaire et quotidien qui est le nôtre.

\*

Je crois avoir aimé la poésie depuis que j'ai découvert la banalité de tout argument et l'impossibilité de prouver quoi que ce soit sans la gravité irritante d'une démonstration. La vie quotidienne, par réaction, engendre une soif d'invérifiable qu'apaise l'absolu — dépourvu de fondement — du vers.

\*

Toutes les souffrances endurées sans le don de la sainteté semblent absurdes. Nous ne pouvons pas les supporter comme les saints, qui y voient, eux, une fonction favorable à la santé ; nous les supportons *en tant que telles*, et pour cette même raison ne pouvons rien en faire.

\*

Les seules figures historiques intéressantes sont celles qui ont mêlé à la volupté du pouvoir une intense amertume. Leur règne semble avoir eu lieu sous le signe d'une mélancolie galopante. L'excuse de toute autorité est un rictus triste sur les lèvres, une ride d'affliction dans le front. Un tyran joyeux est abject. La démence empoisonnée des empereurs romains et la lycanthropie propre à tant de pays répandent sur l'exercice de leurs caprices une ombre prémonitoire dont l'obscurité est intensifiée par une profusion de deuil et de superstition. C'est un rêve de malheur abondant, une gloire nocturne de l'histoire. De cette dernière, les trois quarts des aspects semblent avoir été conçus grâce à une palette nourrie de toutes les variations de la panique, par un peintre que fascinaient toutes les nuances de la nuit.

\*

Après l'aventure de l'esprit, impossible de s'établir à nouveau dans le monde.

\*

L'amour s'interpose entre les choses et nous. Il exige tellement d'*attention* qu'il épuise l'énergie nécessaire à une activité fertile de l'esprit. Tant de concentration tournée vers un seul être, et que nous aurions pu dédier à l'Idée ! L'amour subtilise la sève qui nourrit la vie spirituelle ; l'amour est la plus grande atteinte portée à la théorie. Que

d'attentions nous dissipons dans le sublime intime qui lui est propre, quelle crise pour notre hygiène intellectuelle !

Les grands philosophes n'ont pas tant été déficients en la matière érotique, que maîtres dans l'art d'ordonner la débauche des sens et de la sensibilité dans un espace qui leur est étranger. Ils ont deviné que le temps exigé par l'amour est volé à la pensée et que l'amour n'a de sens que s'il exige du temps. L'homme et la femme se rencontrent pour le tuer. Seuls, ils n'y parviendraient pas. La solitude ne tue pas le moindre instant. Ici réside le sens de l'existence séparée que mène le philosophe.

\*

Être intégré dans le monde : *être* l'existence.

Ne pas y être intégré : *participer* à l'existence.

Dans le premier cas, les êtres et les choses t'appartiennent ; tu ne fais qu'un avec eux ; tu es l'être. Le *concept* d'existence est impossible, parce que celle-ci ne s'est pas séparée d'elle-même. L'individu, rupture de l'inconscience unanime, n'est pas encore apparu : il ne s'offre pas en symbole pour une définition du désastre.

Dans le second cas, tout est concept d'existence : nous prenons part à l'être à travers l'effort que nous faisons pour rejoindre l'anonymat universel, que nous n'atteignons toutefois pas. Nous avons perdu notre *place* dans la file des êtres. La douceur de la durée se convertit en dommage. *L'existence* devient un simulacre abstrait de notre débâcle concrète, une formule plus douce pour un mal immédiat et impitoyable.

\*

Quel lien peut-il y avoir entre les idées et notre propre sang ? C'est la question que se pose l'esprit devant l'héroïsme.

Dans la perspective de la logique, les actes sont les résultats immédiats de la démence, et les cimes pathétiques des exagérations incompréhensibles.

Pour la raison, la vie ne peut avoir d'autre sens que de permettre la circulation courante de l'absurde, de *normaliser* l'inexplicable. Sur le plan général de la Création, elle s'insère entre la matière et le néant, *comme une confusion des plans*. L'horreur qu'inspire cette confusion a donné naissance à la logique.



L'esprit a découvert l'Identité.

L'âme a découvert l'Ennui.

Le corps a découvert la Fainéantise.

Soit le même principe invariant, différemment traduit : les trois formes du bâillement universel...

Tout ce qu'il y a en nous de vérifiable — vérifiable jusqu'à la vulgarité — dérive de notre appartenance à une lignée, à ses croyances et à ses impulsions. Nos idées sont falsifiées par son optique ; nos sentiments sont diminués par la tradition, nos élans par les catégories de la bêtise que l'histoire a consacrée.

Toute gent donne naturellement à l'esprit la nausée. Combien de problèmes qui nous préoccupent connaîtraient un dénouement pur s'il ne se joignait pas à nos instincts ceux de notre tribu ? L'esprit vise à arracher les racines qui nous lient à elle. Ce défrichage nécessite une grande dose d'ironie et de détachement ; la vile appartenance est inscrite dans notre sang.

Notre pensée avide de grands espaces — quel dégoût est le sien lorsqu'elle considère la lutte et l'orgueil des tribus, et comme elle souffre devant leur conflit insoluble, auquel elle ne veut pas s'abaisser ! Pris tous ensemble, les gens ne peuvent offrir qu'un spectacle macabre. Aucun des motifs de leur haine ou de leur amour ne résiste à l'analyse. Marchands de poulets dotés d'idéaux et d'envie dans le sang, ils se constituent en nations ou en États, baptisent comme ils l'entendent leur communauté discordante de vieux nomades embourbés, et se forment un avenir à partir du destin qui les a formés.

Telle est la branche dont nous procédons tous. Telle est la lignée dont nous faisons, malgré nous, partie. Nous n'avons pas même la chance de choisir la haine que nous voulons. Aussi n'est-il pas surprenant que l'individu en vienne à piétiner l'orgueil de sa horde et à se tenir seul à la marge du monde, répugné par toute généalogie.

Ce qu'il y a d'indéchiffrable dans la condition humaine est tellement accablant que cela suffit à arrêter la marche de la pensée.

Nous avons beau savoir ce qu'un individu peut et ce qu'il ne peut pas, nous avons beau en deviner les éléments et les possibilités, nous avons beau pouvoir trouver quelque approximation honorable pour pallier son impossible définition — le seul fait de son existence ne nous trouble et oppresse pas moins. Par-delà toutes les dimensions que nous pourrions identifier en lui, le mystère se poursuit, et nous écrase, durant les instants de mutisme où les êtres et les choses ont recouvré l'indicible. — De même que nous décomposons la vie en éléments physico-chimiques parfaitement intelligibles, sans toutefois nous soustraire à l'ébahissement extatique qui frappe devant son existence même, de même, nous aurons beau pousser loin la précision, aucune définition de la nature humaine ne nous exemptera de l'étonnement qu'elle inspire. L'humain est un phénomène incroyable ; épouvantablement quotidien, mais doté d'un sens extérieur aux jours. Celui qui en percevrait pleinement les contradictions renoncerait à l'honneur d'avoir un esprit : sa stupéfaction durable — incompatible avec l'équilibre de la raison — le transformerait en monstre de solitude. L'homme ne peut faire partie de l'humanité que s'il oublie qu'il est homme.

\*

Nous nous sentons malheureux parce que nous sommes incapables d'atteindre l'extase autrement que par pressentiment. Notre malheur, c'est de manquer de facultés mystiques ; dans la lumière du jour, nous nous effondrons.

\*

L'âme perd ses dimensions à mesure que croît en nous, avec l'âge, la honte du sublime.

\*

Ce mot, *âme*, semble le plus vide jamais inventé — et pourtant, un seul frisson venu de son invérifiable réalité fait plus que la Terre et les astres.

\*

Parmi toutes les créations humaines, la musique est la seule à inspirer une sensation d'absolu. Mais d'absolu fugitif. Elle nous

échappe ; nous ne pouvons nullement la fixer. Un Inconditionné — avec tous les attributs de l'éphémère...

\*

Le seul exercice auquel tendent encore tes aspirations consiste à t'enfoncer dans les charmes de la vacuité. Les vieilles espérances limpides du jour fondent à mesure que tu sombres voluptueusement dans l'étreinte infinie du vide. Et tu ne regardes plus en arrière, vers les anciens horizons, car ta glissade est enveloppée dans le repentir de la lumière.

\*

L'incommensurable champ de la tristesse : sa matière n'est pas tant ce qui est que ce qui ne peut pas être.

\*

Son excès de rigueur et son caractère déductif font de l'amertume un état très spécial ; elle n'est pas la conséquence occasionnelle de situations particulières : elle les inclut dans ses prémisses. C'est un poison procédant comme un syllogisme. Depuis son univers logique, elle sait que l'univers réel lui apporte de l'aide, une justification ; elle connaît l'hérésie du bonheur, son manque de généralité et son impuissance démonstrative.

\*

L'ardeur excessive avec laquelle l'homme a essayé de fonder son existence sur un sens a conduit à un effondrement de sa raison d'être. Le monde ordonné dans lequel il s'est retrouvé, une fois ses instincts endormis, s'est dissipé. Tel est le résultat de sa quête. S'il était resté au sein de l'existence, sans y chercher des significations qui lui seraient extérieures, il n'aurait pas détruit sa demeure. En s'attelant à l'architecture de l'être, lorsque celui-ci lui a été donné, il a perdu sa chambre naturelle — et l'édifice qu'il construit ne sera jamais terminé. La construction est devenue un but en soi ; la recherche d'un sens, un effort pur. À l'existence il a substitué son sens. Une quête de raison d'être sans raison d'être.

\*

Chacun de nous se voûte sous la douce tyrannie d'un mystère, d'une gloire intérieure et équivoque — que le monde ne puisse pas profaner.

\*

En son côté négatif, la vie est une messe funèbre continue, célébrée en souvenir de l'illusion ; en son côté positif, c'est l'*acte* de ne pas mourir.

\*

Nos aspirations construisent toute une mythologie autour du temps, que le doute vient néanmoins effiloche — et les instants dépourvus de mythe alignent leur néant ornemental dans la vacance de la sensibilité.

\*

Plus seul et plus absurde qu'une virgule sur une page blanche, vierge de tout mot...

Une âme stérile qui a perdu le pouvoir de l'exclamation.

\*

Le monde se compose de mots vides et de douleurs muettes.

\*

Le découragement dégrade tellement l'essence des choses qu'il semble être le point le plus bas, non seulement de l'âme, mais de l'espace.

\*

Chaque journée est un inaccomplissement qui s'ajoute au déficit du temps. Sa marche en avant est d'une gratuité démente : une exténuation absurde. Quand le temps lui-même ne peut plus s'accomplir, à quel sens pourrait encore s'élever notre lambeau de raison d'être ?

Nous sommes malades, et à la recherche d'un remède imposant ; nous nous étions autour d'une promesse impossible. De qui le recevrons-nous, s'il n'est aucune guérison à la mesure de nos maux ? L'avenir ne peut pas guérir le passé ; le mal ne relève pas du temps, il est tout entier dans le temps. Chaque jour dévoile un autre visage de l'Incurable ; mais celui-ci les surplombe tous, et les fournit comme des

miroirs à son éternelle Non-guérison.

\*

La monotonie de l'existence justifie la thèse rationaliste ; son absurdité, l'autre thèse.

Une existence est accomplie lorsqu'elle sait garder l'équilibre entre ces deux extrêmes, entre l'univers légal de la monotonie et celui, erratique, de l'absurdité.

\*

Si je réfléchis bien à tous les pressentiments que j'ai éprouvés, ils me semblent qu'ils se sont tous réalisés. Si toutefois j'y réfléchis mieux encore et que je vois comment les choses environnantes continuent d'exister, je sais alors qu'aucun de mes pressentiments ne trouve de réponse dans les faits. Par chance pour l'âme, le monde est moins épouvantable qu'elle.

\*

Le suicide des autres nous guérit du nôtre.

\*

Mon destin est de devenir un héros du vide intérieur.

\*

La tristesse est un mélange d'anathème et de détresse, comme la duperie en est un d'illusion et de magie.

\*

Toute ma vie durant, j'ai espéré me convertir à quelque chose qui aurait été supérieur à cette âme à jamais mortelle : quelque chose d'immuable, qui échapperait au néant — et j'ai seulement réussi à broyer ma sensibilité, à me vautrer dans l'éphémère et dans une convoitise dépourvue d'objet ou de cible.

\*

Sensation d'être pur, sans aucun secret, sensation d'âme sans talent, de poésie vide et de palpitations étouffées dans des journées platement

absurdes, dans une temporalité émoussée... Où sont les anciens frémissements ?

L'infirmité qui me faisait tout transformer en théorie m'a épuisé. Quand l'extase approchait, j'en décelais les éléments, j'en explorais la pathologie, je la *comprendais*. Et je la perdais.

Lorsque je bouillonnais au sein d'une croyance, au lieu de m'y dissoudre [*texte lacunaire*] et me retrouvais maître en psychologie ; au surnaturel je fournissais une interprétation ; ma ferveur s'évaporait. La théorie est le remède fatal qui nous guérit de toutes les hauteurs du cœur, de tous les risques élevés, de tous les dangers de la sainteté. La mystique disparaît, victime des armes du Sens. Serait-ce là ta raison d'être : te guérir du sublime par la lucidité ? La théorie l'emporte sur la pathologie, même noble ; sans les concepts, tu aurais pu t'élever jusqu'à de vastes vénération, jusqu'aux vers, jusqu'à la prière. Mais tu as utilisé ton esprit pour éroder le mal céleste, et détruit la tentation de la transcendance ; ton esprit limpide t'a protégé des contenus impurs, gorgés de frissons. Tu t'es guéri de tout ; l'absence est devenue ton empire.

\*

Les instincts naturels et les institutions sociales ont fait tout ce qui était en leur pouvoir pour empêcher l'homme de disposer de lui-même. Quand au VI<sup>e</sup> siècle le synode œcuménique d'Orléans a jugé que Judas avait commis un plus grand crime en s'ôtant la vie qu'en trahissant Jésus, il n'a fait que subordonner l'absolu à un point de vue citoyen. L'acte de renoncer à exister a été déclaré péché par des fondateurs de religions comme par de hauts dignitaires. Bouddha ne l'a pas soutenu non plus. Ainsi les portes se sont-elles refermées derrière nous, ainsi la condamnation à la vie a-t-elle été signée par les représentants de la Terre comme par ceux du Ciel.

\*

Les années m'ont appris à apprécier la sagesse des lâches et à me méfier de l'intolérance des héros. Un homme qui croit en quelque chose devient rapidement insupportable, tandis qu'un homme qui n'a que des avis nous autorise à n'en avoir aucun ou à en avoir autant et de toutes les sortes que nous voulons. Je préfère une âme vide mais remplie de doutes qu'une grande âme qui ne reposerait pas sur un

esprit rongé d'interrogations. Lorsque nous donnons à nos espérances des ailes pour qu'elles s'envolent loin de nous, nous demeurons doux, cléments et sceptiques envers la vie, dont les hommes qui croient annihilent le charme.

\*

Les battements du cœur, d'une monotonie absurde, semblent nous révéler que la vie est un troublant exil en un soupir insonore.

\*

Le défaut de l'homme est de croire en l'homme.

\*

L'esprit est la somme des curiosités inutiles.

\*

L'espoir est notre seul bien. Nous vivons véritablement aussi longtemps que nous le dépensons. Une fois épuisé, nous nous survivons. — Le dernier mendiant attendant l'obole d'une autre journée est mieux intégré dans la vie qu'un souverain absolument lassé par le pouvoir. Les déficiences de l'espoir définissent la misère d'un homme. L'espoir est un grand secret indéchiffrable, à tel point qu'il semble précéder le fait d'exister. Aussi son absence est-elle un stigmate métaphysique de l'humain. La religion n'y a vu qu'une vertu, alors que l'espoir est la source de toutes les vertus et la clef de toute respiration ici-bas. Qui en est dépourvu n'a rien, il ne se possède plus, il fait défaut et à lui-même et à l'être. Ses pensées ne servent qu'à elles-mêmes ; leur déploiement en tant que tel devient une finalité. La fonction de la pensée en soi finit dans une vague amertume logique. La chute de l'homme n'est rien d'autre que cela : la perte de l'espoir — la dissipation du dernier mystère à l'œuvre dans le temps, le nivellement des douces absurdités qui composent le paysage de l'existence, quand aucun charme ne le bariole plus. Dans un spectacle rationnel, les marionnettes n'ont plus rien à chanter : l'Espoir n'est plus là pour tirer les fils.

\*

*Continuer à vivre* est le plus grand effort que puisse faire quelqu'un

qui est en vie.

\*

Si l'envie, l'ambition et la haine disparaissaient, comme par miracle, l'amour pétrifierait brusquement le monde dans une sorte d'angoisse du bonheur. Les gens ne vont de l'avant que parce qu'ils ne s'entendent pas.

\*

La matière est le rêve le plus éthéré d'un idiot.

\*

La musique satisfait notre goût de l'absolu et de l'indicible, mais elle ne répond à aucune des exigences de l'intelligence. Notre besoin de chercher des doutes dans toutes les ramifications de l'esprit est déçu par ses vibrations pures. Il n'y a pas de doute sonore, ni de musique sceptique. La musique nous donne tout — après quoi nous retrouvons toutes les hésitations de notre esprit, nous poursuivons nos interrogations, comme si elle n'existait pas. Hélas, à l'instar des réponses que fournissent toutes les autres extases, celles de la musique sont sans utilité pour l'exercice de la lucidité. Le sublime est inutilisable, dans le champ théorique. L'esprit va de doute en doute sans jamais trouver en dehors de lui-même et des mots aucune aide à son tâtonnement. Pour lui, même la lumière du soleil décrit un point d'interrogation, et la nuit est le fonds quotidien dont procède le cheminement de la pensée.

\*

Le grand avantage des poètes est de ne pas avoir à expliquer la mort. Ainsi n'ont-ils vu d'elle que son immensité ; nullement son *évidence*, sans quoi ils n'auraient pas pu la chanter. L'évidence s'enregistre, elle passe dans une formule ; sans frémissement. L'équivoque de la mort — qui est à la fois indiciblement mystérieuse et infiniment possible — semble la rendre uniquement accessible à certains concepts inspirés, à un envol abstrait, à un esprit qui serait au-delà de la poésie et de la philosophie. Sa nature immédiate et insaisissable n'entre ni dans un chant ni dans une démonstration. C'est une banalité... cruciale. Comment en traduire la cause, à la fois



mystérieuse et certaine ? Les mairies, les hôpitaux, les monastères — qui ne s'occupe pas d'elle ? Ce qu'elle est *en soi*, aucun mort ne le sait, ni aucun vivant, parce qu'elle n'est pas — ou bien elle n'est qu'un nom, qu'une angoisse ; un *flatus voci* de l'irrémédiable, une essence absurde et quotidienne du possible. Comme il est facile de la désirer et de la haïr, comme il est courant de la ressentir ou de la transformer en un frisson, et comme il est difficile de la connaître et de l'enseigner à d'autres qui se sont eux-mêmes qualifiés de mortels, par crainte que la vie ne puisse pas nourrir une définition !

\*

L'immense audace nécessaire pour affronter son propre découragement fait de l'ombre aux travaux d'Hercule.

\*

La mission du solitaire consiste en un règlement de comptes avec le soleil, avec le caractère incompréhensible de la lumière.

\*

Sans la bienséance ancestrale dont nous avons hérité, sorte de sourdine du sang, nous glisserions dans une dépravation pathétique, dans l'excès et dans l'extase. Nos ancêtres bien élevés nous arrêtent sur la pente fatale ; leur modestie héréditaire apaise l'inélégance lyrique, leurs humbles préjugés adoucissent notre déchaînement irréfléchi ; d'un destin embrasé, l'on passe à une balance mesurant sur ses plateaux droits la folie et la sagesse. Où en serait notre âme sans le frein de notre médiocrité innée ? En aurions-nous encore une, après que la tentation d'être tout sauf ce que nous sommes s'est infiltrée dans nos veines, quand nous ne retenons plus des préceptes de la Cité que des envies d'écervelé ?

\*

Tentation de l'orgueil : être impitoyable avec le soleil jusqu'à son rôle final.

\*

Aurai-je en moi la force de me défendre contre la tentation de la

prière et de repousser l'extase ? N'adoucis pas, Seigneur, le poison de mes interrogations, ni l'amertume de mes souffrances. Pourquoi jeter mes journées à tes pieds, si je ne les ai pas dépensées en prosternations devant l'autel de l'éphémère ? Avec ou sans Toi, le monde est le même ; le temps s'écoule et nos douleurs s'enchaînent. Comment les oublierais-je, comment pourrais-Tu m'engloutir avec elles ? Laisse-moi plutôt ici, à mon tourment, à mon calvaire. Quand j'aurai fini de les endurer, je n'aurai plus besoin de t'en attribuer le fardeau. Tes apparences, forgées selon les exigences et les haillons de notre âme, ont changé avec le temps ; même prises toutes ensemble, elles n'ont pas composé de remède sûr contre nos blessures. Nous sommes restés les mêmes, et Tu n'as jamais été plus que nous. Accorde-moi donc la force de continuer à vivre sans Toi, d'aller chercher mon salut sous un ciel absent ; donne-moi les désespoirs de la Terre, mais ne me laisse pas m'agenouiller dans une foi !

\*

Ces fatigues qui nous enfoncent dans les cavernes les plus profondes de notre douleur et de celle des autres ; au sein desquelles nous avons pitié de tout, même d'une pierre...

Nous nous émouvons naturellement devant le mal dont souffrent les cœurs ; mais celui qui fait du mal dont souffre la matière l'objet de son cœur accomplit un destin qui n'est pas naturel. C'est la fatigue d'être, poussée jusqu'à ses dernières limites ; c'est élever les objets au niveau de notre moi, tout en le perdant. La fatigue est l'un des mystères de la Genèse ; la face négative de la fierté de la créature ; la conclusion physiologique de la liberté. Chaque jour la vie s'achève dans la nostalgie du sommeil, pour que nous y oubliions notre orgueil et que nous y noyions ces accidents que sont les actes. L'homme représente une crise dans le sommeil du monde. En s'éveillant, il a tout ébranlé, jusqu'à l'inconscience des choses. Maintenant, la nature tout entière semble éveillée, qui lui adresse des appels au repos auxquels il ne peut répondre que par la compassion. Le sommeil est la loi de l'univers ; nous l'avons enfreinte. Nous connaissons notre châtiment : nous ne le supportons plus.

\*

Quand je vois la misère humaine, ceux qui essaient de la corriger ne

me semblent pas plus louables que ceux qui la favorisent — tant elle est profonde. Nous cherchons tous la justice et l'injustice avec la même soif. Notre instinct et notre orgueil nous poussant à faire valoir notre droit à l'exception, nous adhérons, que nous le voulions ou non, à la société telle qu'elle a existé jusqu'à aujourd'hui et telle qu'elle continuera d'être. Tout l'effort de l'homme se résume à renverser les bases de la société idéale.

\*

Quand je perds mon dernier lien avec mes semblables, un accès de pitié me ramène au niveau du dernier d'entre eux. La pitié est une solitude au pluriel, un zèle atteint d'un mal unanime ; c'est la folie de *la brebis égarée* ; le bêlement du troupeau dans la tour d'ivoire...

\*

Les limites de la vie sont déterminées par sa capacité de conservation et de création. Ses racines sont invisibles, mais on peut les deviner. Il en va de même pour l'enthousiasme de la sève : elle circule dans les êtres sans les dépasser, alors que le dégoût de la vie est plus profond que la vie. Il enrobe la vie, et la dépasse. — Le malheur est que cette pénible profusion s'avère beaucoup plus fréquente que les frissons positifs. L'horreur de vivre est la législation secrète du monde. Derrière le sang vivace s'en cache un autre qui a coagulé ; dans l'ombre des idées fougueuses se tapit la démence de l'esprit.

\*

Quand je vois à quelle vitesse l'amour se transforme en haine, quand je vois que le cœur forge sans relâche ni décence des absolus parallèles, qu'il se cache sous l'écume aberrante des sentiments une éternelle angoisse à l'affût, que chaque cellule de notre être est un fragment de cette angoisse et que les larmes et les rires ne marquent aucune frontière dans le désert des passions — alors, je me tourne vers les sages de l'Antiquité, et piétinant les autels du temps je fais de l'Indifférence mon simulacre de divinité.

\*

Les événements de ce monde sont les traces que laissent dans le

temps les pas du Diable.

\*

Autrefois, les gens subissaient leurs contradictions *naïvement* ; nous autres, nous connaissons les nôtres. D'où la fonction thérapeutique de la conscience. Nous ne pouvons plus être malades *sincèrement* ; nous évoluons dans une tragédie intelligible ; notre infortune est lucide ; l'incurable est diaphane — sans que notre sort soit plus doux que celui de nos prédécesseurs. Nous vivons dans la généalogie du mal, dans le mal savant ; nous avons des noms pour nos infirmités et des formules pour notre tourment ; les souffrances ancestrales ont été classées dans des dictionnaires, nous avons catalogué notre malheur comme les efforts des autres — mais nous ne sommes ni plus nobles ni plus forts qu'eux. Notre calvaire intellectuel nous a enseigné quelle quantité d'espoirs on a dépensée dans l'histoire — ou l'orgueil mineur d'un bilan inéluctable.

Nous jugeons les actes de nos semblables de jadis : un mélange de frisson, de sang et d'inutilité. Chaque époque s'espère dans une autre, comme chaque mortel dans un autre instant. On attend n'importe quoi, pour supplanter ce présent insupportable. L'histoire universelle crie à travers chacun de ses instants : tout sauf cette heure-ci !

Celui qui saisit l'inanité du devenir ne peut plus accepter l'histoire. Pour lui, le doute semble être le seul titre de noblesse de la pensée, et le scepticisme de la chair affligée et de l'esprit, le dernier ornement de son inconsolation.

\*

Ce qui me fait croire que jamais je ne me suis fondamentalement trompé dans mes jugements, que je n'ai pas été victime de l'une des facettes de la réalité, c'est que je n'ai jamais aimé quelque chose sans le haïr avec la même force. C'est la seule manière d'être juste envers tout ce qui se passe alentour, de ne pas s'endetter. Tout ou presque tout ce qui se traîne sous le soleil — et peut-être au-delà de lui — peut être placé entre l'enthousiasme et la perte, entre l'extase et la malédiction. L'espace qui sépare un soupir d'un crachat est l'espace même du monde. Le silence peut y échapper, mais le silence n'est pas de ce monde — pas plus que notre opinion, lorsqu'elle prend forme et contour au-delà des dimensions du cœur.

Tout est miraculeux ; rien n'est naturel ; l'existence en tant que telle est surnaturelle. La perception étant elle-même une religion, les thèses de la religion sont fausses et inutiles. *Être* est un miracle qui annule l'esprit. Comment est-il possible que nous existions ? Nous sommes capables de tout endurer, à l'exception de l'idée *subite* de notre existence.

Ce sont les petits malheurs qui rendent la vie difficile à supporter. Un désastre t'oblige à prendre une décision : mettre fin à tes jours ou continuer ; tandis que les petites tracasseries du sort t'embourbent dans un train de vie épuisant, dépourvu d'intensité comme de dénouement. L'absence de grand malheur engendre l'ennui, le dégoût de la vie et l'impossibilité d'atteindre le salut. Pour trouver du goût à l'existence, il faut lutter contre quelque chose, trahir ou être trahi. Une vie qui n'*exige* pas un Judas pour la consacrer n'a ni relief ni profondeur. De même, une vie qui ne peut pas se *désavouer* pour la simple volupté de s'annuler elle-même n'est féconde ni pour les autres ni en elle-même. Nous sommes quelque chose dans la seule mesure où nous *jouons* avec notre instinct de conservation. La noblesse de l'inspiration exige l'exercice du sarcasme au sein de notre propre identité, la passion de la rupture et un rire impétueux devant la scission de notre être en deux. Tel est le *cirque* de la solitude dont a besoin la purification intérieure.

Si l'instinct de réforme ne gisait pas en l'homme, tout ici-bas se passerait différemment. Mais chacun s' imagine appelé à corriger l'état de fait, et autorisé à intervenir dans l'histoire. Il en résulte des heurts d'orgueils — sans que le destin ne s'améliore. Tant de missions absurdes, qui ne mènent à rien ! Dans un État idéal, chaque individu s'occupe de ses affaires ; nul n'impose un idéal aux autres ; la communauté ne poursuit aucun but ; les autorités croient au bien commun sans idéologie ; les lois sont *naturelles* ; la théorie de l'État ne remplace pas l'État.

L'agitation des formules et la superstition des conceptions ont empoisonné la vie sociale. Tout le monde propose quelque chose. La soif de pouvoir étant générale, les individus se diminuent les uns les

autres ; nul ne se tient à l'écart ; le péché d'orgueil a frappé les médiocres ; la démente du prêche a embrasé le cerveau des citoyens. Où chercher un cas d'être humain ne souhaitant que ce qu'il mérite, à savoir rien ou presque rien ? Les religions et la politique ont infecté l'humanité ; elles ont éveillé les fiertés et les passions qui ont abruti la créature. Dans chaque individu se cache un petit prophète, qui ne guette que l'occasion de devenir grand et de tourmenter ses semblables. Dans chaque individu gît un saint Paul, avec toute sa rhétorique, son intolérance et le déchaînement gluant de son épilepsie.

Mais le mal a commencé avec Adam, et il est sans remède, puisque l'homme a tout voulu réformer, y compris le paradis...

\*

Le charme morbide de la musique ne me permet d'imaginer que deux voies, tout aussi secrètes : le dépassement du monde ou le meurtre ; extraire un cœur hors du temps ou bien sombrer dans la vallée du sang.

\*

Nous atteignons nos extrémités intérieures lorsque notre cœur ne bat plus au rythme du monde et qu'aucune parcelle de notre être n'est plus délimitée par la Terre. Mais nous hurlons toujours d'angoisse, à sentir la présence de l'univers et les objets auxquels nous restons acculés. À travers eux, nous découvrons à quel point nous faisons encore partie des choses. Si nous avons dépassé le monde, qu'est-ce qui pourrait encore nous inspirer de l'angoisse ? Celui qui a vaincu le péché de respiration et le glissement dans la vie continue d'exister, mais avec la supériorité de l'inexistence ; il a atteint sa propre limite, et se retrouve sans voisin au sein de la géographie de l'être, comme une île. Tandis que les autres se donnent le néant pour cadre et pour empire, il n'y voit, lui, qu'une province oubliée. Même le néant est mort en lui.

\*

À force de dissiper tes années dans les grandes villes et de profaner tes frissons aux côtés de n'importe qui, tu en viens à perdre le souvenir des vastes joies ressenties dans les nuits des petites villes, dans les montagnes ou sur les bords de mer. Ta tristesse profonde et ancrée, attestée et incurable, est le fruit de pensées venues au sein d'un espace

sans horizon, entre autrui et des murs. Il faut un ciel pur pour exulter. Les grandes villes tuent la graine de joie que nous avons reçue à la naissance. Dans la solitude, notre tristesse se compose une âme de grandeur et nous accable comme une récompense, ou bien se transforme en hymne, tandis que, dans les chambres de la Cité, elle finit en amertume, sentiment étranger à la nature. Notre infirmité vient de tous les paysages dont nous sommes absents. Parmi les gens, notre existence est une faute, un péché automatique, qui s'achève par notre expatriation hors de tout.

\*

Le romantisme fut un heureux mélange de laudanum, d'exil et de tuberculose. Coleridge, Byron, Shelley, Keats...

L'inspiration dépend de la dose et de l'équilibre de nos contrariétés intérieures ; le génie relève d'une chimie maléfique supérieure.

\*

Rien ne renforce le sentiment de notre propre existence mieux que ce qui devrait le nier : la mort d'un proche. Chaque homme gagne en foi et en avenir devant le caractère éphémère de son voisin. En lui survivant, nous croyons lui être supérieurs et bénéficier d'une tolérance spéciale de la part de la nature. Comme si le cimetière était fait pour tous les mortels, sauf pour nous ; comme si notre nom n'allait jamais être gravé sur aucune dalle. Bien que nous nous rendions compte, rationnellement, de notre dégradation, notre inconscient ne peut pas renoncer à l'immortalité. Plus encore : la vie de chacun d'entre nous est impossible sans la certitude absurde, cachée en nous, que nous sommes supérieurs aux évidences de la mort. Quoique nous sachions avec la dernière pertinence qu'il n'y a pas d'exception, notre essence s'entête dans une superstition qui l'emporte sur toutes les objections de l'esprit. Le dernier des mortels se croit immortel, en son for intérieur, et vit comme s'il n'allait pas mourir. Nous avons beau penser à notre fin, *quelque chose* en nous la refuse. Et ce quelque-chose, c'est la vie même — son mystère, sa signification et son obscurité.

\*

Un homme qui croit absolument en quelque chose peut se

considérer comme supérieur à n'importe qui, même à Dieu. Sa conviction inébranlable lui place entre les mains la clef qui ouvre toutes les portes du temps et de l'éternité. De fait, cet homme-là — qui n'aura pas souffert de la tentation des doutes — est né dans la bénédiction d'une ignorance puissante, héritée des entrailles naïves de sa mère et tellement puissante qu'il n'aurait rien à apprendre de quelque bouleversement que ce soit.

\*

Je me tiens toujours plus à l'écart, et observe depuis la pénombre les efforts réalisés par l'instinct pour embrasser l'éphémère et la lumière...

Est-il possible qu'autant de sourires et de soupirs aient disparu sans laisser de trace, que notre cœur n'ait nulle part taché l'espace, sinon d'un symbole de vanité ?

Est-il encore possible qu'au terme de tant d'occasions et de rencontres humaines, seul prenne place un esseulement transi ?

\*

Le secret de l'existence quotidienne comme de l'existence en général est sa possibilité infinie d'*et cetera* ; c'est le mirage de la succession, des instants qui se leurrent les uns les autres et des points de suspension ; c'est l'espoir qui colore la phrase du temps, délimitée par une virgule et fuyant la circularité dans un point. Ce point se précise toutefois : il signifie la mort, soit l'impossibilité absolue des *etc., etc...*

\*

Regarde un homme qui croit : il cache quelque part un sabre et n'attend que l'occasion de sanctionner tes doutes ou ton sourire. Les crétins comme les grandes âmes, tous s'entraînent à troubler notre repos, à piétiner notre mépris, à humilier notre silence ; ils nous invitent à les suivre, puis ils nous y obligent, et lorsqu'ils échouent, ils nous suppriment. Les tyrans et les troupeaux attendent avec ardeur le moment où ils tueront notre solitude. Les uns comme les autres, ils ont résolu leurs problèmes, ont vaincu leurs points d'interrogation. « L'idéal » est l'instrument de torture le plus cruel jamais engendré par l'histoire ; sans lui, cette dernière ne peut pas respirer ; avec lui, c'est notre respiration qui s'essouffle. Le malheur vient du fait que nul ne puisse avaler son pain quotidien sans le soutien d'une « idée », que la



nourriture n'ait plus de goût quand un mythe se décompose. Le besoin de mensonges élevés et immédiats émane de toutes les strates de l'âme et de la société. Ces mensonges ont même leur police : ils ne pardonnent pas ; et leur État : ils n'épargnent personne.

Sans l'humanité des lâches et la tolérance des sceptiques, nos contacts avec autrui seraient dépourvus du moindre charme.

\*

Les nuits d'insomnie, nous les dissipons dans nos jours. Ainsi la lumière devient-elle l'espace diaphane et néanmoins indiciblement lourd du repentir. Le soleil nous fait payer l'inconscience à laquelle nous nous sommes voués ; il nous accable de ses rayons, qui dans un cœur soumis aux ténèbres ne trouvent ni écho ni refuge. Les veilles nocturnes nous rendent impropres à l'exercice vertical. Allons-nous donc renaître sur une planète de convalescents, où l'existence somnolerait doucement dans l'absence et ne se dissocierait jamais d'un processus neutre de guérison ? L'éclat de la vie nous a autant blessés que son obscurité ; nos pas se traînent dans les rondes nocturne et méridienne ; le jeu du soleil et de la nuit a contaminé notre raison d'être.

\*

Seule la sensation d'absolu que nous donnent ici-bas nos frissons rend ce monde possible. Il n'est toutefois pas en notre pouvoir d'en conserver la fraîcheur. Ils fanent, et avec eux les êtres, les objets et tout le paysage qu'ils justifiaient. L'amour est l'exemple classique de la variabilité des frissons. L'homme et la femme qui au commencement du sortilège croyaient reconstruire l'univers ou s'y substituer glissent impitoyablement vers l'état d'objets et refont lentement, mais sûrement, le chemin de l'extase, dans l'autre sens. L'amour ne peut durer qu'*en soi*. Mais qui possède en lui-même les gisements nécessaires pour l'alimenter et pour convertir en finalité ce qui n'est qu'un moyen ? L'agonie de chaque amour, c'est l'épuisement du *désir* d'aimer. Après quoi, nous nous attachons seulement à la femme en tant qu'individu, en tant que pronom ; tout le cortège mythologique, le faste d'absolu lié à une sensation se démembrant comme un spectre sous nos yeux clairs. L'amour a toutes les apparences d'une grande solution, et même de la

seule solution qui soit. Quand elle nous tient sous son charme, tous les autres problèmes sont suspendus. Mais il suffit d'un moment de fatigue ou de lucidité pour que nous nous retrouvions à nouveau au milieu des choses et que nous comprenions que l'amour n'a rien résolu. S'il a un immense mérite, c'est d'accorder une pause à l'inquiétude de l'esprit, d'assoupir notre veille, de changer la direction de notre attention. L'amour est le sentiment anti-philosophique par excellence. En ceci réside sa valeur : en sa fonction thérapeutique, en son délire vital, qui l'emporte sur la vision inéluctable. Que l'homme et la femme ne parviennent à aucun résultat, pourquoi s'en étonner ? Un être seul n'y parvient pas non plus. Une chose est cependant manifeste : tout compagnonnage dans l'illusion répugne à l'esprit ; l'amour n'est pas son fort.

\*

Nul n'est utile à personne, nul ne peut rien faire pour qui que ce soit.

Chaque destin est le destin même ; aucun d'entre nous ne peut être autre chose que ce qu'il est. Ainsi, tout le monde a raison, chacun détient la vérité et porte implacablement, absolument, sa gloire et son tourment. Qui traînerait encore chaque jour, qui affronterait encore l'absurdité du temps, sans le cérémonial de l'illusion et la pompe de l'espoir, qui lui font croire que son destin est tissé de vérité, qu'il y baigne même, que l'univers accomplit sa raison d'être dans ses entrailles à lui, dans son cerveau à lui ? L'individu, qui est une fête du mensonge, devient à ses propres yeux la demeure du but universel, le superbe couronnement des principes du monde. Nous ne pouvons vivre sans nous croire incarner la vérité même ; l'erreur, c'est tout ce qui n'est pas nous. Chacun lève les yeux vers le ciel ou bien les baisse vers la terre dans une obscure sensation de divinité. Nous serions incapables de survivre un seul instant si nous étions conscients de nos proportions avérées. Même le ver s'accorde inconsciemment une dimension illimitée ; le lombric respire dans l'éternité, comme notre cœur. Tel est le grand secret qui donne aux êtres leur mouvement ; tel est le secret du nombre infini de vérités qui rendent la vie possible et durable. Nul ne saurait être tiré hors de cette erreur sans être annihilé. Un être qui ne sent pas qu'il est tout n'existe presque pas. On a tort de dire que nous nous *éveillons* à la vie : en réalité, nous nous *éveillons* à la mort. La vie

est le sommeil de la créature ; les aurores véritables sont assassines, et n'entrent pas dans la ligne de la Création.

\*

L'homme blessé par l'existence vise à imiter l'absence ; à cultiver l'imaginaire du rien ; à prendre soin de la pureté du vide ; à vider le cœur de sa lie ; à fuir les sentiments ; à être à travers ce qu'il n'est pas. Pétrification immense d'un ennui cosmique, mais dans la douceur, telle une statue qui ne serait le symbole de personne, tel un désert qui aurait endormi la lumière, ou bien telle une fontaine asséchée dans laquelle se perdrait le rayon de quelque soleil.

\*

Si chacun d'entre nous *ressentait* les données accablantes de l'astronomie, aucun acte n'aurait plus de goût ni de charme. Notre orgueil se nourrit de l'ignorance des distances, en tenant les planètes dans un mépris inconscient. Mais comment le moindre geste quotidien serait-il encore possible si la seconde loi de la thermodynamique régissait avec certitude notre sang ? Les instincts sont plus puissants que la science ; l'amour et la haine se déploient indépendamment des étoiles, parmi des cieux limités qui en assurent la force. L'aveuglement est la loi de la vie ; la vérité se trouve quelque part au croisement des précisions de l'astronomie et d'un vers plaintif.

\*

Peu m'importe de n'avoir pas été le contemporain de quelque empire de l'Antiquité et de ne jamais connaître les convulsions des siècles à venir, puisque j'ai eu la chance de naître après Bach. — À quoi l'ouïe d'Alexandre ou de Socrate a-t-elle pu leur servir ? Dans la perspective de la musique moderne, ce ne sont que des ratés, dignes de pitié.

\*

Lorsque l'inconsolation semble faire éclater nos veines et nos tempes, lorsque le cerveau persécute nos pensées, aucune tristesse ne paraît devoir trouver jamais le repos, dans aucun cercueil.

\*

Toutes les difficultés de la vie proviennent du fait que nous nous obstinons dans l'indistinct sans avoir le courage de nous en échapper par un saut dans la folie — dernier refuge devant l'indéchiffrable.

\*

Le soleil et la folie nous fournissent la dernière image de la solitude.

\*

Des convulsions de l'histoire il ne reste que la partie anecdotique ; de ses tourments infinis, un mot d'esprit. La tyrannie elle-même — grâce à l'intervalle des années — n'est plus jugée que sur le plan esthétique ; le martyr devient un prétexte littéraire.

Qui s'attendrait encore sur les souffrances des siècles passés ? Où est leur cri ? Évaporé dans l'espace, comme elles.

\*

Il est des jours où les espérances se pétrifient brusquement en pleine lumière.

\*

Le soleil a pris forme dans la voûte céleste pour nous dévoiler le Mal.

\*

En dehors des moments d'humiliation d'un cœur solitaire, tout en ce monde est mensonge.

\*

Chaque homme, dans la mesure où il est homme, représente une existence en loques.

\*

La tristesse : ne coïncider avec rien de ce que l'on voit, sinon, peut-être, avec les silences du cœur.

\*

Dans ces nuits où tout disparaît, même les ténèbres, il ne reste de

réel que la douleur qui s'écoule dans le temps — dans un temps qui, lui, ne s'écoule plus.

\*

L'existence entière n'est que mythologie — pauvre ou splendide, comme on veut — dont le système de fictions serait parfait si la souffrance ne s'en exceptait pas. Étant donné notre incapacité à la convertir elle aussi en un mythe, étant donné sa résistance à l'analyse et à l'irréel, le résidu irrationnel, immédiat et infini qui en définit la nature se substitue à l'existence elle-même. Ainsi nos désirs rencontrent-ils dans leur flottement parmi des mythes volatils une limite : la terre ferme de la douleur. C'est ce que l'on appelle marcher sur terre.

\*

Le néant fonctionne dans la conscience de ceux qui n'ont aucune croyance comme le mystère chez les croyants. Le rien est le secret et le fonds de tout ce qui est ; c'est la goutte initiale d'amertume qui en grandissant a donné naissance aux océans, et en se solidifiant, à la terre — et au-delà, au cœur. Peut-être est-ce pour cela que les eaux de la mer sont salées, que l'humus a un goût fade et que le sang est insipide...

\*

La vie n'a de sens que si l'espoir est l'écume morale du devenir ou le principe cosmogonique de chaque jour. L'espoir est l'expression positive du temps, l'efficience de son orientation, tandis que le désespoir prend place au carrefour d'une infinité de chemins tout aussi inutiles les uns que les autres. Ce qui existe ne peut pas être autrement, et quand bien même ce serait autrement, cela reviendrait au même, nous répétons-nous dans le désespoir ; alors que l'espoir élève au rang d'idole les *autres choses* qui se succèdent, et refuse — avec un entêtement doux, qui n'a rien de philosophique — l'Identité. L'espérance, c'est la monotonie dans le temps ; le désespoir, dans l'éternité.

\*

Lorsque Dieu a créé le premier homme et oublié de lui faire un

cœur de pierre, il l'a condamné — et sa descendance avec lui — à être sans défense face aux flèches du monde, qui toutes sont avides de sang et du symbole du sang.

\*

La joie n'a même pas conscience d'elle-même ; la tristesse, au contraire, s'enveloppe elle-même et comprend encore toutes les autres tristesses, jusqu'à atteindre le niveau du général, par l'intermédiaire du cœur, et devenir le principe explicatif de tout ce qu'elle n'est pas. C'est l'état *déductif* par excellence.

\*

Toute douleur est universelle.

\*

Qui saura ériger sans supplément céleste, sans foi et sans Jésus, un monastère aux cellules sereines destinées au rien immanent, un refuge contre la fatigue terrestre mais qui n'en serait pas moins dédié au terrestre ? Qui saura nous libérer de la religion par son symbole même ? Quel art nous enseignera des extases sans conséquences ni rites ? Serons-nous à jamais contraints de rêver l'absolu profane et diabolique de l'opium et du peyotl ?

\*

Tous ceux qui ont erré parmi les vérités et les erreurs, en proie à leur inquiétude, ont payé cher leur « salut » : ils l'ont payé au prix de leur charme. Rien n'est moins décevant que rencontrer des êtres avec lesquels on refaisait jadis le monde et les voir se consacrer à un seul Sens, désormais fermés, et pour le restant de leurs jours, à la diversité. L'implantation de leur pensée dans une foi les rend étrangers à l'ondoiement des vagues de l'apparence. L'espoir orienté dans une seule direction — une mort intellectuelle... L'ancien sceptique devient fier et despotique ; il prêche, il menace. Et si son « autorité » lui vient de Dieu, sa confiance surnaturelle et la suffisance de sa grâce vous dégoûte à jamais du Défunt et de sa Croix. — La conversion est une forme de limitation non moins grave que l'idiotie. C'est se bannir de plein gré hors de tous les contenus de l'être qui n'entrent pas dans la révélation immédiate ; c'est la suppression incurable du dialogue et de

la capacité à être contemporain des différents moments du temps ou de la variété de l'éternité ; c'est se rendre étranger à la générosité du doute et se placer en dehors du séduisant jeu du probable et de l'improbable ; c'est un exil volontaire hors des secrets de la banalité, hors de l'absolu propre à tout ce qui ne veut rien signifier... Chaque individu a pour tombeau le sens qu'il a prêté à la vie.

\*

Éléments d'un esprit malade :

— les concepts s'en détachent comme des étoiles filantes ;

— la sensibilité a perdu toute orientation : lorsqu'elle se tient immobile, enlisée dans son ennui, vert-de-grisée dans son identité comme les marécages oubliés d'une nature insipide ; et lorsqu'elle se déchaîne, effrayée par des spectres, et que les sentiments sont des étalons pur-sang de la démence ;

— ses obsessions rongent la substance des jours et des nuits ; l'idée d'annihilation s'impose aux pensées, qui échouent toutes à l'annihiler ; l'absurde devient la catégorie normale de l'esprit, qui s'attelle à combattre par la clarté les crises de l'évidence dont celle-ci ressort vaincue ; perçu avec limpidité, le chaos n'est pas accepté — il triomphe ; tout se perd dans la confusion, sans qu'à un seul instant le souvenir des trêves perdues ne s'obscurcisse — mais il n'est plus de trêve possible ;

— la volonté, une carriole aux roues dissymétriques, ne peut pas avancer ; elle n'a même plus de cocher ; aucun avenir ne l'appelle ni ne l'invite, la corde est étendue et ne sert plus qu'au présent de sa propre tension ; sans objet, elle se broie elle-même et s'élève jusqu'à un comble d'inutilité extatique ; athlétisme déphasé dans la salle vide du monde ; furie d'une toupie mise en mouvement par le Diable et incapable de concevoir comment s'arrêter ;

— les membres restent accrochés au corps, mais ce ne sont plus les siens ; le cerveau préside une pensée rebelle et dispersée, qui ne le reconnaît plus ; le cœur bat encore mais exige un autre sang ; le soupir envie la foudre ; la raison semble chercher en vain son passé, et l'âme, devenue étrangère à elle-même, se regrette elle-même et semble demander : où est passée l'âme d'autrefois ?

1. Cioran emploie ici le terme « *dor* », sans équivalent en français mais qui est souvent comparé (et l'a été par Cioran) à la *saudade* portugaise ou bien à la *Sehnsucht*

allemande : il est apparenté « au désir douloureux, au deuil, à la tristesse, à la mélancolie, à la nostalgie, à la langueur, au vague à l'âme, à l'état affectif du désir érotique, au mal intérieur » (selon Anca Vasiliu dans le *Vocabulaire européen des philosophies*, Seuil/Le Robert, 2004, p. 326). Cioran y a consacré un article paru en 1943 : « Le “dor” ou la nostalgie » (in *Œuvres*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2011, p. 1259-1263). (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

2. Les termes en italiques suivis d'un astérisque sont en français dans le texte original.

3. Genèse, III, 14 ; trad. de la Bible du Semeur.

4. Voir la [note 1](#).

5. L'Ecclésiaste, VIII, 16 ; trad. Segond.

6. Genèse, II, 21 ; trad. Segond.

7. Matthieu, VII, 13 ; trad. Segond.



## APPENDICE

### « *Fragments* »

(1948)

*Nous donnons ici le texte intégral de l'avant-dernière publication de Cioran en roumain, intitulée « Fragments » et parue en novembre 1948 dans Luceafărul, revue des écrivains roumains en exil, fondée à Paris par Mircea Eliade (avec N. I. Herescu et Virgil Ierunca)<sup>1</sup>. Elle fut à l'époque signée « Z. P. » par leur auteur, sans doute par crainte de représailles, pour lui ou pour ses proches, de la part des autorités communistes qui venaient d'instaurer en Roumanie un régime stalinien. Ces « Fragments » ont été puisés pour partie dans Fenêtre sur le Rien (voir plus haut, p. 136 et 138 ; pour partie dans Bréviaire des vaincus (1940-1944) : il s'agit des chapitres 79-86 du livre, ici répartis, dans un nouvel ordre, de part et d'autre des aphorismes extraits de Fenêtre sur le Rien, qui constituent ainsi le cœur de l'ensemble.*

\*

Une musique dépourvue du parfum des ténèbres est une ondulation limitée ; son manque de suggestivité dans le vague finit par la rendre exaspérante et insupportable. De là vient le stigmate de grandiloquence et de marginalité qui marque la musique italienne du siècle dernier.

Le sonnet exprime le sous-être, et non l'être — la région souterraine du moi, par quoi nous participons, sans le savoir, au déploiement ou à l'immobilité de la nuit. La musique véritable trahit une clarté *pleine de mystère*, un frisson lumineux et nocturne à la fois. Il manque à l'Italie musicale cette dimension nocturne. La nostalgie nordique d'un autre ciel a donné naissance à la musique allemande, architecture du brouillard, ordre de l'indéfini, construction de

pressentiments. — L'Italie est une après-midi d'été, vibrante et agitée, mais dépourvue de métaphysique, comme tous les étés. L'harmonie des choses ne peut émettre cette substance troublante qu'est la musique. Il faut aspirer à la lumière, et non la posséder. Un soleil accessible, à portée de regard, dissout l'effort accompli en direction du rêve et rabaisse la musique au niveau de l'évidence.

\*

Je me suis souvent posé cette question : serait-ce seulement la soif de gloire qui a poussé Napoléon à quitter Paris et à errer à travers le monde ? D'où viennent cette agitation et cette incapacité à rester chez soi ? D'où, cette fuite loin de n'importe quel toit ? — Le besoin de gloire est plutôt une conséquence qu'une cause. L'adolescent qui pleurait Ossian et qui souffrait avec Werther n'est pas seulement un contemporain de René, c'est lui-même le plus grand fils du siècle, du *mal* du siècle. La soif de domination — due à des nécessités non pas économiques, ni même politiques, mais psychologiques — est la transposition objective d'un désordre intérieur. L'impérialisme napoléonien traduit la nostalgie romantique sur le plan historique, c'est l'incarnation du vague à l'âme dans l'indéfini de l'espace.

Si Bonaparte avait trouvé des motifs de se lier, par amour, par bonheur, par intérêt, il aurait seulement conquis ce dont il avait besoin. Mais son appétit d'invasion croissait de manière inversement proportionnelle à son *besoin* immédiat. Une sortie dans le monde sans calcul, sans compte ni but. Rien ne le retenait à *la maison*. Joséphine ne confiait-elle pas n'avoir surpris chez lui que de rares moments d'« *abandon\** » ? Napoléon n'a connu l'amour que par *devoir*. Ses lettres d'amour sont des billets lucides et lapidaires, dépourvus de la violence du désir. L'Europe a été mise en mouvement par un homme seul, né dans une île et mort dans une autre. Le mal du siècle est le mal insulaire de l'âme, l'incapacité à s'installer où que ce soit, le refus de toute habitation. À Ajaccio, où la mer s'offre à nous, où nous sentons que la terre existe par la grâce de l'eau, j'ai déchiffré le sens initial de ses départs. Plus tard, lorsqu'il disait que Paris lui pesait comme un « *manteau de plomb\** », en lui se réveillait son enfance corse, ses rêves de départ et son horreur du *lieu*, le mal de tout lieu. René au génie militaire — qui peut se rendre compte de l'immense ennui dont il aura souffert ?

\*

L'idée d'*inconvenient* naît d'un excès de désir. La conscience du paradis même ne serait pas possible sans l'agitation de vœux irréalisables. Seuls vivent *bien* ceux qui *veulent* peu, dont le désir est compatible avec les dimensions de la vie. Quand au contraire on est rongé par une violente envie, l'univers ne suffit plus, et devient chute et mal. Le malheur n'est qu'une incapacité dans le surnaturel — l'incapacité à atteindre la dernière plénitude.

Ainsi en arrives-tu à convoiter l'étreinte de la mort, depuis l'infini de tes désirs. Elle seule pourrait te délivrer de la tyrannie de tes aspirations et de ta soif. Tes sens constamment éveillés s'entrouvrent devant le monde pour l'avalier. Et le monde ne résiste pas. — Aussi le moi reste-t-il seul avec sa sensibilité vide. L'inconvenient de la créature : tout désir excède la vie. Le déploiement de la pensée est une variation sur ce motif.

\*

L'effort suprême que puisse faire un individu lucide est de ne pas perdre la raison. Tout en l'homme est voué à la ruine : la raison en premier lieu. Il existe toutefois une sorte de flottement abstrait du moi qui la surveille : c'est le moi pur et indéfinissable, dépourvu de contenu mais inquiet par ses transformations à elle. Il assiste à ses faiblesses, à ses tendances suspectes, à ses absences prolongées, et redoute le silence fréquent de ses catégories.

Être lucide signifie prendre ses distances à l'égard de la raison, chevaucher son intellect et veiller sur son identité à la fois lorsqu'elle s'élabore et lorsqu'elle se dissout. Mais c'est surtout être le chirurgien de son propre cadavre...

\*

Ce moment étonnamment clair, d'une luminosité paradoxale, comme une extase neutre née de ton propre vide, ce moment soudain où tu te rends compte que tu n'as aucune vocation dans la vie, rien à accomplir... Ce désespoir survient après que l'on a échoué à trouver dans aucun dictionnaire de la Terre les mots susceptibles de rapiécer les lambeaux de l'âme, ni les accents dont remplir un cœur qui a été. Il

palpite en toi un rythme sans avenir, qui trahit un enthousiasme de l'absence et un voluptueux dépouillement du présent. Ce qui a eu lieu *hier* a bu ton sang par jalousie envers ce qui aura lieu *demain*.

Ton essence est vague et n'adhère à aucun autre être ; elle ne connaît ni orgueil ni pitié, c'est la constance des sens dans un monde insipide, dépeuplé des fantômes de l'esprit et de la chair ; c'est l'existence sans fable, une culbute dans des journées arrachées au temps pur, c'est un simple trou qui n'a rien engendré, l'être éternel et fade. Où sont les contenus ? Où sont les taches qui souillent le non-être ?

\*

Les beautés de ce monde m'ont valu plus de tristesse que ses laideurs. D'où proviennent tous ces ornements qui parent le passage inéluctable du temps, et tous ces bruits de noces qui troublent les pauses du tintement de cloche immanent ?

\*

Si rien en ce monde ne fleurissait, qu'est-ce qui nous empêcherait de planter notre regard dans son essence ? La beauté est un obstacle métaphysique à la connaissance...

\*

Par quel étrange enchevêtrement notre vide intérieur, au lieu de nous laisser désarmés et figés, s'avère-t-il une source inépuisable de nourriture subtile et invérifiable, comme si, à force de nous démener dans un nulle-part sensoriel et dans un rien passionnel, nous en tirions la matière d'une croissance fatale ? Le vide de l'âme est un vide tumultueux ; ainsi explique-t-on que certains aient multiplié les livres pour prouver que leur vide n'en finissait pas...

\*

Au terme des nuits parallèles au sommeil, quand les palpitations du sang s'intensifient et gonflent comme des flammes, toute chose autour de nous semble s'embraser, comme vouée à une disparition subite. Nos veines mettent le feu à l'univers et l'angoisse grandit avec l'incandescence générale. L'obsession de l'incendie — intérieur comme

extérieur — qui s'empare de nous dans le sens dessus dessous de ces jours obscurs, quand les eaux du monde semblent l'avoir déserté, nous remplit d'une fièvre malade, comme si les arbres, les maisons et les cieux se mélangeaient dans des vapeurs qui seraient notre sang, parti en quête d'autres significations. Le soleil se lève en vain ; il est trop froid, trop pâle, face à un tel tourbillon. Ce n'est pas lui qui éclaire le monde, ni lui qui le réchauffe ; c'est notre sang... Ses gouttes brûlantes remplacent les piètres rayons de l'astre ; des étincelles jaillissent, en nous comme dans l'espace... et l'âme — la fleur morbide du sang — s'embrase et s'évanouit dans une dernière fournaise.

\*

Lorsque tu portes au cœur des forêts l'éreintement et les nuits des villes, ton errance solitaire te berce dans une indifférence qui te transforme en objet rêvant. Tes désirs deviennent des souvenirs ; le moi, une lointaine erreur de la mémoire... Après t'être torturé la raison dans un entrelacs de questions, tu découvres soudain le gazouillis *en soi*, les fleurs... et tout est comme une divinité sans mystère. Tu es comblé contre ton gré par ce bonheur gratuit et ennuyeux, comme si tu n'avais plus les forces nécessaires pour supporter une telle démonstration de chance.

Fatigué par une nature qui donne tant de réponses sans qu'il y ait eu de question, l'esprit, incapable de se fixer dans le monde qui le précède, en revient aux signes d'inquiétude...

\*

La maladie est de la part de la chair un accès de romantisme, et pour l'esprit, sa condition naturelle, dans la mesure où elle est féconde, où elle le nourrit ; elle n'est stérile que si elle reste *en soi*...

L'irritation des tissus déchaîne des forces latentes, et met en valeur l'infini virtuel qui gît dans nos profondeurs. Avec son aide, nous dépassons le stade de la possibilité pure et l'emportons sur le refus de toute réalisation. Voilà pourquoi aucun malade effectif n'est exposé à l'échec ; la dissolution de la chair est un ferment positif, une vague de fièvre dans le sommeil de l'être, un intermède prolongé au sein d'une douce sieste. La maladie est l'état d'inspiration de la matière ; la résurrection du corps sur sa propre ruine.

\*

S'il demeure en toi une seule bribe de mal que tu n'expliques pas, ton existence n'est pas encore entrée dans la théorie. Le dernier reste d'adversité doit se trouver un équivalent abstrait ; la nuance la plus pâle de toute la gamme de l'inguérissable exige encore son écho dans la pensée. À quoi bon manipuler des idées pour le seul plaisir de les enchaîner, pourquoi ne pas mettre de l'ordre dans l'incurable ? La pensée a pour fonction de clarifier notre poison intérieur. Dans cet exercice, il n'y a pas de crises intérieures ni d'accidents qui soient dépourvus de sens ; en leur fournissant une raison d'être, tu ne peux éclairer que l'inimitié du sort. En plongeant ton esprit dans les recoins de la décomposition, tu vaincs la trouble tentation réfractaire à la connaissance. La théorie est le remède des âmes *atteintes* : les autres n'en ont pas besoin : elles n'ont plus rien à apprendre sur elles-mêmes, elles qui dès leur naissance ont été élucidées...

\*

Une névrose n'est féconde que si elle englobe en son sein la santé cosmique. Pour avoir matière à broyer...

Dans le sommeil de l'univers, l'esprit et son corrélat physique, le lombric, sont les seuls agents dynamiques.

\*

Je ne sache pas qu'il ait existé au fil des siècles un seul héros intelligent... Le renoncement actif à soi-même est incompatible avec l'examen rationnel, qui trouve toujours une voie parallèle au sacrifice. L'héroïsme part d'une folie de l'orgueil en quête d'une gloire irréversible. Le héros est un animal sublime qui n'a pas découvert la conversation ; son existence est une confession *en acte* ; tandis que nous autres crapules sublunaires dilapidons en paroles notre refus de périr... L'intelligence ne consiste en rien d'autre. La vie resterait toujours la même, sans la stupidité des héros.

\*

L'ennui représente le triomphe absolu de l'identité. Dans son immobilité, même un éternuement passe pour un événement...

Le corps est notre obstacle ; ses membres, les limites visibles de l'Idée. C'est en lui que fermente la maladie et qu'elle compose son

gisement pour notre ruine. Si nous luttons avec les abstractions et autres moulins à vent, c'est pour oublier cette immédiateté acharnée. Nous croyons la fatalité aux aguets, nous nous sentons soumis au Destin, et le destin est en nous, dans nos membres et dans nos veines, dans nos articulations et jusque dans notre moelle, où s'agitent les forces souterraines et hideuses d'une implacable torture. Notre cadavre — dont ne nous sépare que ce que nous appelons santé — commence à nous perturber, à être présent et insistant et à nous orienter vers le Rien en nous clouant sur place, sans défense. Il est la négation de l'Avenir, une offense directe de notre essence ; c'est à travers lui que la mort a montré sa tête dans l'univers. Nous rêvons sans relâche pour ne pas poser le doigt sur la pourriture immédiate, pour ne pas nous sentir périr dans notre chair ; Dieu lui-même nous sert à nous protéger contre la charogne immanente, nous fuyons dans le ciel les évidences de la décomposition. Avoir un corps, être conscient de son corps, peut-on imaginer drame plus insoluble ? Ce corps que l'on ressent dans l'amour, on ne le connaît véritablement que dans la maladie. Celui qui ignore la maladie ne connaît de son corps que son reflet dans le miroir. Nous remuons les bras pour nous leurrer, pour croire notre présence dans le temps justifiée, mais ces bras, comme tous nos autres organes, qu'une collaboration fatale secoue d'autant d'illusions que de pulsations, ce sont les outils d'une fin certaine, et sous leur vivacité ricane notre mortalité. Pousserions-nous ainsi notre corps en avant, si nous ne redoutions plus la plainte qu'il émet dans le murmure indéfini de ses tissus ? Marcherions-nous encore dans cette tenue altière, si nous ne voulions pas étouffer sous nos pas des battements de cœur impitoyablement présents ? *Faire*, c'est-à-dire ne plus te souvenir de toi-même, vaincre la séparation entre ce que tu es et ce qui est, te disperser dans les faits, parce que tu es à toi-même ton propre assassin.

\*

Dans notre soif [*dor*] de voyage, nous fuyons la mort à la *surface* de la vie. Nous voudrions partir pour changer. Mais changer quoi ? Des apparences. Nous glissons sur leur scintillement, craignant de n'en pas toucher le fond et craignant plus encore de le toucher. Car il se pourrait fort que notre besoin de nous mouvoir exprime la crainte d'atteindre ce fond si nous restons en place, si bien que notre vagabondage nous servirait à contourner et la vie et la mort. Quand

toutefois nous nous déplaçons plus vite, la mort perce dans notre précipitation, et lorsque nous haletons, c'est qu'elle nous a rattrapés. Et nous changeons encore de lieu, en toute hâte, comme pour regarder dehors, comme pour ne pas voir à quel stade du danger nous nous trouvons. Dans les paysages, nous nous soustrayons à un dénouement certain ; par le regard, nous attachons notre âme aux choses, nous en faisons une flâneuse *dans le monde*.

La marche sans relâche est un art de ne pas mourir — *dans le sentiment de la mort*. Ou plus précisément : un *Ars moriendi* — dans l'obsession de la vie.

\*

Je n'ai cessé de rêver d'un pays sans humains, sans climat, sans idéaux, neutre à la terre comme aux astres et qui ne ressemblerait pas à la vie, ni peut-être à la mort non plus, un empire de brume vaguement argentée où river mon regard ensorcelé par la tentation de l'inexistence. Le dessin des choses blesse le besoin que j'éprouve d'une ivresse abstraite, moi qui ai fait de la philosophie un alcool de concepts.

J'ai cherché dans l'espace la consolation d'un *andante*, la lenteur vaporeuse de l'illusion qui se nourrit de sa propre irréalité, le calme des pas supérieurs à l'être. J'ai aimé les nuages plus que leur ciel. Regardant s'effiloche ces hauts symboles, je suivais mon propre passage dans ce monde, et je comprenais — dans mon désir de marges transcendantes — que je n'étais plus au sein de la vie, mais dans sa brise.

\*

Je voudrais parfois un amour plus pur qu'une idée dégoûtée d'elle-même. Et plus propre que le pressentiment du malheur dans un bourgeon de lys. Quelque chose qui ressemblerait à un ange imaginé par Dieu. Ou bien à un printemps chaste qui verrait la semence pleurer — à la racine des plantes — par honte de sa fécondité, et la nature, touchée de pudeur, étendre sur son abondance un voile de rêve pieux, sous lequel l'homme se vouerait à un absolu stérile.

Ces instants-là me rapprochent de sainte Gertrude, quand Jésus, « délicatement penché et saisi par l'ardeur amoureuse, imprima sur *la bouche de son âme* un baiser dont la douceur dépassait sans commune mesure celle du miel » (*Revelationes*).



1. Cette publication fut suivie de « Divagations », paru dans la même revue en mai 1949. Voir Cioran, *Divagations*, Gallimard, coll. « Arcades », 2019, p. 9 et 123-134.

*Titre original :*  
FEREASTRĂ SPRE NIMIC

© *Éditions Gallimard, 2019.*

Cioran

## Fenêtre sur le Rien

« Serait-ce là ta raison d'être : te guérir du sublime par la lucidité ? La théorie l'emporte sur la pathologie, même noble ; sans les concepts, tu aurais pu t'élever jusqu'à de vastes vénération, jusqu'aux vers, jusqu'à la prière. Mais tu as utilisé ton esprit pour éroder le mal céleste, et détruit la tentation de la transcendance ; ton esprit limpide t'a protégé des contenus impurs, gorgés de frissons. Tu t'es guéri de tout ; l'absence est devenue ton empire. »

Voilà sept ans que Cioran *moisit glorieusement dans le Quartier latin*, la guerre a emporté avec elle ses opinions politiques et sa propre destinée a toutes les apparences d'un échec : le jeune intellectuel prodigieux de Bucarest a beaucoup vieilli en peu de temps, passé sa trentième année ; il erre maintenant dans l'anonymat des boulevards de Paris et noircit dans de petites chambres d'hôtel éphémères des centaines de pages illisibles.

L'issue radicale du changement de langue d'écriture ne lui est pas encore apparue, qui lui fera condenser dans ses deux premiers livres en français, *Précis de décomposition* et *Syllogismes de l'amertume*, toute la matière roumaine accumulée, y compris son inutilité et son dépit.

N. C.

*Auteur et traducteur, Nicolas Cavaillès a consacré plusieurs ouvrages à Cioran, dont il a édité les Œuvres dans la « Bibliothèque de la Pléiade » (2011). Il est également le traducteur de Divagations, autre inédit de Cioran que nous publions dans la collection « Arcades » simultanément à Fenêtre sur le Rien. Ce sont là ses deux dernières œuvres écrites en roumain.*

# DU MÊME AUTEUR

*Aux Éditions Gallimard*

PRÉCIS DE DÉCOMPOSITION  
SYLLOGISMES DE L'AMERTUME  
LA TENTATION D'EXISTER  
HISTOIRE ET UTOPIE  
LA CHUTE DANS LE TEMPS  
LE MAUVAIS DÉMIURGE  
DE L'INCONVÉNIENT D'ÊTRE NÉ  
ÉCARTÈLEMENT  
EXERCICES D'ADMIRATION  
AVEUX ET ANATHÈMES  
L'ÉLAN VERS LE PIRE  
LE LIVRE DES LEURRES  
BRÉVIAIRE DES VAINCUS  
ENTRETIENS  
ŒUVRES (collection « Quarto »)  
ANTHOLOGIE DU PORTRAIT  
CAHIERS (1957-1972)  
SOLITUDE ET DESTIN  
EXERCICES NÉGATIFS  
ŒUVRES (collection « Bibliothèque de la Pléiade »)  
DIVAGATIONS

*Aux Éditions Mercure de France*

CAHIER DE TALAMANCA (collection « Le Petit Mercure »)

Cette édition électronique du livre

*Fenêtre sur le rien* de Cioran

a été réalisée le 25 septembre 2019

par les [Éditions Gallimard](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage

(ISBN : 9782072834530 - Numéro d'édition : 345432)

Code Sodis : U22773 - ISBN : 9782072834554.

Numéro d'édition : 345436

Le format ePub a été préparé par [PCA](#), Rezé.